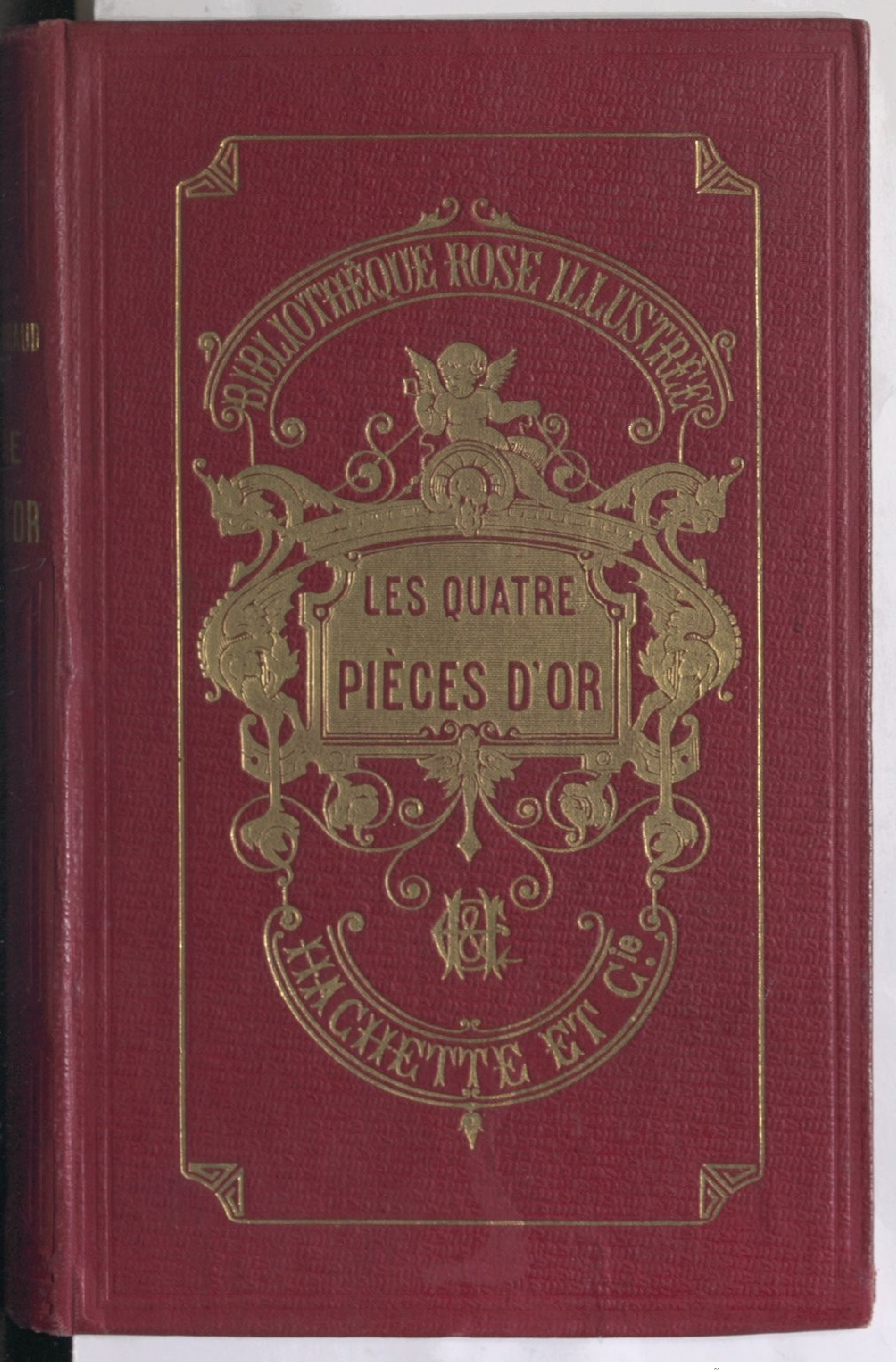
Les Quatre pièces d'or, par Mlle Julie Gouraud. 3e édition




BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE
LES QUATRE
PIÈCES D'OR
HACHETTE ET Cie

LES

QUATRE PIÈCES D'OR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

(**Format in-18 jésus broché**)

Petite et grande; 3e édition. 1 volume illustré de 48 vignettes par É. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Les enfants de la ferme; 3e édition. 1 volume illustré de 59 vignettes par É. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Le livre de maman; 2e édition. 1 volume illustré de 68 vignettes par É. Bayard . . . . 2 fr. 25

Cécile ou la petite sœur; 3e édition. 1 volume illustré de 24 vignettes par Desandré. . . . . 2 fr. 25

Le petit colporteur; 3e édition. 1 volume illustré de 27 vignettes par A. de Neuville. . . . . 2 fr. 25

Les mémoires d'un petit garçon; 5e édition. 1 volume illustré de 86 vignettes par É. Bayard. . . . . . . 2 fr. 25

Les mémoires d'un caniche; 4e édition. 1 volume illustré de 75 vignettes par É. Bayard. . . . . . . 2 fr. 25

L'enfant du Guide; 3e édition. 1 volume illustré de 60 vignettes par É. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Lettres de deux poupées; 4e édition. 1 volume illustré de 59 vignettes par Olivier. . . . . 2 fr. 25

Les deux enfants de Saint-Domingue. 1 volume, avec 54 vignettes par É. Bayard.. . . . . 2 fr. 25

La petite Maîtresse de maison. 1 volume avec 37 vignettes par A. Marie. . . . . 2 fr. 25

Le cartonnage en percaline rouge gaufrée de chaque volume se paye en sus, tranches jaspées, 1 fr.; tranches dorées, 1 fr. 25.

Marianne Aubry; ouvrage couronné par l'Académie française. 1 volume in-18, 1 fr. 25. Paris, Douniol, rue de Tournon, 29.

Les Œuvres de charité à Paris. 1 volume in-18, 1 fr. 25. Paris, Société Saint-Michel, rue Mézières, 4.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LES

QUATRE PIÈCES D'OR

PAR

Mlle JULIE GOURAUD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 51 VIGNETTES SUR BOIS

PAR ÉMILE BAYARD

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1876

A

GENEVIÈVE ET A CHRISTIAN

DE TOCQUEVILLE

Chers Enfants,

J'ai écrit ce livre près de vous, dans le joli château de Bezance. C'est bien une raison pour vous en faire hommage; mais j'en ai une autre : Vous êtes des enfants studieux; le parc et la montagne ne nuisent point à vos études; la lecture est pour vous un plaisir de chaque jour; enfin vous avez une bibliothèque, et je veux y ajouter un petit volume.

Vos noms placés l'un à côté de l'autre rappellent

l'amitié qui vous unit : on ne se figure pas Christian sans Geneviève ni Geneviève sans Christian. Aimez-vous toujours ainsi, chers enfants.

Si le livre que je vous offre est un peu au-dessus de votre âge, il n'est pas au-dessus de votre raison. J'espère qu'il vous intéressera. En le lisant, vous penserez à moi qui suis très-heureuse de vous donner cette marque d'affection.

JULIE GOURAUD.

Paris, ce 25 août 1873.



LES

QUATRE PIÈCES D'OR.

CHAPITRE PREMIER.

LES PÊCHEURS DE TROUVILLE.

Il n'y a pas quarante ans, Trouville était un village ignoré. On y comptait à peine cent maisons, bâties en bois pour la plupart. Tous les habitants étaient pêcheurs ou l'avaient été. Hommes et femmes allaient chaque semaine vendre au Havre et à Honfleur le produit de leur pêche.

Aujourd'hui, on arrive de tous côtés à Trouville, devenu le séjour de l'élégance et du confort. Les Parisiens admirent l'heureux contraste que forment la plage et une végétation vigoureuse, phénomène si rare sur les côtes maritimes ; ils apprécient ces rues régulières, ces maisons coquettes et commodes; ils trouvent à l'établissement des journaux et des livres ; le piano s'y fait entendre ; des artistes viennent donner des concerts ; la toilette est de rigueur: les femmes rivalisent de bon goût et quelquefois de folie. Tout cela est charmant, je le veux bien ; mais quand on a connu le vieux Trouville, il est impossible de l'oublier.

L'auberge du *Bras-d'Or* n'avait point de concurrence ; elle était exclusivement fréquentée par les gens du pays. Les rares étrangers qui venaient visiter cette belle plage y vivaient d'une vie nouvelle qui les enchantait.

Pour une somme très-modique, les pêcheurs montaient au grenier, et laissaient leurs hôtes en possession de deux chambres qui n'avaient rien de commun avec le logement de l'auberge : planchers de sapin, lit de sapin, rideaux rouges à ramages, une superbe armoire de bois sculpté avec un certain art, et renfermant de bon linge de toile, une pile de fichus de couleur pour les jours de fête, les habits du mari et le déshabillé de la femme ; tel était l'intérieur d'une chambre de pêcheur à Trouville ; ajoutons qu'une statuette de la sainte Vierge était l'unique or-

nement de la cheminée. Les repas se prenaient dans la cuisine ou *la maison*, comme disent les gens du pays; quoique la ménagère l'habitât, la propreté n'en souffrait nullement.

Personne ne songeait à l'établissement classique d'un lieu de réunion. La bonhomie des pêcheurs et leurs récits n'étaient pas dénués de charme. Chaque mère de famille avait de longues et tristes histoires à raconter à ses hôtes. On écoutait, on frémissait, on aimait ces hommes vivant au milieu des tempêtes. On aimait ces femmes, fidèles gardiennes du foyer.

Cette intimité avait l'avantage d'aider à bien connaître le pays. Chaque jour était marqué par une belle promenade, et certes elles ne manquent pas : les ruines du château de Lassay d'où l'on découvre un horizon de plusieurs lieues, la belle vallée de Lisieux, la mer, le Havre et son phare, la fontaine de Saint-Arnould, le château de Guillaume le Conquérant, Touques, petit port sur la rivière du même nom, avec ses boutiques bien assorties, pendant la belle saison, de dentelles de Caen fort recherchées des étrangers; puis enfin Grâce, où la Seine reçoit à certaines heures l'Océan dans son lit et en emprunte la majesté.

Les occupations des gens avec lesquels on vivait devenaient des plaisirs. Avec quel entrain, pères, mères et enfants partaient pour la pêche de la crevette, la pêche aux moules, la pêche aux équilles! Le retour des pêcheurs dans le port

n'était pas d'un moindre intérêt : la vue de tous ces poissons gros ou petits excitait un étonnement dont riaient les gens du pays.

Le dimanche on allait à l'église en compagnie de ses amis. L'attitude de cette population en prière faisait comprendre aux plus distraits que l'incertitude d'une vie constamment livrée aux caprices de la mer entretient la foi ; on aimait aussi à prier dans la petite chapelle de Saint-Christophe, bâtie sur la plage, et où n'arrive d'autre bruit que celui des flots.

Dans le vieux et charmant Trouville il y avait comme partout des gens plus heureux que les autres. Une fille apportait-elle une petite dot à son mari, celui-ci achetait une bonne barque, renouvelait ses filets, bâtissait une maison, et, la fortune soufflant dans ses voiles, il rentrait au port fier de son butin.

Mais que d'hommes passent leur vie dans un périlleux labeur, radoubent leur barque usée par la tempête, et gagnent à grand'peine le pain de chaque jour !

Jean Brou était de ce nombre. Par bonheur Françoise sa femme était douce et laborieuse ; ils avaient trois enfants qui s'élevaient sans trop de tapage, craignaient Dieu et allaient à l'école.

La maison de Jean n'était qu'une masure qu'il recrépissait de temps à autre, mais dans la belle saison les vieux murs disparaissaient sous les plantes vivaces, et quelques noyers séculaires garantissaient la maison des coups de vent. Un

petit jardin bien cultivé achevait de donner un air d'aisance à cette pauvre demeure.

Il y avait douze ans que le ménage était établi Une existence difficile, quelquefois même très-pénible, n'avait pas nui à ce que Jean et Françoise appelaient franchement leur bonheur.

Il y a dans le cœur de ceux qui aiment Dieu une philosophie toute faite, au moyen de laquelle ils accomplissent tranquillement leurs devoirs sans en méconnaître les difficultés.

L'inquiétude de l'avenir est un mal que ne connaissent guère les pauvres gens. La pêche du mari suffisait tout juste au nécessaire, mais c'était assez.

Cependant il y avait des jours où la mère, assise devant sa porte, raccommodait ses filets tout en suivant des yeux sa petite Rosine âgée de onze ans, et qui savait déjà se rendre fort utile dans le ménage. « Pour les garçons, pensait-elle, ça ira tout seul : Vincent héritera de la barque de son père et de sa bonne réputation. Il a neuf ans et il est déjà hardi à faire peur; Baptiste ne reculera pas non plus devant la tempête. » Et la mère soupirait. Hélas! toutes ces vies lui étaient si chères! Jamais encore elle n'avait vu partir son mari sans éprouver un serrement de cœur; et quand ils seraient trois!... il faudrait trois cœurs pour y tenir!

Puis Françoise considérait Rosine avec un plaisir qui n'était pas exempt d'un peu de vanité : ses beaux yeux noirs, ses cheveux dorés étaient,

à l'en croire, une merveille fort rare dans le pays; déjà la petite personne vive et alerte ne passait pas inaperçue. Un gros soupir terminait ce monologue maternel. Françoise remarquait que les garçons commençaient à apprécier les dots, et elle se disait que si le brave Jean l'avait épousée sans un écu, ce n'était pas une raison pour que sa fille trouvât un mari; sans compter qu'elle s'était promis le jour même de la naissance de sa fille que la petite n'épouserait pas un pêcheur. « Nous serons toujours pauvres, se disait-elle tristement; et que deviendra Rosine, après nous avoir fermé les yeux? »

Cette question adressée à elle-même troubla Françoise. Devait-elle s'inquiéter? Aurait-on pu croire que Jean deviendrait patron d'une barque? Cette barque avait fait un rude service, elle résistait pourtant encore à la mer. Il fallait donc espérer, bien élever Rosine et en faire une femme solide et laborieuse. Les pensées succédaient aux pensées; et la mère s'arrêta à celle-ci : « Ma fille a du goût et de l'adresse pour la couture, elle n'est pas plus embarrassée que moi pour mettre une pièce à la veste de son père; pourquoi donc ne deviendrait-elle pas une habile tailleuse? Il n'y en a point ici. Il faut aller à Touques trouver Mlle Touplain qui ne veut plus aller en journée et fait payer ses façons ce qu'il lui plaît. Rosine est capable, tout comme une autre, de devenir une maîtresse tailleuse. »

Comment une si bonne idée ne s'était-elle pas

présentée plus tôt à son esprit? Cependant la question n'était pas tranchée. Et puis, que de sacrifices l'apprentissage n'imposerait-il pas à la pauvre mère! Sans doute Rosine reviendrait tous les soirs, et la course n'effrayerait pas ses petites jambes; mais cela durerait longtemps, car Mlle Touplain se paye du temps de ses apprenties. La mère comprit toute l'étendue du sacrifice qu'elle allait s'imposer, et c'est ce qui mit fin à ses hésitations.

Au premier mot, Jean dit : « Non. Elle sera comme toi, ajouta-t-il d'un ton moins ferme. Ne plus revoir cette petite!... Y penses-tu, ma femme? C'est mon rafraîchissement; du plus loin que je l'aperçois le cœur me bat, et quand elle saute dans ma barque j'oublie toutes mes fatigues. Cette enfant nous rend déjà des services au-dessus de son âge; tu me disais encore l'autre soir : elle trait la vache, sarcle notre jardin, savonne et met la marmite au feu, comme si elle avait quinze ans. Nous priver de Rosine pendant des années, et cela pour la donner à Mlle Touplain, une fille qui ne sourit jamais, qui est à cheval sur la mode et pousse la jeunesse à la dépense.... C'est impossible! »

Jean parlait très-haut, espérant donner plus de force à son discours, car il savait, depuis le lendemain de son mariage, que la volonté de sa femme était souveraine au logis.

Françoise écouta son mari jusqu'au bout, approuva toutes les raisons qu'il lui donnait, et

finit néanmoins par prouver jusqu'à l'évidence combien il était avantageux pour une fille d'avoir un bon état : « On aime notre Rosine, elle grandit avec les enfants de son âge, et, lorsqu'elle saura faire un déshabillé et une cape, ses camarades n'iront pas courir à Touques porter leur argent à la tailleuse. On commencera par prendre notre fille en journée, elle aura le haut de la table, et petit à petit son influence deviendra grande. Alors, vois-tu, Jean, Rosine travaillera à la maison, tiens, à cette place, près de la fenêtre. Il me semble déjà la voir. Plus tard, tes fils iront seuls à la mer, tu seras là dans ton fauteuil à regarder Mlle Brou taillant et cousant. Elle te contera des histoires et tu seras le plus heureux père du pays. »

Quel homme aurait résisté à un pareil raisonnement? « Allons, dit Jean, tu as toujours de bonnes idées, espérons que celle-ci sera la meilleure. »

Profitant de l'absence de son mari, Françoise annonça quelques jours plus tard à Rosine qu'elle irait en apprentissage à Touques. L'enfant resta muette de surprise, puis elle rougit, et laissa enfin couler ses larmes.

Ce n'était pas seulement la maison que la petite regrettait, elle aimait la liberté : courir avec Baptiste sur la plage, chercher des crabes derrière les pierres mises à découvert par la marée basse, pêcher la crevette et la vendre aux baigneurs séduits par sa bonne mine, c'étaient là ses plai-



Pêcher la crevette pour la vendre aux baigneurs. (Page 8.)

sirs; les perdre pendant des années lui semblait un malheur si grand qu'elle s'étonnait que ses parents consentissent à l'y soumettre.

Françoise avait pris son parti; elle tint bon devant les larmes de sa fille, et la rassura sur les exigences d'un apprentissage. Rosine serait à la maison soir et matin; le dimanche et les jours de fête seraient des jours de bonheur pour tout le monde. Françoise déroula un avenir si brillant que la petite se laissa persuader. « Et puis, si tu savais, ma Rose, comme le temps passe! Moi, qui suis ta mère, je ne puis croire que tu auras tes douze ans le jour de la Saint-Michel. Il me semble encore que je te berce, que je te tiens dans mes bras. Ah! la vie! comme ça court! On n'a quasiment pas le temps de se retourner. Dans trois ans, tu en auras quinze! Quinze ans! Rosine! »

L'orage était dissipé; l'enfant passa des regrets au désir de commencer une vie nouvelle, et dès le lendemain, la mère et la fille se mirent en route pour aller trouver Mlle Touplain.





CHAPITRE II.

L'APPRENTISSAGE.

C'était au commencement de mai, les chemins étaient beaux et les passants nombreux. Les uns allaient à Touques, les autres en revenaient; mais personne, nous le croyons, n'avait de préoccupations semblables à celles qui absorbaient Françoise. Rosine marchait résolûment à côté de sa mère, elle avait mis ses habits des dimanches: la femme du pêcheur avait pour principe qu'il vaut mieux faire envie que pitié.

Ce n'est pas le moment de discuter là-dessus.

Françoise et sa fille arrivèrent à Touques sans encombre.

La maison de Mlle Touplain était située à l'entrée de la *grande rue*, près du port; un bouquet de saules parait les coups de vent, sans cacher entièrement la rivière; des volets verts, un jardin entretenu par les soins des apprenties, achevaient de donner bon air à la maisonnette. La visite de Françoise fut annoncée par un roquet dont Rosine gagna aussitôt les bonnes grâces.

Mlle Touplain avait cinquante ans; elle était longue et maigre, grave et presque sévère; mais, si elle n'inspirait pas tout d'abord la sympathie, on devinait tout ce qu'il y avait de force, d'énergie et d'honnêteté dans la maîtresse couturière; plus d'une mère la citait à sa fille comme étant parvenue par son travail à se créer une position. C'était avec son aiguille et ses ciseaux qu'elle avait bâti sa maison.

Deux jeunes filles travaillaient au rez-de-chaussée près de la fenêtre. L'une d'elles se leva pour recevoir les étrangères et les conduisit aussitôt dans une chambre du premier étage où Mlle Touplain venait d'achever sa toilette. Quoique l'excellente personne en parût très-satisfaite, nous ne croyons pas devoir dire à nos lecteurs de quelle nuance était le ruban de son bonnet, ni de quelle étoffe était sa robe.

La maîtresse tailleuse devina tout de suite le motif de la visite et, avant que la mère eût dit un mot, la fille était acceptée.

Les deux femmes causèrent longtemps ensem-

ble, faisant valoir à qui mieux mieux les avantages qu'elles avaient à s'offrir. Depuis vingt ans il n'était pas sorti une médiocrité de chez Mlle Touplain ; toutes ses ouvrières étaient remarquables.

Françoise ne se laissa pas intimider et, ayant éloigné sa fille, elle commença le chapitre des qualités de cette enfant. On arriva promptement à conclure. Rosine donnerait cinq ans de son temps, elle retournerait chez sa mère tous les samedis, y passerait le dimanche et serait de retour le lundi, dès dix heures du matin, dans la belle saison.

Mlle Touplain ouvrit la porte d'un cabinet assez vaste, où la vue d'un petit lit blanc ne put complétement adoucir la déception de Françoise. Être huit jours sans la voir! Que dirait Jean? Il fallut cependant accepter cette clause.

Tout était dit : Françoise se disposait à se retirer, lorsque la couturière montra à la visiteuse un assortiment de pièces d'étoffes, de boîtes remplies de ruban, de fil et de boutons. Puis tirant un rideau, elle découvrit une rangée de têtes en carton de toutes les grandeurs, au teint enflammé, à l'œil fixe.

La surprise de Françoise fit sourire Mlle Touplain, qui ajouta gravement :

« Je monte le bonnet. »

« Nous apprendrons tout cela à votre gentille enfant, et qui sait?... » ajouta-t-elle mystérieusement en mettant le doigt sur sa bouche.

« Tiens! pensa la mère avec effroi, va-t-elle s'imaginer que je lui céderai ma Francyon! »

Les camarades paraissaient gentilles, et tout ce qu'elles avaient dit à Rosine ne pouvait que la rassurer, elle et sa mère.

Mme Boisard, mercière et bonne langue du pays, expliqua à Françoise le sens des paroles que la maîtresse avait prononcées avec une sorte de mystère.

« C'est connu cette phrase-là, madame Brou; Mlle Touplain stimule d'abord le zèle des parents, puis des apprenties en leur faisant croire à un héritage. Alors vous comprenez, on ne lève pas le nez de dessus son ouvrage, on se pique les doigts sans broncher; on se lève une heure plus tôt pour ratisser le jardin. Moi qui vous parle, madame Brou, je me suis privée de mes œufs frais et de deux aunes de boudin pendant cinq ans parce que ma nièce, la fille de mon frère, paraissait être sa préférée. Et puis un beau jour, je me suis dit: « Faut convenir que je suis une fameuse innocente! C'est vrai que son neveu, un gros boulanger de Honfleur, est quatre fois riche comme elle; mais c'est égal : il aura tout! »

Rosine devait faire son entrée chez Mlle Touplain le premier du mois de juillet.

Le temps qui devait s'écouler jusque-là était plus que suffisant pour préparer le petit paquet de la semaine; aussi les soins de la jeune fille ne se bornèrent-ils pas là. Elle voulut prévenir

a fatigue que son absence causerait nécessaire-nent à sa mère, et nettoya la maison du haut n bas. On la voyait, montée sur une chaise, 'aisant des entreprises fort ambitieuses dont elle e tirait avec succès. Une fille de vingt ans n'eût as donné plus de lustre au poêlon de cuivre, rincipal ornement du ménage.

Tout étant en ordre au logis, Rosine voulut ller encore une fois à la pêche aux crevettes. 'était le bon moment : on voyait déjà arriver es belles dames et notre petite commère savait omment s'y prendre pour séduire son monde.

Un matin, elle partit avec son frère Baptiste : a jupe retroussée, les pieds nus, coiffée d'un onnet de coton blanc, elle s'avança résolûment ur la plage, et fit une pêche merveilleuse. La êche étant terminée, pendant que son frère hoisissait les plus belles crevettes, elle baissa sa upe, lissa ses bandeaux, et courut à la maison ueillir un beau bouquet d'œillets; puis elle se irigea chez la mère Moulins, où elle avait re-narqué la veille des étrangères.

La fenêtre du salon était ouverte, et, quoiqu'il e fût que huit heures, la demoiselle était déjà à on piano étudiant consciencieusement; mais dès ue Rosine eut dit : « Voulez-vous des cre-ettes? » elle se rendit à la fenêtre.

Les crevettes étaient une curiosité pour une 'arisienne : elle ne connaissait pas ces petites êtes, et il fallut toute l'éloquence de la gentille narchande pour lui persuader que ce joli lot de

crevettes serait fort apprécié. Les œillets et le parfum qui s'en exhalait séduisirent bien autrement celle à qui on les offrait. Elle s'en était déjà emparée, lorsque sa mère entra et acheta les crevettes sans hésiter et sans marchander, pour la somme de quinze sous.

« Quinze et cinq font vingt, pensait Rosine, quelle bonne matinée ! »

MADAME SAINTE-FOY.

Mon enfant, apportez-moi toujours votre pêche; je vous donne ma pratique.

ROSINE.

Je ne pêcherai pas longtemps, madame, j'entrerai en apprentissage le 1er juillet.

MADAME SAINTE-FOY.

Et qu'allez-vous apprendre?

ROSINE.

A faire des robes et à monter des bonnets, madame, parce que ma mère dit qu'un état vaut du bien au soleil.

JOSÉPHINE.

Êtes-vous contente d'aller en apprentissage?

ROSINE.

Oui et non, mamzelle; je me dis que tout ne sera pas bonheur loin de ma mère et de mon père, mais le jour où je travaillerai et coudrai comme Mlle Touplain, je serai joliment contente.

Rosine, ayant terminé sa vente du premier coup, n'était pas pressée; aussi ne se fit-elle pas prier pour donner les détails que lui demandaient



« Mademoiselle, voulez-vous des crevettes? » (Page 17.)

les deux étrangères. Il était clair qu'elle plaisait à ses pratiques.

Après un quart d'heure de conversation, on se dit : au revoir!

De retour au logis, Rosine raconta à sa mère quelle agréable rencontre elle avait faite; mais elle ne parla point des regrets qu'elle éprouvait de voir interrompre un commerce si facile.

Le soir, l'enfant ne put s'endormir: Mlle Touplain lui apparaissait dans toute sa sévérité. Chacune de ses paroles lui revenait, cette figure longue et maigre dansait devant ses yeux et lui faisait peur.

« Est-ce que je m'accoutumerai à être enfermée tout le jour? C'est si bon de courir sur la plage, de vendre du poisson pendant l'été! Je commence à faire le filet aussi bien que ma mère. »

Rosine ne pleurait pas, mais elle était bien triste.

Cependant par un caprice de son imagination, elle arriva au terme de l'apprentissage, et se vit installée à la maison, ayant plus d'ouvrage qu'elle n'en pouvait faire. Je n'assurerais même pas qu'elle ne s'endormit avec l'illusion d'avoir des nœuds de ruban rose sur son bonnet de coton.

Toute la semaine fut lucrative pour la fille du pêcheur. Une autre affection bien précieuse rivalisait avec celle de Joséphine. Mlle Ursule, la cuisinière, ne trouvait bon que ce qui était apporté par sa protégée. Ce suffrage eut pour ré-

sultat de faire gagner à Rosine un bel écu de cinq francs dans l'espace de quinze jours. Peu s'en fallut que ce coup de fortune ne compromît l'avenir de notre petite fille. Les avantages de la belle saison faisaient oublier la disette de l'hiver.

« Mère, vois donc comme je gagne!... » disait l'enfant; mais Françoise persistait dans sa résolution ; peut-être cependant eût-elle cédé aux calineries de sa fille, sans le secours de l'étrangère qui se montrait bienveillante pour Rosine.

Un jour que la petite avait apporté à Ursule un plat de ces petits poissons blancs et brillants comme l'argent, un plat d'équilles, Mme Sainte-Foy, toujours charmée de la mine fraîche et intelligente de l'enfant, prit plaisir à la faire causer.

MADAME SAINTE-FOY.

Tu vas à l'école, j'espère?

ROSINE.

Oui, madame, et comme je vous l'ai dit, à partir du 1er juillet j'irai en apprentissage chez la grande tailleuse de Touques.

MADAME SAINTE-FOY.

A la bonne heure! J'aime qu'une jeune fille ait un état. Nous irons te voir en nous promenant. Applique-toi bien, mon enfant, et dans quelques années, tu échangeras le profit de la pêche contre celui des journées que je te payerai bien.

Tout était changé; et lorsque le lendemain Joséphine remit à sa protégée une boîte fournie

des objets nécessaires à l'apprentissage, Rosine eût voulu faire son entrée le jour même.

Mais la pauvre petite avait le cœur bien gros, lorsque Baptiste lui disait : « Tu t'en vas? nous n'irons plus ensemble voir le soleil se coucher. Et, quand les beaux cordons de feu courront sur la mer, tu ne les verras plus. Et les étoiles que tu aimes tant! »

Rosine ne comprenait que trop bien qu'il lui en coûterait de renoncer à ce qu'elle aimait; avec plus d'expérience, elle eût reproché à Baptiste de chercher ainsi à ébranler son courage. Mais que reprocher à un enfant de sept ans? Une fois résolue à voir tout en beau, Rosine énumérait à son frère les avantages qu'elle recueillerait un jour. Elle insistait particulièrement sur la façon des gilets; « car, disait la petite fille, une bonne couturière est habile dans tous les genres. » Voyant l'heureuse impression qu'elle produisait, elle ajouta : « C'est moi qui ferai la robe de noce de ta fiancée. Oh! pour cette robe-là, elle sera joliment tournée, je t'en réponds! »

Cependant un matin, Rosine après s'être mise sur la pointe des pieds pour embrasser son père, partit avec sa mère et Baptiste. Chacun des voyageurs faisait bonne contenance. « Samedi sera bientôt venu, disait la mère.

— Oui, ajoutait Baptiste, nous courrons au-devant de toi; n'aie pas peur, va, qu'on oublie d'aller te chercher.

— Et puis, ajouta la mère, quand ton appren-

tissage sera fini, nous ne nous quitterons plus. Oh! si je pouvais pousser le temps, je le ferais bien avancer.

— Il va bien assez vite comme cela, répliqua Michel, le gros boulanger, qui trônait sur une pile de sacs de farine entassés dans sa voiture; à peine une fournée est-elle faite, qu'il faut en recommencer une autre.

— Ah! dame, répondit Françoise, c'est que tout le monde a bon appétit dans notre pays. Est-ce vous, monsieur Michel, qui fournissez Mlle Touplain?

« Pour ça, oui; une bonne maison où il y a de la jeunesse qui dévore.

FRANÇOISE.

Alors ma fille mangera de votre pain.

MICHEL.

Ah! votre fille va faire son apprentissage? C'est bien, c'est bien. »

Et comme l'honnête boulanger fit souffler Cocotte, les voyageurs s'éloignèrent.

« Nous y voici, mon frère, » dit Rosine.

Et, avant d'entrer, elle fit voir à Baptiste la fenêtre du cabinet où elle coucherait.

BAPTISTE.

En te penchant un peu tu pourras voir la Touque et les barques, ce sera toujours ça.

ROSINE.

Pas du tout: j'ai promis de ne jamais regarder par la fenêtre. Mlle Touplain dit que personne ne doit voir ses apprenties.

Baptiste allait sans doute crier à la tyrannie, lorsque la couturière les ayant aperçus vint audevant d'eux; elle les fit entrer et leur offrit du gâteau qui ne sortait pas précisément du four, mais dont les dents du jeune garçon et de Rosine vinrent à bout.

L'accueil de Mlle Touplain fit tomber d'emblée les préventions de Baptiste; il se disait en mordant dans la galette, qu'on ne devait pas être malheureux dans cette maison. Le brave enfant se reprochait d'avoir si mal jugé une personne qu'il n'avait jamais vue; il quitta simplement sa sœur en lui disant: « A samedi!... »

La mère, qui n'avait point pour la galette le même goût que son fils, fut visiblement émue en laissant sa fille sous le toit d'une étrangère; de retour à la maison, elle s'arrangea pour s'y trouver seule, et se demanda alors s'il y avait vraiment avantage à donner un état à Rosine. Le temps seul pouvait résoudre cette question, et il fallait pour le moment accepter franchement les conséquences de la résolution qu'elle avait prise.

Mlle Touplain laissa à sa nouvelle apprentie le temps de s'établir dans sa petite chambre, puis l'invita à venir faire connaissance avec ses compagnes.

Deux sœurs travaillaient dans la salle, comme on dit en Normandie. Une fenêtre ouverte per mettait de voir le jardin. C'était là une distraction peu redoutable.

Les jeunes filles accueillirent par un sourire la nouvelle venue qui s'assit à la place qu'on lui désigna, et, sans tarder davantage, Rosine prit son dé et son aiguille.

Aux premiers points, la maîtresse sut à quoi s'en tenir : la petite main rose et potelée de l'enfant était adroite et il était facile de voir qu'elle possédait les bons principes. « Pour celle-là, pensait la bonne demoiselle, elle ira loin. »

La régularité de la maison, la bonne nourriture, la gaieté des apprenties, tout cela fit une agréable diversion dans l'esprit de la jeune Brou. Le samedi soir arriva donc assez promptement. Elle se mit en marche pour Trouville, et, chemin faisant, rencontra Baptiste et l'accabla de questions. Il lui semblait qu'une foule d'événements avaient dû arriver pendant la semaine ; il n'en était rien, son départ et son retour étaient les seuls événements du village.

Rosine trouva la soupe excellente : elle répondit gaiement aux questions de son père qui prenait plaisir à la faire jaser et qui, la voyant contente, l'était aussi !

La marée basse du lendemain s'annonçait pour quatre heures du matin ; Rosine ne recula point devant l'invitation que lui fit Baptiste d'aller à la pêche aux crevettes.

A l'heure dite, les deux enfants s'échappèrent doucement de la maison : trois heures plus tard, ils rentraient avec un panier rempli de butin. La petite fit sa toilette en grande hâte, et alla

se présenter à Mlle Ursule qui lui paya largement sa pêche. Après quelques moments d'hésitation, la bonne fille lui dit :

« C'est la dernière fois, mon enfant!... Que veux-tu!... La mort dérange les petits et les grands!... Madame a perdu son père; un homme d'une bonté incomparable qui gâtait sa petite-fille, et aussi Ursule!... Mlle Joséphine a bien du chagrin. Elle m'a chargée de te donner cette ménagère où il y a de tout. »

Rosine resta muette de surprise. Ursule fut obligée de lui mettre dans la main le présent de sa jeune maîtresse, et, voyant couler ses larmes, elle ajouta :

«Nous reviendrons peut-être, l'année prochaine·

— Peut-être, reprit Rosine, en s'essuyant les yeux. »

URSULE.

Allons, allons, il faut du courage en cemonde; voilà la messe qui sonne. Adieu : Mlle Joséphine ne t'oubliera pas.

ROSINE.

Je ne l'oublierai pas non plus, ni vous, mamzelle Ursule, ni madame.

La vieille servante embrassa sa petite amie et ferma la porte.

L'enfant fut bientôt de retour à la maison. Elle raconta ce qu'elle venait d'apprendre, et tout le monde en fut affligé.

Ursule avait dit à sa protégée : « nous partons demain;» mais elle n'avait pas précisé l'heure

du départ. D'ailleurs Rosine ne devait-elle pas retourner à Touques de grand matin? Baptiste, devinant la pensée de sa sœur, lui promit que ces dames entendraient encore parler d'elle ; non pas que le brave garçon se proposât de faire un long discours : il se tiendrait à la porte de leur maison dès l'aurore, avec un gros bouquet de ces œillets rouges que Mlle Joséphine aimait tant.

Ce premier chagrin ne fut pas inutile à Rosine : Mlle Touplain la trouva plus sérieuse, plus exacte que la semaine précédente. Le *point* de Rosine la ravissait; aussi, voulant hâter ses progrès, elle l'initiait avec un soin tout particulier aux secrets de la couture ; et, quoique naturellement fort discrète sur le profit qu'elle pouvait tirer du travail de ses élèves, elle ne put cacher longtemps à Françoise la satisfaction que lui donnait sa fille.

Cet aveu fut bien doux pour la mère. Elle escomptait l'avenir : Rosine donnerait un jour la mode à tout le pays, et plus loin encore, elle aurait parfois l'honneur de travailler chez les Parisiennes pendant la belle saison ; et qui sait? Peut-être traverserait-elle la mer pour aller chez quelque gros négociant du Havre.

Aux champs comme à la ville le temps passe. Tout le monde est d'accord sur ce point : seulement les uns y pensent et les autres n'y pensent pas.

« C'est incroyable, dit un jour Françoise à son

mari, il y a tout à l'heure cinq ans que Rosine est en apprentissage. Il me semble que c'était hier. Te souviens-tu, Jean, du jour où je suis allée trouver Mlle Touplain? Il faisait un temps comme on n'en voit que par ici. La mer était un vrai ruban bleu et orange. Les petits canards entraient pour la première fois dans la mare. Étions-nous tristes,... mon pauvre homme, de ne plus la voir tourner dans la maison! Ah! Seigneur!... Si le monde était raisonnable on ne se ferait pas tant de mauvais sang! Tout passe, et ceux qui prennent le bon chemin arrivent droit au paradis. »

Ce fut un beau jour, un grand jour que celui où Rosine rentra sous le toit paternel pour travailler à son compte.

La jeune fille ne quitta pas Mlle Touplain sans émotion; les adieux furent solennels, un discours de la sage maîtresse se termina par un présent.

Ayant disparu un instant, elle revint armée d'une tête de carton neuve, brillante, les yeux bien ouverts, et l'offrit à Rosine en disant : « Elle vous portera bonheur; ne vous en séparez jamais; c'est une amie dont la présence vous rappellera cinq années de bonne conduite et d'application et excitera votre ardeur au travail. »

Ce présent fut accepte avec reconnaissance. La fille de Jean Brou voyait déjà la précieuse tête coiffée par ses soins des plus jolis bonnets du pays

Nous ne peindrons pas la joie de la famille à l'arrivée de la jeune ouvrière. Elle s'établit près de la fenêtre et, à partir de ce jour, tout le monde respecta sa place. Les prémices de ses talents furent consacrées à la famille. Tout redevint neuf sous ses doigts. Quel plaisir elle éprouvait à donner un certain lustre à des vêtements qu'une femme inhabile ou paresseuse eût laissés de côté! Dans l'espace de quinze jours, tous les trous furent bouchés, selon l'expression de la mère qui ne pouvait modérer son admiration. « Mlle Touplain ne m'a pas trompée. Est-elle adroite! Dame aussi, faut être juste, ma fille avait des dispositions étonnantes, et puis ce n'est pas une étourdie, elle a toujours eu de l'idée et de l'application. »

L'ouvrière se demandait chaque jour quand il lui viendrait une pratique.

La question ne tarda pas à être résolue.





CHAPITRE III.

LA PREMIÈRE JOURNÉE.

Le 10 juillet 18... (cette date resta gravée dans l'esprit de Françoise et de sa fille), Mme Papon, aubergiste du *Cheval-Blanc* à Honfleur, étant venue à Trouville voir une amie, passa devant la maison des Brou ; elle y entra, et après avoir écouté toutes les histoires du village, elle eut la bonne pensée d'engager Rosine à venir lui faire un déshabillé la semaine suivante.

L'étoffe récemment achetée au Havre était de première qualité, et l'aubergiste ne pouvait mieux témoigner sa confiance.

La veuve Papon était connue de tout le pays

pour une brave femme ; sa clientèle était sans rivale ; l'ordre avait régné de tout temps dans sa maison ; il n'était pas rare, pendant la belle saison, d'y rencontrer des familles du Havre qui allaient à Grâce, ou qui en revenaient.

C'était donc bien commencer ! Il fut convenu que Rosine passerait une semaine à Honfleur ; Mme Papon, prévenant la pensée de Françoise, s'empressa de lui dire que chez elle les ouvrières travaillaient à l'étage supérieur, et qu'elle répondait de Rosine, comme de la recette de chaque jour.

Cet heureux incident rompit la monotonie de la chaumière. Vincent raconta tout ce qu'il avait entendu dire de l'auberge et de l'aubergiste. Les Papon avaient une réputation irréprochable. Le *Cheval-Blanc* n'avait jamais bronché, et c'était de bon augure de faire sa première journée sous le toit d'une femme aussi honnête.

Cependant Françoise aurait préféré que sa fille ne s'éloignât pas autant. Pour la première fois, elle allait être livrée à elle-même. Que de gens vont et viennent dans une auberge ! Rosine a seize ans, elle est jolie et, malgré la surveillance de l'aubergiste, mille propos fâcheux peuvent arriver à son oreille.

« Pourra-t-elle chanter ses jolis cantiques qui font prier sans qu'on y pense ? Comment faire ? disait en soupirant Françoise. Dame ! on ne peut pas avoir des journées à dix sous et être bien nourrie sans se déranger. »

La mère, après mûre réflexion, résolut d'accompagner sa fille ; elles prendraient le bateau à vapeur pour la première fois de leur vie, circonstance qui, selon Françoise, était un commencement de fortune.

Un matin donc, Rosine donna un coup d'œil au miroir, suspendit à son côté des ciseaux de fin acier, vérifia la qualité des aiguilles que contenait un étui en bois de Sainte-Lucie, prit le dé et la pelote qu'elle avait jadis reçus de Mlle Joséphine, et se présenta devant son père et sa mère dans l'attitude d'une jeune fille marchant au combat.

Le Castor fut bientôt en vue : les deux femmes se rendirent sur le port et ne tardèrent pas à s'embarquer. Le fait important de se trouver avec sa fille sur le bateau à vapeur ne pouvait distraire Françoise de ses graves pensées. Les deux voyageuses causaient à voix basse.

« Mon enfant, disait la mère, tu commences ton état; fais bien attention à toi ! Je connais, Dieu merci ! ta conscience comme je connais la mienne ! Je n'ai pas peur que tu te croises les bras. Tout dépend du commencement : si tu es connue pour une fille laborieuse, modeste et pas curieuse, la langue des méchants sera paralysée pour toi. Te souviens-tu d'Honorine la bavarde qui, malgré son talent, a été obligée de quitter le pays? On ne donne pas dix sous par jour à une ouvrière pour l'entendre parler, c'est un plaisir qu'on peut se procurer à meilleur mar-

ché. Fais-toi respecter; sois contente de tout; tâche de plaire à Mme Papon, c'est important; cette bonne dame peut faire ta fortune en te recommandant par-ci par-là d'un mot sans avoir l'air d'y toucher. Et surtout, Rosine, ne rapporte jamais ce que tu as vu ou entendu chez les pratiques; sois un mur.... avec moi, c'est autre chose, » reprit-elle vivement, craignant de s'être trop avancée.

Tous ces conseils étaient religieusement écoutés par celle à qui ils étaient adressés. Lorsque la femme du pêcheur eut terminé son discours, la jeune ouvrière passa en revue les instruments de son travail, et s'assura qu'elle n'avait rien oublié !

Enfin elles abordent à Honfleur et se présentent sans retard au *Cheval-Blanc*, le cœur ému comme il arrive à quiconque va gagner son premier salaire.

L'accueil de l'aubergiste fut cordial, elle engagea Françoise et sa fille à déjeuner. La table fut aussitôt dressée dans une petite pièce à l'écart exclusivement réservée à Mme Papon. Ce repas n'était pas un impromptu : l'aubergiste savait au besoin se faire honneur de son chef et l'abondance de sa table donnait nécessairement une haute idée de sa maison à ceux qu'elle conviait.

Le repas étant achevé (il n'avait pas duré moins d'une heure), les trois femmes montèrent à l'étage supérieur dont les fenêtres donnaient sur le port. Cette pièce réservée pour les grands per-

sonnages était souvent inoccupée. Les meubles ne manquaient pas d'une certaine élégance; des vases et une pendule d'albâtre ornaient la cheminée; jamais Françoise et Rosine n'avaient rien vu de si beau.

Mme Papon nomma avec complaisance tous les gens importants qui avaient habité cette chambre exceptionnelle, à raison de trois francs par jour.

Tandis qu'elle énumérait les avantages et les tracas de sa position, la jeune ouvrière plaçait une table et une chaise dans l'embrasure de la fenêtre; car il ne s'agissait ni plus ni moins de faire un déshabillé de fin mérinos vert qui figurerait à la noce de gens huppés parmi lesquels la présence de Mme Papon ne serait pas sans influence.

Donc, après avoir écouté toutes les recommandations de sa pratique, Rosine étala son patron et prit ses ciseaux.

En ce moment, la pauvre mère, semblable au témoin qui craint de paralyser la main de l'opérateur par un regard indiscret, fit naître un prétexte pour s'éloigner de la chambre; mais elle en trouva bientôt un autre pour y rentrer, et quelques instants après, elle embrassait sa fille en lui présageant un plein succès.

Rosine est à l'ouvrage : ce début est fort important. L'ouvrière avait par bonheur affaire à une femme qui savait travailler : si ses devoirs de maîtresse d'hôtel ne lui permettaient que rarement de prendre l'aiguille, elle jugeait au

premier coup d'œil la capacité d'une ouvrière. Mme Papon entra dans des détails minutieux propres à constater sa science, s'arrangea de façon à garder une bonne part des éloges qui auraient dû n'être accordés qu'à la jeune tailleuse.

Jamais la main de Rosine n'avait été si légère. Avec le zèle qu'apporte tout novice au début de sa tâche, la jeune fille devançait le jour et ne prenait de repos que sur l'insistance de l'aubergiste; aussi était-elle traitée comme l'enfant de la maison, et ne se levait pas de table, suivant l'usage, avant la fin du repas, prenait sa part du dessert et le petit verre de vin succédait même parfois au cidre d'ordonnance.

Je crois au bonheur de tous ceux qui accomplissent leur tâche avec zèle. Je me représente Rosine, cousant tout le jour près de la fenêtre, laissant parfois tomber ses yeux sur la mer, priant pour le pêcheur qui s'éloigne du port et s'agenouillant dès que la cloche invite les chrétiens à saluer la mère de Dieu.

L'ouvrière bénissait la Providence de donner du travail à ses mains; elle jouissait d'un bonheur qui n'est point appelé bonheur dans le langage de la terre : elle possédait la paix du cœur, ce présent du ciel qui soutient et rafraîchit toute une vie de travail.

Un soir, la tranquillité habituelle fut troublée : une rixe s'était engagée entre deux matelots devant la porte de l'auberge. Les jurements les plus

affreux arrivent aux oreilles de Rosine; elle frémit en entendant blasphémer le nom de Celui qu'elle adore : mon Dieu, soyez mille fois béni !...

Aux cris, aux injures succèdent les coups; le sang coule, la foule encombre les abords de l'auberge. Mme Papon s'efforce, mais en vain, d'apaiser le tumulte.

Malgré sa discrétion, sa retenue habituelle, l'ouvrière se met à la fenêtre.

Quel spectacle frappe ses yeux ! Un homme est couvert de sang et ne donne plus signe de vie; il est transporté dans l'intérieur de l'auberge.

« Il est mort ! il est mort ! dit une femme.

— Non, non, il respire encore, dit une autre.

— C'est le Breton ! s'écrie une troisième, il chercherait querelle aux pierres de la jetée.

— Ce n'est pas le moment de faire son procès, dit un gros homme en fendant la foule.

— Vous avez raison, monsieur Lamy; d'ailleurs il donnait tout ce qu'il avait dans sa poche.... Pauvre garçon ! bien sûr c'est sa fin; voyez comme le sang coule de sa blessure. »

A ces mots, Rosine oublie toutes les recommandations de sa mère; elle descend..., il y avait foule dans la salle; n'importe ! Elle parvient près de l'infortuné qu'on avait étendu sur un banc; Mme Papon étanchait le sang de la blessure ; tout le monde parlait à la fois.

« Le médecin ! le médecin ! Courez chercher le médecin !...

— Mais, s'écria une bonne femme, comme il y en a, Dieu merci, partout, c'est M. le curé qu'il faut aller chercher; ne voyez-vous pas qu'il va mourir? »

A ces mots, Rosine s avance près du jeune homme, et met sur ses lèvres la croix de son chapelet qu'il baise avec amour, puis jette un regard de reconnaissance sur la pieuse enfant et expire.

Rosine s'était flattée de regagner promptement sa chambre : ce fut chose impossible; on l'entoure, on la questionne; mais elle ne répond pas; c'est à peine si elle sait où elle en est

L'intérêt se partage entre elle et le matelot. Qui est-elle? comment se trouve-t-elle là? Un pêcheur croit l'avoir rencontrée au Havre.

« C'est sa fiancée! » dit une voix, et tous les regards se portent sur Rosine accablée de confusion.

« Pauvre fille! c'est pas avoir de bonheur. »

Les gendarmes arrivent, et Rosine parvient enfin à s'échapper.

Rentrée dans sa chambre, elle ferma la porte, et fondit en larmes. En suivant l'élan de son cœur, elle avait cru faire une chose toute simple; maintenant elle en jugeait autrement : n'était-ce pas une imprudence à elle de s'être mêlée à une foule semblable? Que dirait sa mère? Que dira-t-on dans le pays? Les nouvelles vont si vite! « Et pourtant, se disait Rosine, en s'essuyant les yeux, cet homme a été reconnaissant de ce



Elle mit sur ses lèvres la croix de son chapelet. (Page 38.)

que j'ai fait pour lui; son regard disait : merci; après tout, je crois avoir fait une bonne action.

Ne pouvant dormir, elle se mit à la fenêtre pour se rafraîchir le visage. Le calme était rétabli; et dix heures venaient de sonner lorsque Mme Papon parut. Elle était tout émue et dit aussitôt : « Vous connaissez donc ce jeune homme, mon enfant? »

ROSINE.

Non, madame, c'est la première fois que je l'ai vu.

MADAME PAPON.

C'est singulier!... Dites-moi la vérité, ma fille, chacun a son cœur.

ROSINE.

J'ai dit la vérité; je ne le connais pas.

MADAME PAPON.

Eh! pourquoi donc avez-vous fait cela?

ROSINE.

Parce que personne ne songeait à sa pauvre âme; je me suis dit : si c'était un de mes frères!... et cette pensée m'a donné le courage d'arriver jusqu'à lui.

MADAME PAPON.

C'est très-beau, Rosine, d'avoir de la religion. Je vous en estime davantage. Voyez un peu, moi, j'aurais laissé mourir ce pauvre garçon sans lui faire penser au bon Dieu; je ne songeais qu'à ses blessures. Dans notre état on ne pense guère à l'autre vie, et pourtant ce ne sont pas les en-

terrements qui manquent. Ma chère petite, remettez-vous. »

Et la bonne dame l'engagea à se coucher et à bien dormir; elle lui défendit même d'être aussi matinale que de coutume. Elle craignait que cette scène tragique ne la dégoûtât du *Cheval-Blanc*.

Le travail aida la pauvre enfant à surmonter son émotion. Mais qu'il lui tardait de rentrer chez ses parents, de leur raconter ce qui s'était passé, de savoir ce qu'ils penseraient de sa démarche et de leur apporter de l'argent!

A la fin de chaque journée, Rosine additionnait le gain qu'elle avait en perspective.

La semaine étant finie, le déshabillé jugé irréprochable, Mme Papon remit un écu à l'ouvrière et, de plus, comme témoignage de satisfaction, un joli fromage, le tout accompagné de compliments et de promesses.

Rosine eut la force de contenir la joie immense que lui causait ce premier salaire.

Jean réclama le soin d'aller chercher sa fille à Honfleur. Il prit sa barque fraîchement radoubée, et entra dans le port avant qu'on fût éveillé à l'auberge. Il n'attendit pas longtemps. Rosine ouvrit bientôt sa fenêtre ; le père et la fille se dirent un joyeux bonjour.

Mme Papon n'accueillit pas moins bien Jean Brou que sa femme ; il fallut se rafraîchir avant de se mettre en route. Malgré son impatience d'être seule avec son père, Rosine laissa Mme Papon raconter l'événement tragique qui s'était

passé quelques jours auparavant; l'aubergiste voulant conserver intacte la bonne réputation du *Cheval-Blanc*, entra dans les détails les plus circonstanciés pour bien établir que la dispute des matelots n'avait pas eu lieu dans sa maison, et qu'avec moins de charité elle aurait pu fermer sa porte. Mme Papon loua le courage et le bon cœur de Rosine; elle ne put retenir ses larmes en racontant la scène tragique qui s'était passée. Jean Brou se demandait comment il pourrait arrêter l'aubergiste dans son récit, lorsque des voyageurs importants se présentèrent.

A peine Rosine fut-elle assise dans la barque, que, sans souci des oscillations causées par une mer assez forte, elle tira de sa poche un écu et le remit à son père : la vue d'un turbot n'eût pas causé une plus douce impression au brave pêcheur.

Assurément l'emploi d'un écu est chose facile dans un ménage où presque tout manque; cependant le père et la fille convinrent de garder ce petit commencement de fortune.

« Oui, disait Jean, en regardant Rosine avec tendresse, gardons ce premier gain de ton travail pour les mauvais jours..., il y en a toujours en ce monde!...

— Oh! interrompit Rosine, vous n'aurez plus de ces jours-là, mon père : je veux vous rendre tout ce que vous avez fait pour moi. »

Le silence succéda à ces paroles; la barque glissait rapidement.

Françoise était rendue sur le port depuis une heure; à l'impatience succéda l'inquiétude.

« La mer n'est pas douce aujourd'hui comme hier; ils doivent joliment danser! quoi qu'en dise Jean, ce n'était pas un temps à prendre la barque. »

Quelques minutes plus tard, Françoise les aperçut, et un joyeux signal se fit entendre.

« Les voici! » dit la mère.

Le voyageur qui revient du Nouveau-Monde après quelques années d'absence, n'est pas mieux accueilli que ne le fut notre Rosine.

Ses frères et sa mère l'embrassèrent et lui firent mille questions. Françoise levait les bras et les yeux au ciel; elle frémit d'horreur, pleura d'attendrissement au récit de la bonne action de sa fille. Je ne sais combien de temps la conversation se fût prolongée, si l'odeur du souper n'eût averti la famille qu'il fallait y faire honneur.

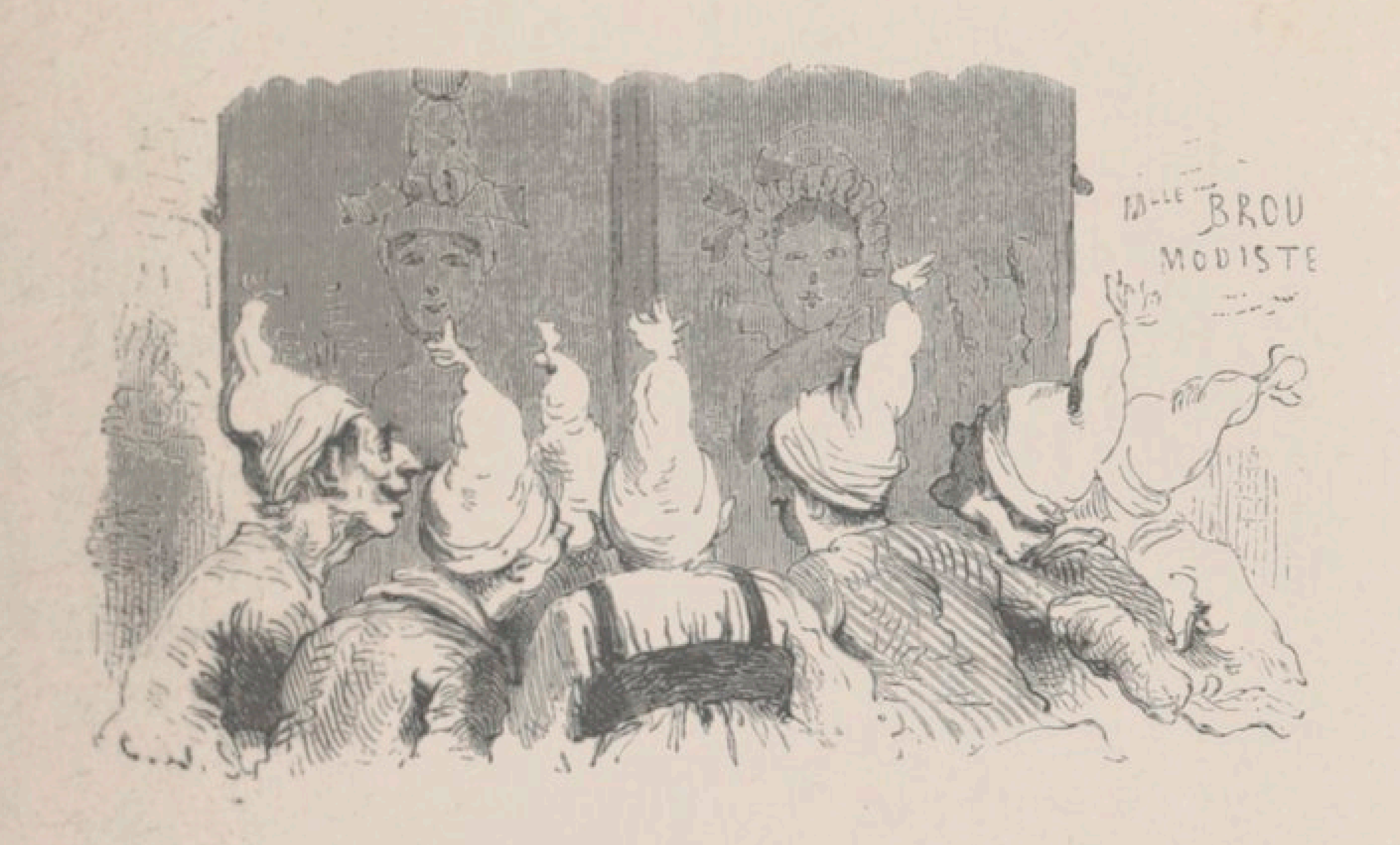
A table, la conversation fut plus gaie : l'écu, le fromage et les compliments de l'aubergiste ravirent Françoise qui ne se lassait pas d'admirer sa fille. Le soir, on causa encore jusqu'au moment où la chandelle de résine perdant contenance invita chacun à gagner son lit.

Rosine se retrouva avec bonheur dans le petit coin qu'elle appelait sa chambre, et, songeant au repos et aux plaisirs du lendemain, elle ferma les yeux en disant : « Quelle bonne invention que le dimanche! mon père a bien raison! »

Mme Papon ne s'était pas trompée : elle porta

bonheur à Rosine, et je n'affirme pas que Mlle Touplain ait fait longtemps des vœux pour la prospérité de son élève. L'importance de celle-ci croissait chaque jour; ses amies d'enfance l'appelaient bien encore Rosine, mais c'était à Mlle Brou qu'on avait affaire.





CHAPITRE IV.

LA SŒUR AINÉE.

Il n'y avait pas assez de jours dans la semaine pour contenter tout le monde ; insensiblement l'ouvrière prit chez elle de l'ouvrage à façon Toutes les toilettes de noce passaient par les mains de Mlle Brou.

La jeune ouvrière avait donc sa fortune faite, et pouvait jouir de ce qu'on appelle généralement la liberté.

Que de jeunes gens en état de gagner leur vie oublient les sacrifices que se sont imposés un père et une mère pour arriver à ce résultat ! Trop souvent hélas ! ils secouent le joug de l'autorité paternelle. La mère n'est pas nécessairement

consultée par sa fille; des amies partagent la confiance qu'elle seule possédait.

Rien de semblable n'existait chez Jean Brou. Le respect et l'amour se conservaient dans le cœur de ses enfants.

Rosine se plaisait chaque jour davantage à la maison ; il est vrai qu'on y remarquait un certain air d'aisance : pour la première fois depuis bien longtemps, Françoise avait fait des provisions à la Saint-Michel.

On ne peut pas dire qu'une habile ouvrière, même sans dot, ne soit pas un bon parti. Françoise allait plus loin, elle s'étonnait de ne point voir de prétendants rôder autour de la maison : à ses yeux les talents de sa fille valaient de l'or.

Malgré le soin avec lequel Rosine ajustait la cocarde de son tablier, malgré l'élégance des bonnets qu'elle se faisait un devoir de porter, ses idées étaient très-différentes de celles de sa mère.

L'expérience lui révélait chaque jour combien son travail était nécessaire à la famille. « Un jour viendra, pensait la bonne fille, où les forces manqueront à mon père. Et que deviendront-ils alors lui et ma pavre mère? Sans doute Vincent et Baptiste seront capables de venir en aide à nos parents, mais le dévouement appartient de droit aux filles : c'est plus sûr. Oui, je resterai toujours près d'eux. On ne parlera pas de mon bonheur, ce qui ne veut pas dire que je serai moins heureuse que mes amies.

Cependant toute jeune fille a ses rêves, bâtit des châteaux en Espagne. Rosine se voyait donc entre son père et sa mère avancés en âge, ne manquant de rien, et ses frères bien établis, n'ayant d'autre charge que celle de leur famille.

Quelques années plus tard, Mlle Brou n'allait plus en journée que par faveur, vu le nombre de commandes qui lui arrivaient de tous côtés. Les passants s'arrêtaient devant la fenêtre pour admirer un bonnet posé sur la tête classique de carton; Rosine, il est vrai, avait soin de mettre le nœud du côté de la rue.

La paix de nos braves gens fut bientôt troublée par une épreuve inévitable: Baptiste allait faire son temps de mer, comme disait Françoise qui se lamentait et se désolait. Elle eût préféré le voir tirer au sort comme les conscrits. « Car enfin, disait-elle, il y en a qui ont la main heureuse. Mais dire que le jour de leur naissance ces pauvres garçons sont inscrits pour servir!... c'est affreux!... »

JEAN.

C'est superbe, femme! voudrais-tu qu'on prît de force nos enfants comme on le faisait autrefois chez notre voisine l'Angleterre? Les jeunes gens fuyaient, se cachaient, on les dépistait partout comme des renards Eh bien! nous autres, pauvres pêcheurs, nous nous engageons à défendre la mer, à protéger nos rivages. Moi je trouve ça superbe. Je sais bien que le temps fini on peut nous rappeler en cas de guerre; mais,

Dieu merci ! beaucoup de gens, à commencer par ton mari, n'ont pas quitté les côtes depuis qu'ils sont rentrés. »

Rosine écoutait son père avec admiration, quoique le départ de Baptiste l'attristât profondément. C'est si dangereux, pensait-elle, pour un brave garçon qui n'a jamais quitté sa barque de vivre au milieu des matelots et d'aller si loin !

Elle était parvenue à faire de petites économies qu'elle tenait en réserve pour une dépense extraordinaire, ou pour se donner le luxe d'une bonne action, dans un de ces jours de désastre trop connus parmi ceux dont l'existence est livrée aux caprices de la mer. N'était-ce pas l'occasion d'ouvrir cette précieuse bourse ?

Dirigée par le capitaine Croix, le personnage le plus important de Trouville, elle fit emplette de tout ce qui peut être utile ou simplement agréable au matelot ; et, quelques jours avant le départ de son frère, elle lui offrit ses présents qu'elle accompagna de recommandations.

« Écoute, Baptiste, disait-elle, j'espère que la Providence conduira le vaisseau où tu vas t'embarquer, comme elle a conduit ta petite barque ; mais vois-tu, il faut te faire respecter tout de suite. On ne doit pas avoir honte de croire en Dieu et de ne pas vouloir l'offenser.

— Ah ! dit le vieux capitaine, témoin de cette scène intime, je le défie bien d'oublier sa pauvre âme, quand il se verra entre le ciel et la mer.



Les passants s'arrêtaient devant la fenêtre. (Page 49.)

C'est que ça ne badine pas quand la tempête vous empoigne! C'est bon pour les lapins de terre de faire les fanfarons; mais le marin, Rosine, se souvient toujours de sa vieille mère et de l'église de son village.

ROSINE.

Et de sa sœur, capitaine.

LE CAPITAINE.

Oui, oui, ma fille, vous avez raison, il ne vous oubliera pas. »

Baptiste était un brave et honnête garçon, il écoutait sa sœur avec respect, et le discours du capitaine le confirma dans ses bonnes résolutions. Le lendemain, il y avait une place vide au foyer.

Tout le monde essuya ses yeux et se remit au travail.

Rosine était devenue un personnage important.

L'ouvrière se levait avec le soleil quand il était matinal, et le devançait quand il était paresseux. Tout marchait par les soins de l'excellente fille. Françoise s'en plaignait; mais au fond, la mère était fière de son enfant.

Le temps passait doucement, personne ne songeait à épouser Rosine.

Le mariage de Vincent, qui, lui aussi, avait fait son temps de mer, et était revenu sain et sauf, détermina mieux encore la position de la sœur aînée. Nous l'avons vue ouvrir sa bourse au départ de Baptiste, c'est encore elle qui fera une partie des frais de la noce.

Le peuple n'a pas encore retranché les fêtes

qui accompagnaient autrefois tout mariage chrétien. Rosine fit largement les choses. Elle économisait depuis six mois pour ce grand jour.

C'était au mois de septembre, le père Vincent avait eu des coups de filet merveilleux, et, quoique la viande ne manquât pas, la table était couverte de poissons de toutes espèces auxquels il fallut faire honneur.

Le repas commencé à midi se termina à six heures du soir; mais par bonheur pour les convives, il est d'usage de l'interrompre; on se promène, puis on revient avec de meilleures dispositions pour achever la seconde partie du festin.

Les violons ayant cessé, les parents et les amis conduisirent les mariés à Hennequeville chez une tante de la jeune femme, car elle était orpheline.

« En voilà encore un de parti! » pensa tristement Rosine. Elle avait désiré ce mariage, elle en avait aplani les difficultés et pourtant depuis ce jour on ne vit plus la même sérénité sur son front. La pauvre fille souffrait en face du sacrifice que son excellent cœur avait appelé sans songer au vide que cette nouvelle absence allait faire au foyer.

De tristes pensées absorbaient trop souvent Rosine: ses pratiques ne trouvaient plus en elle cet entrain et cet accueil qui lui faisaient donner la préférence. Il y eut une petite lacune dans les affaires de Mlle Brou. Un mois était à peine écoulé et déjà elle sentait le poids d'une tâche

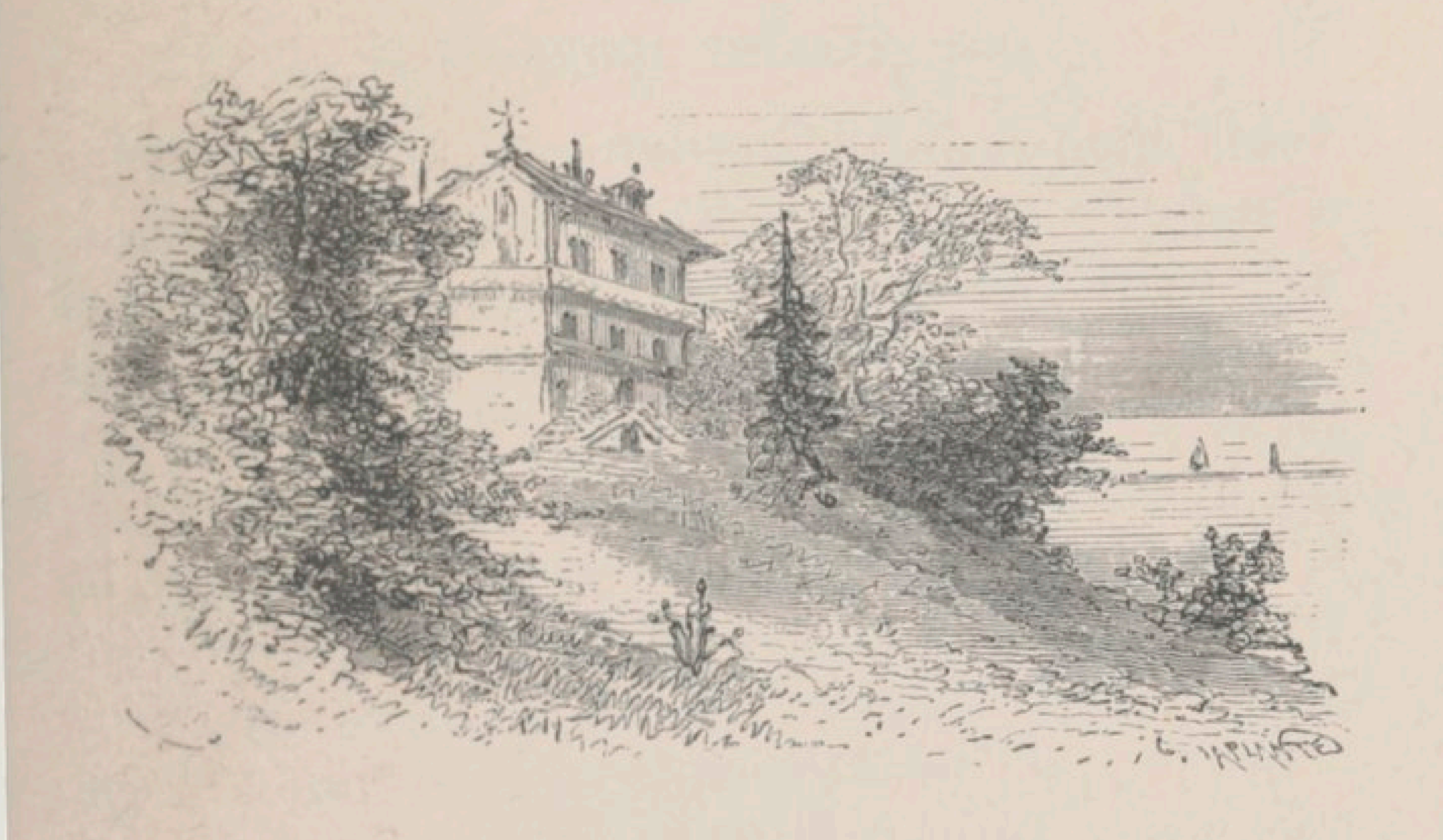
qui n'était plus partagée par son frère aîné. Jadis il rentrait au logis la poche plus ou moins garnie; mais enfin, on le voyait, on l'entendait.

« Que sera l'avenir? se disait la bonne fille, nous ne possédons que cette masure, mon père ne va presque plus à la mer, depuis cette attaque qui nous a si fort effrayées.... ma mère s'affaiblit.... n'aurais-je pas mieux fait de me marier, comme me le conseillait Mme Papon? Je ne serais pas seule aujourd'hui pour soutenir mes parents. »

Cependant le découragement ne pouvait durer chez une personne aussi énergique; elle reprit bientôt ses façons d'autrefois.

Un événement inattendu la remit en faveur auprès de toutes les élégantes du village et des environs.





CHAPITRE V.

LA BARONNE.

Au milieu de la forêt d'Honfleur s'élève un chalet que possède une famille étrangère au pays. Le site qu'on a choisi, les jardins, la vuede la mer offrent un ensemble de beautés fait pour attirer les promeneurs; et lorsque arrivé dans ce délicieux séjour on trouve le chalet désert, on comprend une fois de plus la vanité des biens de ce monde.

Un jardinier fait les honneurs de cette charmante retraite, et l'admiration des visiteurs le console un peu de l'absence de ses maîtres. Jamais Mathurin n'a pu comprendre que Mme la baronne de Compainville ne s'empressât pas de

venir chaque année habiter son chalet, regarder la mer de son salon, respirer cette brise embaumée par la forêt, et, enfin, vivre au milieu des fleurs qu'il cultive comme si les maîtres étaient là.

L'année où nous en sommes de notre histoire, le brave homme reçut un avis de Mlle Colette, la vieille femme de chambre, qu'on passerait l'été au chalet.

Grande joie de Mathurin! on verrait donc ses hortensias bleus! Jamais ils n'avaient été si beaux.

Le jardinier ne fut pas seul à se réjouir de cet événement : les fenêtres fermées depuis si longtemps allaient s'ouvrir, les visites ne manqueraient pas, on verrait de beaux chevaux, de belles dames; ça distrait un peu le monde, et puis, il en revient toujours quelque chose de bon pour le pays.

Mlle Colette, dont les états de service comptaient quarante ans de date, s'était dit qu'elle trouverait à Honfleur, ou aux environs, une jeune ouvrière intelligente qui travaillerait sous ses ordres pendant la belle saison. A peine arrivée, elle se mit à la recherche de ce qu'elle désirait, et la renommée lui indiqua Rosine Brou. On lui dit bien qu'elle n'allait en journée que par exception, mais elle ne tint aucun compte de ce renseignement, et, le jour même, elle se plaignit de rhumatisme, et fit part à sa maîtresse de l'heureuse découverte qu'elle venait de faire.

Mme de Compainville, entièrement soumise aux volontés de sa vieille femme de chambre, goûta fort sa proposition, et, dès le lendemain, une calèche à deux chevaux traversait la grande rue de Trouville; une belle dame en descendait, s'informait de la tailleuse en renom, et arrivait devant la porte, suivie de quelques gamins désœuvrés.

Rosine s'avança gracieusement vers l'étrangère, qui lui demanda d'une voix si douce de venir passer une semaine au château, que l'ouvrière, perdant de vue toutes ses promesses antérieures, accepta d'emblée.

Quelques heures suffirent pour faire apprécier le talent de Rosine. Mlle Colette fit à sa maîtresse un rapport dont la péroraison fut ceci : « Il faut que madame prenne cette fille à son service; je n'en peux plus, et, stylée par moi, elle deviendra une femme de chambre de premier ordre. »

La baronne était entourée de vieux serviteurs dont elle ne voulait pas se séparer; mais Colette, en particulier, devenait une charge; de plus, elle était fort rouillée, n'entendait absolument rien aux modes nouvelles, et se montrait fort récalcitrante à la moindre innovation. Mme de Compainville n'était cependant pas de ces femmes qui ne veulent faire aucune concession au temps, mais Colette abusait de la docilité de sa maîtresse, et faisait parfois d'elle un personnage trop antique. L'occasion était bonne, il ne fallait pas la

laisser échapper. La maîtresse entra pleinement dans les vues de sa vieille servante.

Un matin, elle fit demander Rosine : « Mon enfant, lui dit-elle avec assurance et douceur, je suis très-satisfaite de vous, je veux vous prendre à mon service. Ma bonne Colette est fatiguée, vous lui succéderez. Elle sera pour vous comme une mère. Mes gens sont honnêtes, vous conserverez vos habitudes de piété. Je passe cinq ou six mois à Paris. J'habiterai désormais votre beau pays pendant le reste de l'année, vous ne serez donc, pour ainsi dire, pas séparée de vos bons parents. Trois cents francs de gages et une pension plus tard. »

L'étrangère parlait avec l'aisance ordinaire d'un supérieur à un inférieur. Tout refus était impossible. Cependant, avec un peu d'observation, Mme de Compainville eût pu se convaincre que son beau discours restait sans effet. Rosine, immobile, muette, ébahie, croyait rêver. Le ton positif, bien que doux, de la baronne, lui fit croire un moment qu'elle avait accepté ce que son cœur et sa volonté repoussaient énergiquement.

Elle se remit enfin, et répondit avec un accent qui ne pouvait laisser aucun doute : « Je suis bien touchée de vos bontés, madame, mais je ne puis en profiter; je suis décidée à rester toujours avec mes parents.

— J'admire votre piété filiale, mon enfant, mais c'est votre dévouement pour vos parents qui doit vous faire accepter mes offres. Raison-

nons, ma bonne petite. — La baronne adoucit encore sa voix. — Combien gagnez-vous chaque année?

— Ce n'est pas fixe, madame, cent francs, cent cinquante et quelquefois davantage. J'irai peut-être à deux cents francs cette année ; il y a beaucoup de noces.

— Eh bien ! ma chère fille, calculez un peu, je vous offre trois cents francs auxquels vous toucherez à peine, car mes gens, à vrai dire, n'ont point de dépenses à faire.... Je suis là.... Nous disons trois cents francs et l'économie de votre nourriture. Que vous en semble?

— C'est superbe, madame, mais je resterai tout de même chez nous. Je ne calcule pas mes aises, je ne vois que mes parents. Nous avons toujours été pauvres ; la gêne est une habitude, comme d'être ensemble. Grand Dieu ! s'ils tombaient malades ! et que 'e ne sois pas là !...

— C'est alors que vous leur seriez d'un grand secours ; votre bourse assurerait mille douceurs à vos chers malades, tandis qu'ils peuvent être exposés à manquer des choses essentielles.

— Les pauvres gens ne connaissent point les douceurs, madame, ils n'en ont que faire. Quand ma mère est malade, elle trouve toujours bonne la tisane que je lui présente, et puis, enfin, si nous sommes trop malheureux, dit Rosine en rougissant, nous serons comme tant d'autres, la charité nous soutiendra. »

On sait bien que la vertu existe, mais il y a

toujours surprise et admiration lorsqu'elle se montre. La baronne avait perdu toute son éloquence. Elle n'insista pas davantage. Cette scène l'avait émue : « Restez, restez, mon enfant, et soyez mille fois bénie. »

Mlle Colette goûta moins une vertu qui lui laissait toute la charge d'un service trop lourd pour ses épaules. Elle ne parvint pas toutefois à éloigner du chalet l'honnête ouvrière.

Rosine concilia ses intérêts avec ceux de ses pratiques, et le revenu de l'année dépassa celui des années précédentes.

De retour chez elle, l'excellente fille éprouva un redoublement de tendresse pour ses parents. La maisonnette de Trouville lui semblait bien préférable au chalet, et, quoiqu'elle trouvât un profit tout net à travailler au dehors, rien ne valait pour elle le bonheur du chez soi.

Les absences de Mlle Brou faisaient doublement apprécier son talent; au retour, l'ouvrage arrivait de toutes parts, et l'on voyait à certains jours un étalage de bonnets, de collerettes et de tailles suspendus derrière la vitre.

Plusieurs années de prospérité s'écoulèrent. Rosine voyait blanchir la tête de son père sans trop s'inquiéter. Le vieux pêcheur allait encore de temps en temps à la mer; Françoise, bien que très-affaiblie, sarclait le jardin, puis reprenait son tabouret à dentelle pendant l'été.

Il ne se passait jamais quinze jours sans que Vincent et sa petite famille vinssent voir les pa-

rents. Les bons morceaux étaient réservés pour ce jour-là. La jeune mère arrivait tenant par la main son petit Étienne, et Vincent portait sur son épaule Francyon, une grosse joufflue, dont la mine réjouissait les passants.

Ces chers hôtes partis, la maison semblait grande; l'équilibre se rétablissait par la sobriété des bonnes gens.

Ici ou là, les grands parents sont les mêmes; ils ne voient rien de comparable à la gentillesse de leurs petits-enfants : Étienne et Francyon devenaient l'unique sujet de la conversation jusqu'à leur retour. Une ombre cependant obscurcissait ce tableau de famille : la jeune mère était pâle et souvent languissante : « Tu verras, disait Françoise à sa fille, que mon pauvre Vincent sera veuf de bonne heure. » Rosine repoussait d'autant plus vivement les appréhensions de sa mère qu'elle les partageait. Vincent avait épousé une orpheline qui n'avait pour toute parenté que Mme Hasard, la tante d'Hennequeville.

Lorsque la jeune femme arrivait avec un visage rafraîchi par la brise, les craintes s'évanouissaient pour revenir encore.

Le calme de certaines vies semble enrayer le cours des années, mais il n'en est rien. Le jour était arrivé où le vieux père fut obligé de vendre sa barque; il n'avait même plus la force de se rendre sur le port pour voir entrer et sortir les pêcheurs, l'unique spectacle capable de l'intéresser. Il passait ses journées près de Rosine, lui

racontant des histoires dont elle avait certainement eu une vingtaine d'éditions. (Heureux homme!) L'excellente fille écoutait si bien, que le vieillard ne se serait jamais douté de sa faiblesse, si Françoise, moins endurante, ne se fût levée en disant : « Mon homme, tu rabâches. »

Peu importe, Rosine était un auditoire qui suffisait à son vieux père.

Quoique le temps passât légèrement sa main sur le visage de Mlle Brou, personne n'ignorait qu'elle approchait de la trentaine. Il n'était plus absolument question de mariage pour elle; et si par hasard une bonne voisine en témoignait du regret, les autres disaient : « Que deviendrions-nous, ma chère, s'il n'y avait plus de vieilles filles? Ce sont elles qui nous aident à supporter nos charges de famille. Les vieux garçons, c'est autre chose, je vous les livre. Voyez, Françoise n'est plus capable de s'en tirer toute seule. »

Ces réflexions étaient celles de Rosine; s'il lui arrivait d'être seule quelques instants, elle si laborieuse laissait tomber ses mains pour interroger l'avenir.

Un an plus tard, la femme de Vincent n'existait plus, hélas! Rosine passa une semaine auprès de son frère. Il lui disait : « Reste, reste encore, ma sœur; vois comme ces pauvres enfants t'aiment! » Elle n'aurait pas mieux demandé, si d'autres êtres n'eussent réclamé sa présence.

Les ressources de nos pauvres gens étaient si minces, qu'il ne put être question un seul instant

de leur donner les enfants. Pour la première fois, Rosine se trouva pauvre. La tante d'Hennequeville recueillit sans enthousiasme ce précieux héritage. Chez elle, Étienne et Francyon ne manquaient de rien, mais ils n'avaient aucune de ces petites joies si nécessaires à l'enfance. On convint qu'ils iraient tous les samedis chez leurs grands parents, à condition toutefois que le père les conduirait, s'il était là, ou que Rosine les viendrait chercher.

Mme Hasard n'était pas femme à se déranger. L'aisance dont elle jouissait la retenait au logis : surveiller les travaux, l'étable, la basse-cour et la lessive étaient les obstacles qui l'empêchaient de conduire ses neveux.

Rosine n'avait compté que sur ses jambes ; suivant la saison, elle arrivait le samedi soir ou le dimanche matin.

Les enfants étaient joyeux, sans souci de leurs vêtements noirs; ils se sentaient plus aimés chez grand'Mère qu'à Hennequeville. Quelle fête c'était pour les vieux parents de revoir ce cher petit monde! Françoise allait s'asseoir sur le bord du chemin, faisait même quelques pas en avant. Dès que les enfants l'apercevaient, ils couraient se jeter dans ses bras, puis venait le tour du grand-Père.

Vincent n'était pas toujours là; il suivait volontiers les côtes d'Angleterre, séjournait dans le port où il abordait. C'est ainsi qu'il apprit tant bien que mal la langue du pays. Ces absences attristaient sans doute Rosine et ses parents,

mais, lorsque le pêcheur rentrait avec une bourse bien garnie, tous lui donnaient raison.

Les choses allèrent ainsi pendant une année. Vincent se lia avec un Irlandais qui fréquentait la même taverne que lui.

Si les mères parlent de leurs enfants, les hommes parlent de leurs intérêts. Des relations intimes s'établirent entre Brou et Finch.

Un jour, celui-ci donna rendez-vous à Vincent au Havre. C'est à table que les bonnes gens traitent les affaires.

« Mon cher, dit John Finch, après s'être assuré de la qualité de la bière, je vous suis franchement attaché; vous travaillez jour et nuit sans arriver à un grand résultat, j'ai l'expérience de ces difficultés. L'Irlandais connaît la misère : j'ai bêché la terre pendant dix ans sans pouvoir procurer une nourriture suffisante à ma femme et à mes neuf enfants; j'ai été chassé de ma masure par un maître cruel, j'ai passé par la disette, nous étions à moitié nus.

« La plus pauvre chaumière de France est un palais en comparaison de nos cabanes qui consistent souvent dans une seule pièce où nous vivons en compagnie d'un porc, lorsqu'on veut bien nous le laisser. Que de souffrances a supportées ma pauvre Jenny, cette fleur de la verte Irlande!... Ajoutez à cette vie misérable la persécution religieuse, la défense d'adorer Dieu dans le sanctuaire où nos pères l'ont adoré, et vous comprendrez, mon cher, que, poussé par le

désespoir, j'aie quitté mon bien-aimé pays pour aller chercher ailleurs le pain de ma femme et de mes enfants.

« Grâce à la protection d'un homme charitable, nous nous sommes embarqués pour la Californie, il y a dix ans, c'était en 1849. La Californie!... Cette terre d'or nous a sauvés. Après un travai rigoureux, je suis arrivé à me faire une petitel fortune. Mes quatre fils sont là-bas; j'ai ramené ma femme et ses filles pour ne plus quitter les vieux parents. J'espère aussi, moi, revenir définitivement dans quelques années. Le brouillard me manque sous le beau ciel de la Californie.

« Vincent, votre position ne peut-être comparée à la mienne, à celle d'un malheureux Irlandais, je le sais; cependant, mon cher, l'existence de votre famille dépend d'un coup de filet, vous n'avez pas d'avenir. Venez en Californie, mon ami; je pars dans un mois : c'est plus de temps qu'il n'en faut pour faire vos préparatifs, et d'ailleurs, si l'argent vous manque, voici ma bourse.

— Merci, merci, mon cher Finch, répondit Vincent, tout ému de cette ouverture. Tant que mes parents seront là, je ne quitterai pas le pays; ensuite je vous avouerai que, paisible habitant des côtes de la Normandie, je ne suis pas disposé à vivre le revolver à la main, à tuer ou à être tué.

— Autrefois, j'en conviens, le revolver faisait partie de la toilette d'un homme; aujourd'hui, c'est bien différent. San Francisco est une ville

modèle d'ordre et de liberté; moi qui vous parle, il m'est arrivé maintes fois de coucher au rez-de-chaussée, la fenêtre entr'ouverte. Allons, allons, venez chercher de l'or. »

Vincent paraissait insensible aux paroles de son ami; toutefois, à partir de ce jour il se dégoûta de son métier : la meilleure vente lui paraissait dérisoire; la maison n'avait plus le même attrait; la vue de ses parents l'attristait, les caresses d'Étienne et de Francyon n'effaçaient pas les plis de son front. Rosine s'inquiétait.

Un dimanche, son frère l'engagea à faire une promenade.

« Allons au Havre, dit-il.

— Avec les enfants?

— Non, la course est trop longue; et d'ailleurs je veux être seul avec toi. »

Ils partirent. Arrivés au Havre, Vincent proposa de monter aux Phares, ce qui enchanta Rosine.

C'était par un beau jour d'octobre. A cette époque de l'année, les chemins sont solitaires; Vincent aurait pu commencer son discours, mais il parlait beaucoup sans rien dire.

Les voici aux Phares, la douceur de l'air permet de s'asseoir sur le banc placé à l'extérieur. La mer était haute, quelques barques rentraient, des points noirs dispersés çà et là indiquaient les bâtiments qui se dirigeaient vers le port. Ce spectacle, toujours intéressant, alimenta pendant quelques instants la conversation.

« Ma sœur, dit enfin Vincent, j'ai des choses sérieuses à te dire. Sais-tu qu'il y a un pays où l'on trouve de l'or? »

Rosine pâlit. « Je sais, mon frère, que la terre ne refuse rien aux hommes qui la cultivent, et que notre Normandie est le plus beau pays du monde.

— Notre pays, Rosine, je l'aime plus que le monde entier; mais quand on a plus de trente ans, une santé robuste, des bras vigoureux, n'est-il pas raisonnable d'aller chercher la fortune pour ses enfants, pour sa sœur bien-aimée?

— Et nos parents?

— Leur pensée m'a d'abord fait hésiter; maintenant, je crois de mon devoir de tenter fortune pour assurer l'aisance dont ils auront chaque jour un plus grand besoin. Dieu merci! la vie est longue dans notre pays; les infirmités n'enlèvent point à mon père cette bonne santé qu'admirent les passants, ma mère est encore forte : ton travail, ma bonne sœur, suffira jusqu'au moment où je vous enverrai de l'or.

— Vincent, ne sommes-nous pas heureux dans notre pauvreté? Le serons-nous davantage devenus riches?

— La fortune acquise au prix du travail, Rosine, n'est pas un danger : c'est une récompense dont il est permis de jouir. C'est toi, ma bonne sœur, que je charge de préparer nos parents à cette séparation; ta force sera leur force, sois-en sûre. »

Rosine se demandait comment son cœur brisé pourrait donner du courage à d'autres cœurs. C'est ce qui arriva cependant. L'attrait de l'or est quelque chose de si puissant, que la sage Rosine finit par se persuader que son frère n'avait pas une si mauvaise idée. Elle parla et fut écoutée.

Le vieux père enviait le sort de son fils : voir la mer dans toute sa splendeur, aborder de nouveaux rivages, revenir avec une jolie fortune, tout cela n'est pas à dédaigner, quand on est jeune, pensait le vieux Jean.

Françoise seule n'entendait pas raison, elle était sûre qu'elle ne reverrait pas son fils; elle embrassait ses petits-enfants, les appelait tout bas ses chers orphelins.

Un mois après, Vincent recevait la bénédiction de son père, et partait pour le Havre, accompagné de sa mère, de Rosine et des enfants ! Étienne et Francyon étaient tout joyeux. Disons une fois de plus : heureux âge !

Les passagers sont là, bien avant l'heure; ils assistent au chargement du voilier; les sacs de pommes de terre, les poulets et les lapins en cage, tout ce qui est nécessaire pour une longue traversée était un spectacle fort amusant pour Francyon et son frère. L'heure s'avance; voici le moment des adieux, moment solennel pour tous. Vincent, ému, pâle, silencieux embrasse sa mère.... Il n'est plus maître de son émotion en prenant ses enfants dans ses bras, il ne peut s'en



Il ne peut plus s'en séparer. (Page 70.)

séparer.... la cloche sonne; enfin, il embrasse Rosine et lui dit tout bas : « Tu seras aussi leur père. »

La jetée est couverte de monde pour voir passer les émigrants, ils sont sur le pont; ils agitent leurs mouchoirs, tiennent en l'air leurs chapeaux ; on répond à ces signes tant qu'on les voit; puis chacun se retire faisant des vœux pour ses parents et ses amis.

L'absence de celui qu'on voyait rarement à la maison n'en fit pas moins un vide immense. Françoise et sa fille n'avaient point de répit pour les tristes pensées. Elles s'entretenaient tout le jour de Vincent. Le vieux pêcheur, lui, vantait un voyage dont il ignorait toutes les éventualités. La mer lui paraissait le chemin le plus sûr du monde.

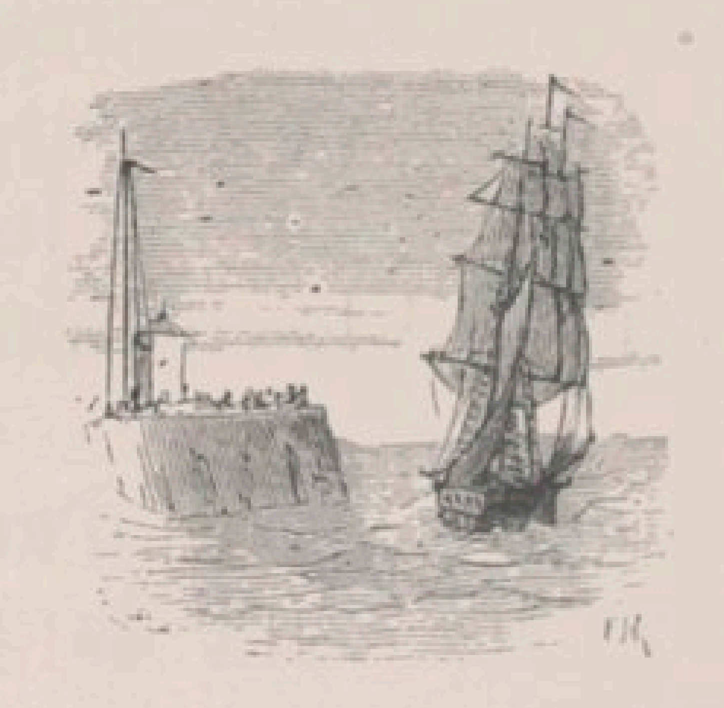
Le cœur de Françoise tenait d'autres discours : au moindre coup de vent, la pauvre femme tremblait et priait.

Malgré tant d'émotions, il fallut se remettre au travail. Rosine reprit sa place près de la fenêtre et s'efforçait de contenter toutes les pratiques dont l'ouvrage avait été un peu négligé depuis la promenade aux Phares.

Mme Papon, cette amie fidèle, ne perdait pas une occasion d'être utile aux Brou; elle ne passait guère de semaine sans aller les voir. « Voyez-vous, ma fille, disait la brave femme, votre aiguille c'est votre sauveur; chaque point est une consolation. »

Rosine en convenait; elle avoua même que le lendemain du départ de Vincent la coupe d'un déshabillé pour une nouvelle pratique de Touques lui avait fait oublier pendant deux heures l'événement qui assombrissait son existence.

O! travail! sainte loi du monde!





CHAPITRE VI.

MADAME HASARD.

La tante d'Hennequeville n'avait point été consultée par Vincent sur le parti qu'il venait de prendre; il s'était contenté de l'avertir, de lui donner ses raisons, la priant de continuer ses bontés pour Étienne et Francyon.

Tant que son neveu fut au pays, Mme Hasard dissimula ses sentiments; mais dès qu'il fut parti, elle témoigna sa colère : « C'était tout à fait commode de s'en aller courir les aventures et de lui laisser sur les bras deux enfants dont la charge devenait chaque jour plus sensible. »

Elle ne ménageait pas les vieux parents, et Rosine n'était pas épargnée.

Cet état de choses était patiemment et humblement supporté par Françoise et sa fille. Celle-ci crut faire merveille en proposant à la riche fermière d'aller chaque semaine passer une journée à Hennequeville, pour raccommoder les vêtements des enfants et rendre au besoin quelques services à la tante.

Cette proposition fut acceptée. Mme Hasard n'était pas aimable, mais elle paraissait s'adoucir.

A quelques semaines de là, elle dit presque en souriant à Rosine qu'elle avait besoin d'une tailleuse et qu'il ne pouvait être question de s'adresser à une autre qu'à Mlle Brou. Elle entendait bien payer les journées, toute discussion était inutile.

Cet incident sembla de bon augure : on s'en réjouit.

Grande fut la surprise de Rosine en voyant paraître des étoffes de nuances claires. Mme Hasard avoua qu'après bien des hésitations elle avait résolu de quitter le deuil. Sauf quelques lacunes, Rosine eut de la besogne pendant un mois. Les pratiques de Trouville trouvaient bien le temps un peu long, toutefois elles prenaient patience par amitié pour les Brou.

Les parents se disaient que leur fille contentait Mme Hasard, et que son meilleur salaire était de voir les enfants qui s'asseyaient sans doute à côté d'elle, écoutaient ses histoires, l'accablaient de questions, oubliant ainsi la plage et ses plaisirs.

La riche veuve parut enfin à la grand'messe dans tous ses atours : robe café au lait, tablier vert émeraude avec cocarde; tout cela, vous le pensez bien, donna de terribles distractions

Celle qui les causait feignit de ne point s'en apercevoir. Elle voulait faire causer : ses désirs furent amplement satisfaits.

Rosine, heureuse d'avoir triomphé de la raideur de Mme Hasard, éprouva une grande joie en rentrant chez elle, et en revoyant ses anciennes pratiques.

Un matin, Mme Papon montra sa bonne mine à la fenêtre.

ROSINE.

En voilà une surprise! Entrez, entrez, madame Papon.

L'aubergiste ne se fit pas prier. Après avoir donné à ses amis le temps qu'exigeait la politesse, elle se rapprocha de Rosine et lui dit mystérieusement, et d'un air qui eût convaincu les plus incrédules :

« Vous savez, mon enfant, que je n'aime pas à me mêler des affaires des autres; mais vu mon état, je dois être au courant de tout ce qui se passe dans le pays, à dix lieues à la ronde. Que serait une auberge sans nouvelles? Pourquoi vient-on en foule au *Cheval-Blanc?* C'est que Mme Papon est un vrai journal! Pas un fait divers ne m'échappe.

ROSINE.

Je connais votre savoir faire, madame Papon.

Quelle nouvelle avez-vous donc en poche ce matin?

MADAME PAPON.

Rosine, ce n'est qu'à coup sûr que je vous annonce le mariage de Mme Hasard! ma pauvre fille!

ROSINE.

J'aurais dû m'en douter. Son armoire est garnie de robes et de bonnets. Que voulez-vous?

MADAME PAPON.

La perfide! vous avoir prise en journée pour faire tout cela! C'est affreux! Ne pouvait-elle aller à Pont-Audemer où est son fiancé? Un homme de trente ans qui lui mangera son bien! Que restera-t-il aux enfants? Mais voyons, Rosine, il ne faut pas s'endormir.... Laisserez-vous Étienne et Francyon sous l'autorité d'un étranger?

ROSINE.

Vous ne le croyez pas!

MADAME PAPON.

C'est vrai! eh bien! voici mon idée. Donnez-moi Étienne. J'en aurai soin, il ira à l'école, et sera de bonne heure capable de me rendre de petits services.... et si par malheur son père ne revient pas.... le *Cheval-Blanc*.... vous m'entendez?

ROSINE.

Non, ma bonne dame, je n'entends pas, nous ferons comme nous pourrons. Il y en a d'aussi pauvres que les Brou qui se tirent d'affaire. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas être

fâchée de mon refus.... mais, voyez-vous, les enfants de mon frère....

MADAME PAPON.

Me fâcher, Rosine, y pensez-vous? Je suis une amie solide, moi. Je n'impose pas ma volonté à ceux que je voudrais obliger. Bien plus, maintenant que je vous ai dit mon idée, et que vous m'avez dit la vôtre, je pense comme vous : la famille vaut mieux que tout. Ils auront peut-être du pain sec plus d'une fois, et ça vaut mieux que de manger le fromage de la tante d'Henneque-ville....

A propos de fromage, j'en ai apporté une demi-douzaine pour le père Brou. »

La bonne femme s'efforçait de sourire en offrant son présent au vieillard ; elle voulait ramener le calme dans le cœur de Rosine.

La nouvelle du mariage de la veuve ne troubla pas longtemps les braves gens : « Après tout, disait Rosine, c'était notre devoir de lui confier les enfants de Vincent, et c'est aussi par devoir que nous allons les reprendre. Qu'elle se marie et nous laisse la paix. »

La grand'mère aurait voulu rentrer dès le soir même en possession de ses petits-enfants. Sa fille toujours prudente s'y opposa, il fallait voir comment Mme Hasard allait se débrouiller ; d'ailleurs, c'était l'avis de Mme Papon.

Ce mariage fut bientôt connu dans tout le pays; les commérages ne manquaient pas. La tante espérait chaque jour voir arriver Rosine pour lui

demander une explication. Pas du tout; Mme Hasard se trouva forcée d'aller à Trouville. Assurément, elle était libre de ses actions, c'est ce qu'elle se disait, chemin faisant, et cependant cette visite lui coûtait beaucoup; en se mariant elle compromettait l'avenir des enfants de son neveu, et les Brou étaient si pauvres! Quel coup ce serait pour eux! Il ne vint pas à la pensée de cette femme que le cœur des parents ne perd jamais ses droits, et qu'Étienne et Francyon seraient les bienvenus dans la pauvre cabane du vieux pêcheur.

Elle arrive et trouve bon accueil. La conversation s'engage; on parle de tout, excepté de l'affaire: Rosine, toujours si bonne, ne porte pas le plus léger secours à la fermière; elle ne l'interrompt pas une seule fois, et, lorsqu'elle eut enfin annoncé son mariage avec M. Paulin Boisard, propriétaire à Pont-Audemer, Rosine ne témoigna ni émotion, ni désappointement, et lui demanda simplement quand reviendraient les enfants.

MADAME HASARD.

A votre aise, ma chère demoiselle, vous avez quinze jours pour faire vos petits arrangements.... Je vous charge d'habiller à mes frais Étienne et sa sœur; ils me feront honneur ces chers petits!

ROSINE.

Alors il me sera plus commode de les avoir ici.

MADAME HASARD.

C'est vrai, au fait, ma bonne Rosine. Eh bien!

je vous les amènerai demain; vous pouvez compter sur leurs petits lits.

Cette concession parut magnanime à la veuve; à partir de ce moment son langage ne fut plus le même; elle se retira évidemment satisfaite.

Le soir, Rosine alla à Touques renouveler ses provisions de mercerie. Elle avait besoin de marcher, de penser en plein air. Sa démarche était leste et joyeuse; personne n'osait l'arrêter, pensant qu'elle se rendait chez une pratique importante. Absorbée dans ses réflexions, Mlle Brou ne s'occupait guère des passants; elle pensait au bonheur inattendu de voir rentrer sous le toit paternel deux êtres chéris. Tout en avançant, Rosine arrangeait les choses : Francyon coucherait dans la ruelle, Étienne aurait son lit près d'une fenêtre condamnée, on se serrerait un peu; mais la maison ne serait plus silencieuse. Étienne était capable de faire la partie de dominos de son vieux père, et Francyon jouerait à la poupée. Rosine s'arrêtait, regardait la mer dont le calme semblait lui promettre la paix et le bonheur.

L'ouvrière, ayant fait ses emplettes, retourna en toute hâte à Trouville, et se remit au travail avec une nouvelle ardeur. Dès le lendemain, on vit arriver Mme Hasard, qui était vraiment de bonne humeur, avec Étienne et sa sœur. Rosine, ayant entendu le bruit d'un char, alla regarder dehors, et elle annonça les enfants. Le vieux Brou quitte son fauteuil, et appuyé sur ses deux cannes arrive jusqu'à la porte; Françoise brouille

ses fuseaux. On eût dit que la fortune arrivait dans la maison. Ah ! c'est que les vieux parents allaient voir revivre chaque jour dans ces petits êtres celui qui n'était plus là ! Étienne et Francyon rappelaient tous deux leur père : le garçon par sa tournure leste et hardie et la fille par ses traits. Les deux enfants étaient joyeux sans discrétion : «Grand-père, grand'mère ! » s'écrièrent-ils du plus loin qu'ils les aperçurent. Que de caresses données et reçues !

Mme Hasard était pensive et comprenait peut-être, pour la première fois, que chacun a sa part de bonheur en ce monde.

Après une courte visite, la fermière remonta dans son char ; sa physionomie était empreinte d'une sorte de mécontentement. Regrettait-elle de voir s'accomplir si doucement cette séparation? Non, sans doute, mais la joie des parents, les sauts et les bonds des enfants disaient hautement combien ils étaient heureux de se retrouver ensemble.

Ce fut un véritable événement. Chacun donnait son avis. « Après tout, disait une bonne mère de famille, l'expérience prouve que tous ces arrangements n'aboutissent à rien ; les enfants doivent suivre le même chemin que leur père, mes voisins s'en tireront comme je m'en tire. »

L'installation des nouveaux hôtes fut bien simple. Dès le lendemain, Étienne alla à l'école ; il emportait dans son panier du pain et un



La charrette d'un ami complaisant les conduisait au village. (Page 85).

peu de poisson froid. De retour à la maison, il rendait de petits services à sa grand'mère et le reste de son temps il courait les pieds nus sur la plage, se balançait dans les barques avec les garçons de son âge. Francyon aurait bien voulu le suivre, mais elle était trop petite et se consolait avec grand'mère dont l'admiration toujours croissante lui rendait la vie bien douce. Quand elle était lasse d'aller et venir, elle s'asseyait à côté de sa tante, prenait la pelote aux épingles, la jetait par terre, ouvrait l'étui, laissait tomber les aiguilles et croyait mériter des compliments lorsqu'elle les avait ramassées; mais tante Rosine n'entendait pas la plaisanterie, lorsqu'il s'agissait de son étui.

La joie d'être ensemble devint une habitude; les Brou eurent le sort de leurs voisins, beaucoup de variable et peu de beau fixe.

Mme Papon était à elle seule tout un programme de plaisirs. Il n'était pas rare que Rosine et ses neveux allassent passer le dimanche à Honfleur; la barque ou la charrette d'un ami complaisant les conduisait et les ramenait chez eux. Nul voyageur, fût-il anglais, ne pouvait se flatter d'être mieux reçu à l'hôtel du *Cheval-Blanc*, que ne l'étaient Rosine et ses petits compagnons. L'excellente Mme Papon leur servait un bon déjeuner, tapotait les joues des enfants, les regardait avec complaisance et disait en remplissant le verre de Rosine : « Après tout, c'est joliment heureux qu'elle vous les ait rendus. »

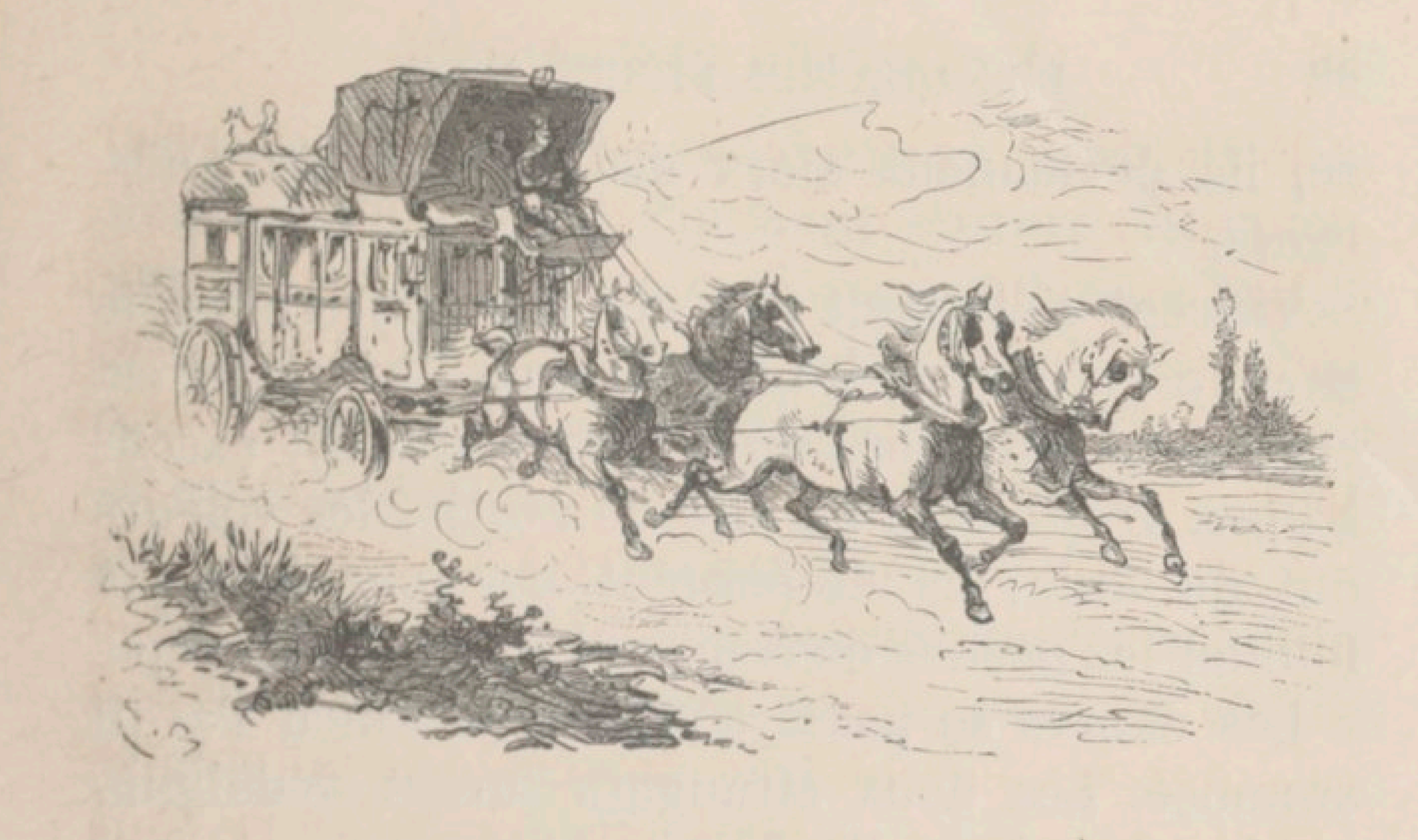
Francyon et Étienne ne se faisaient pas prier pour aller voir ce qui se passait dehors.

Restées seules, les deux femmes causaient intimement. Fidèle à ses principes, Mme Papon racontait à Rosine tous les faits divers du pays; M. Paulin Boisard n'était pas oublié.

Une lettre de Vincent arriva quelques mois plus tard. Elle contenait peu de détails propres à satisfaire la curiosité. Le voyageur cherchait à rassurer ses parents. La traversée avait été des plus heureuses. Il parlait avec tendresse de tous ceux qu'il avait laissés et s'efforçait de soutenir leur courage en leur donnant de l'espérance.

Le lecteur ne saurait se contenter de cette lettre banale, faisons donc connaissance avec la *Terre d'or* et cherchons-y Vincent Brou.





CHAPITRE VII.

LA CALIFORNIE.

C'est à bord d'un voilier que se sont embarqués les émigrants : ils sont nombreux, les vents sont favorables, et quinze jours plus tard, ils arrivent à New-York. Ils échappent aux dangers qu'offre souvent le canal de la Floride jusqu'à la Havane; s'arrêtent vingt-quatre heures seulement, et se rendent à la Vera-Cruz, traversent le Mexique à mulets, promenade qui dure vingt jours.

Ce n'est point le chemin que prennent les chercheurs d'or lorsqu'ils rapportent une petite fortune, car les voleurs videraient lestement leurs poches, à moins de convenir avec messieurs les brigands d'une certaine somme. Le contrat pas-

sé, ils deviennent alors des protecteurs puissants.

Vincent s'étonnait que son ami eût choisi le chemin du désert; il ignorait que l'Irlandais est curieux et a du goût pour tout ce qui est excentrique. D'ailleurs, au dire de Finch, les voleurs ont du flair, ils ne perdent pas leur temps à fouiller les poches de ceux qui arrivent d'Europe.

Les choses se passèrent comme Finch l'avait annoncé. Les deux étrangers furent dédaignés par les chevaliers d'industrie du Mexique, et vingt jours plus tard ils arrivaient à Mexico, et s'embarquaient à Accapulco.

Sauf quelque temps d'arrêt inévitable sur un voilier, le voyage s'effectuait dans de bonnes conditions.

Tout à coup, le bâtiment favorisé jusque-là par le vent s'arrête. La houle que Vincent compare à de l'huile secoue le bâtiment sans le faire avancer. Les passagers sont languissants; ils s'affaissent sous les rayons d'un soleil perpendiculaire; on est sous le tropique du Cancer.

Cette épreuve dura huit jours, pendant lesquels tout l'équipage souffrit horriblement. Puis la mer si calme devint furieuse; le ciel se couvrit de nuages cuivrés, sillonnés par les éclairs; la foudre grondait au loin; enfin une pluie torrentielle vint mettre fin à ce drame, que les plus timides préféraient à l'excessive chaleur. A la suite de cette rafale, les vents du sud-est revinrent et aidèrent le voilier à continuer sa route.

On respirait à pleins poumons; on était content. Finch, voyant l'humeur joyeuse des matelots, ne douta pas qu'ils n'eussent l'intention de célébrer la fête du bonhomme Tropique, et en bon camarade, il crut devoir prévenir Vincent de ce qui l'attendait.

VINCENT.

Le capitaine Croix m'a raconté toutes ces choses-là, et je vous avoue que je ne m'en soucie guère.

FINCH.

Avec quelques piastres, mon ami, nous arrangerons les choses, et alors le spectacle qui se prépare nous amusera beaucoup.

Le soir de ce même jour, quand le soleil se fut éteint à l'horizon, au haut du mât un grelottement se fit entendre, accompagné d'une pluie de féveroles et de haricots qui tintaient sur le pont comme les grêlons sur l'ardoise. C'était le père Tropique, ce grand despote qui se couvre de peaux de bêtes, comme un Lapon, et qui pourtant a toujours froid. Un courrier arrive et lui remet une dépêche; il la lit gravement et réplique par un : « C'est bon, » qui veut dire : A demain la fête!

Le lendemain tout est prêt : dans un endroit réservé qu'encadrent des voiles tendues, un vaste baquet, ou en terme marin une baille pleine d'eau, apparaît solitaire et comme destinée à de grandes choses. En effet, c'est la cuve baptismale. Voici les prêtres. A leur tête, sur un vieil affût

transformé en chariot, s'avancent le bonhomme Tropique et sa respectable épouse. Le pauvre vieillard, lui, s'est muni contre le soleil : il a douze peaux de mouton sur le corps, une perruque de chanvre sur la tête, et au-dessus un beau diadème aux lames d'argent. Son épouse serait très-bien, n'était sa peau de rhinocéros.

N'importe, les deux majestés, suant, soufflant, se tiennent sur leur char, dignes, glorieuses; elles regardent en pitié les deux ours-matelots qui les traînent et les personnages allégoriques qui les entourent. Ces quatre personnages sont cependant : l'Europe, en chapeau à panache, habit brodé et vieilles épaulettes de colonel ; puis l'Asie, l'Amérique et l'Afrique, avec des bandeaux de taffetas jaune surmontés de plumes de canard, bronzées ou noircies, grâce à une décoction de suie et de goudron.

Après le défilé du baptême, un seau d'eau dans la manche, un sur la tête et une accolade des deux majestés équinoxiales; voilà à quoi la cérémonie se réduisait pour les novices et les matelots qui coupaient la ligne pour la première fois.

Vincent avait tenu jusque-là ses piastres dans sa poche, et quoiqu'il eût ri de bon cœur de la piteuse mine des baptisés, il crut le moment arrivé de prendre ses précautions. En effet, grâce à sa générosité, il reçut un baptême à l'amiable. Mais à peine était-il hors de cause, que retentit le signal de la grande mêlée, de l'aspersion hori-

zontale et perpendiculaire. Trente seaux tenus en réserve dans les hunes, tombèrent en cataractes sur le pont; tout fut inondé, passagers, officiers, matelots.

Bientôt la lutte devint générale; l'eau fendit l'air dans tous les sens ; de l'avant à l'arrière, ce fut comme un déluge.

Au milieu de cette bagarre, on voyait ruisseler sur le pont les oripeaux de la fête. La défroque du bonhomme Tropique, sa barbe, son sceptre, son diadème, tout se ballottait d'un bord à l'autre; les ours couraient dans les vergues avec la moitié de leur parure, et les trois parties du monde avaient blanchi au lavage[1].

Vincent avoua à son ami que cette représentation valait bien quelques piastres. A partir de ce moment, il fut moins triste.... Avec quelle impatience il appelait un travail qui comblerait peut-être le vide de son cœur!

Tout entier à ses pensées, il se laissait emporter, demandant à son imagination comment était cette Californie dont chacun vantait les richesses. Pour lui, la Californie est une terre inculte où les émigrants donnent de grands coups de pioche pour extraire l'or.

Le lecteur nous saura peut-être gré de lui dire

1. Dans le cas où le lecteur voudrait entreprendre le voyage de la Californie, il ne doit pas craindre le fameux passage du Tropique. Aujourd'hui les matelots préfèrent une bonne somme d'argent au plaisir de mystifier les voyageurs. On traite à l'amiable.

que la Californie, qui faisait autrefois partie du Mexique, est aujourd'hui l'un des États-Unis de l'Amérique du Nord. Elle forme deux États distincts : la vieille ou la basse Californie; c'est une longue et étroite presqu'île resserrée entre le golfe de Californie ou mer Vermeille, et le grand Océan; sa capitale est San-José; et la nouvelle ou haute Californie, située au nord de la première, sur la côte du Grand Océan, a San Francisco pour capitale.

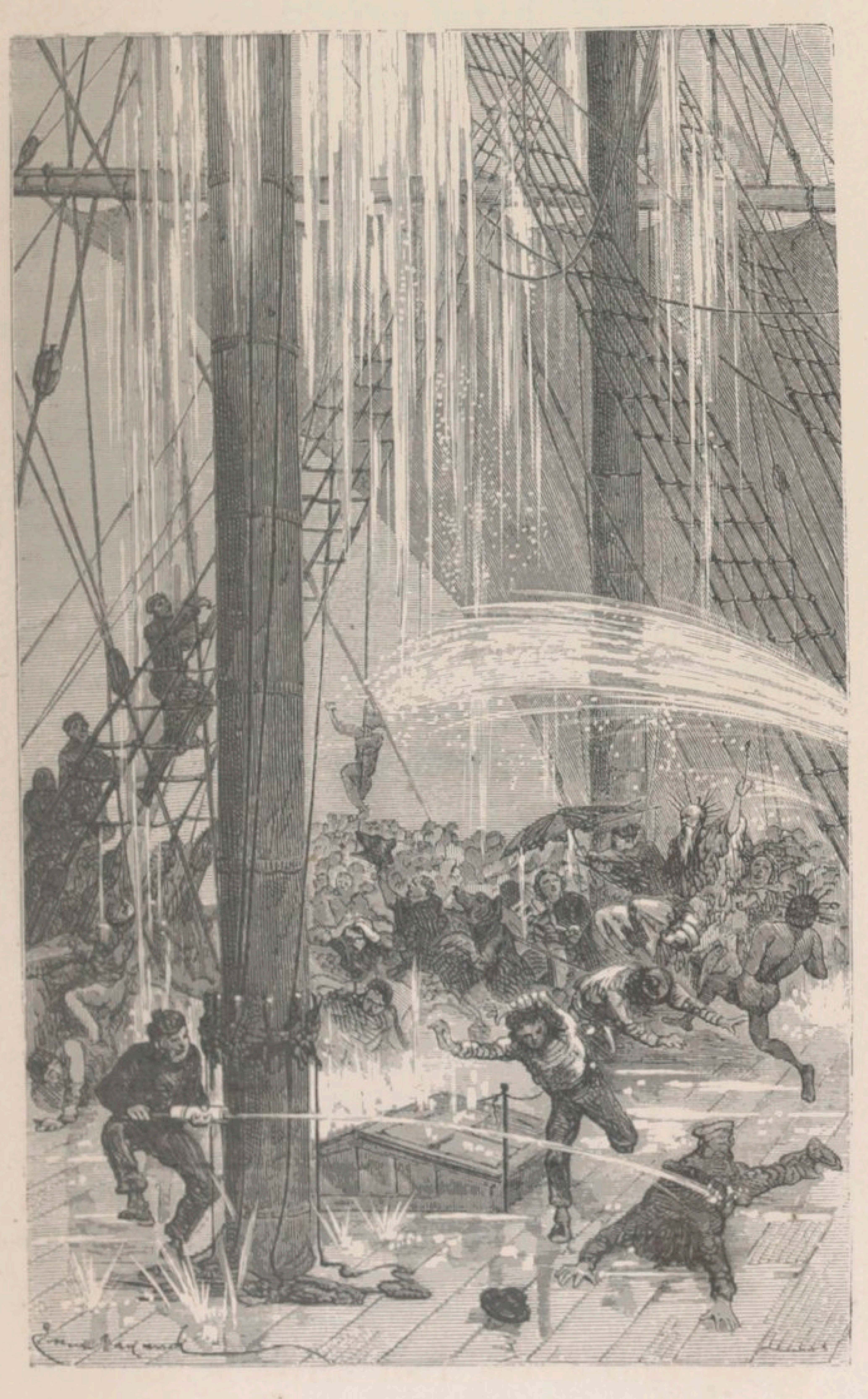
C'est dans la nouvelle Californie que furent découverts, en 1848, les gisements d'or qui l'ont rendue à jamais célèbre. C'est au bord des fleuves, de la mer, dans les montagnes de la Sierra Nevada ou montagnes neigeuses qui traversent le pays, que se trouve le précieux métal.

Français, Allemands, Anglais et même Chinois sont accourus dans ce pays et travaillent avec ardeur à s'enrichir.

Vingt jours plus tard, le voilier faisait son entrée dans le port de San Francisco, où 600 bâtiments étaient alors en rade.

« D'où viennent tous ces bâtiments ? demanda Vincent.

— Ils viennent des quatre coins du monde, mon cher: c'est ici le rendez-vous général des négociants. Chacun apporte les richesses de son pays, pour en faire l'échange. Presque tout l'or de la Californie est transporté à New-York. L'Angleterre apporte son charbon ; la France ses vins et ses eaux-de-vie. Tout arrive à San Fran-



Ce fut comme un déluge. Page 91.)

cisco, qui ne possède ni manufactures ni fabriques. »

L'intérieur de la ville ne fit qu'accroître l'étonnement du Normand. Finch le promena pendant une semaine entière, s'amusant des surprises du pêcheur qui s'était attendu à ne trouver partout que le désert. Ce sont d'abord des quais de plusieurs kilomètres, construits en sapin rouge, sur lesquels des dalles forment un parquet immense qui va jusqu'à la mer, afin que les grands navires puissent aborder facilement.

Églises, bibliothèques, écoles, cafés et théâtres, tout se trouve dans cette ville nouvelle. Le quartier Chinois étonna Vincent plus que tout le reste. Cette multitude d'hommes à figure jaune, au nez épaté, en costumes de diverses couleurs, était un spectacle auquel ses yeux ne pouvaient s'habituer.

Un jour, Vincent se risqua tout seul dans une belle et large rue, pour voir des magasins remplis de mille articles de nécessité ou de fantaisie, venant de Paris. A son grand mécontentement, il fut bousculé, heurté par les passants. Notre Normand voulait demander raison d'un pareil procédé, mais à peine s'était-il retourné que déjà les Américains étaient loin.

N'importe, il lui fut impossible de ne pas s'arrêter devant les maisons monumentales bâties en granit de Chine. Au retour, Vincent se plaignit à Finch des mauvais traitements dont il avait été l'objet toute la matinée.

« Mon cher ami, vous avez eu le sort de tous les flâneurs. Ce sont assurément des Américains qui vous ont si mal mené. Ils ne tolèrent pas la flânerie, par la raison qu'eux ne perdent pas un instant des heures consacrées aux affaires. Ils ne sont toutefois pas ennemis du repos et du bien-être ; si nous sortons de la ville, vous verrez de coquettes résidences, des jardins embaumés. Ces messieurs viennent passer le dimanche dans les cottages, et bien ils font, car ils se démènent assez pendant la semaine. »

Les deux amis se promenaient tranquillement, lorsque Vincent s'arrêta tout à coup stupéfait, effrayé à la vue d'une maison qui s'avançait majestueusement : la maison était habitée, les appartements éclairés et une porte de cuisine laissée ouverte, permettait de voir une femme occupée à faire le souper.

Finch se pâmait de rire.

« Qu'est-ce que c'est? Parlez donc!... »

Ici, vous avez pu le remarquer, toutes les maisons ne sont pas de granit : eh bien! le petit commerçant, qui s'est d'abord établi en dehors de la ville par économie, achète un terrain dans l'intérieur dès que ses affaires vont bien, et y transporte sa maison.

Cette méthode n'est pas particulière à San Francisco. J'ai vu ailleurs transporter ainsi une église.

Regardez, c'est au moyen de cette charrette basse, munie de fortes roues, que s'opère le dé-

ménagement qui vous cause une si grande surprise. Par bonheur, il n'y a pas en ce moment de chevaux sur la voie, car l'ombre d'une maison leur cause une frayeur qui n'est pas sans inconvénients souvent fort graves.

Une semaine s'était écoulée; il fallut songer à se mettre en route pour les mines. Les deux hommes s'embarquèrent sur un des vapeurs qui font le service des fleuves et des rivières de la contrée. Ce fut pendant ce trajet que Finch laissa entrevoir à son ami les difficultés qui l'attendaient. Il lui annonça timidement que d'autres occupations l'appelaient plus loin, et qu'arrivé au placer, il le laisserait en société d'ouvriers français.

La pensée de trouver des compatriotes consola un peu Vincent de quitter Finch. Et puis à mesure que le vapeur s'éloignait de San Francisco, le ciel devenait pur, l'air plus doux.

Le lendemain, nos chercheurs d'or débarquaient à Tockton, ville célèbre par la manufacture de porcelaine que les Chinois y ont établie; un peu plus tard, une lourde diligence les emmenait vers les mines du Sud.

Vincent était ravi des belles campagnes qui passaient sous ses yeux; il regardait à gauche, à droite, poussait des exclamations de surprise comme un enfant de dix ans. Il regretta presque de quitter la voiture à Knight's Ferry pour déjeuner. Cette impression ne fut que passagère, et notre Normand fit la meilleure contenance de-

vant une table abondamment servie, où chaque convive piquait hardiment dans les plats le morceau qu'il avait visé, selon la méthode améri caine, que nous sommes bien loin de recommander.

Le conducteur mit fin brusquement au plaisir qu'on trouvait à cette table; il fallut partir en toute hâte. Bientôt, l'aspect du pays change : à un terrain uni succède un sol pierreux couvert de rochers. Les cahots sont si violents que les voyageurs s'accrochent à la portière, à tout ce qui leur offre quelque appui.

Finch tenait son camarade dans ses bras, et riait de sa mine effrayée; Vincent lui-même finit par rire de ses sauts et de ses bonds, et sa bonne humeur l'accompagna jusqu'au terme du voyage.

Dans une étroite vallée, qu'arrose le ruisseau du Maxwelle, apparaissent quelques cabanes isolées et une centaine de mineurs libres. Ce n'est point à cette classe d'ouvriers que devait appartenir le pêcheur. Il travaillerait au compte d'un patron qui le payerait à la fin de chaque journée.

Un placer est un dépôt de sable où l'or entraîné par les eaux de la surface se retrouve à l'état de paillettes ou pépites, quelquefois même de grains à peine visibles.

Le sable du placer est mis dans une grande cuvette de fer ou de bois qu'on plonge dans l'eau, et le mouvement d'oscillation que l'ouvrier donne à cette cuvette dégage l'or qui reste au fond.

Quarante mille Chinois se livrent à ce travail avec une ardeur qui dépasse toute imagination, reprenant même souvent les placers abandonnés. Les Français, les Américains, les Anglais sont en moins grand nombre, et sont surtout moins persévérants.

Non loin du placer s'élèvent un certain nombre de tentes que les ouvriers habitent en commun ou séparément. Vincent s'associa à quelques compatriotes. Le premier repas était fait pour lui donner une grande idée de la cuisine du pays : faisan doré et perdrix. Ce gibier est abondant en Californie, et au plaisir de la chasse s'ajoutent de bons rôtis pour les travailleurs.

Finch était réellement un brave homme, il équipa son camarade, s'assura que rien ne lui manquerait et lui annonça son départ pour une mine de quartz.

L'or se trouve en lamelles et même en lingots dans ces mines ; on l'extrait au moyen de la poudre et d'un fleuret d'acier.

Finch donna à Vincent l'espoir qu'un jour il pourrait l'associer à ces travaux plus lucratifs.

Le pêcheur établit tristement la comparaison entre les lingots et les pépites et finit cependant par se dire qu'une bonne chance pouvait faire sa fortune tout d'un coup, et cette pensée soutint son courage.

Le climat de cette contrée est d'une beauté incomparable. Souvent l'ouvrier, enveloppé d'une couverture, passe la nuit hors de sa tente. Du

mois de juin au mois de novembre il ne tombe pas une goutte d'eau. Le ciel toujours pur était un spectacle ravissant pour le pêcheur des côtes de Normandie habitué au ciel gris et aux coups de vent. Aussi la surprise de Vincent fut extrême, lorsque son ami lui enjoignit de ne jamais quitter les grosses bottes qui font partie du costume du mineur.

« Si lourdes qu'elles soient, ne vous en séparez jamais, mon cher. Ces bottes vous préserveront de la morsure de messieurs les serpents à sonnettes, car cette morsure, sachez-le, est mortelle. Le serpent se cache sous les feuilles mortes, sous la poussière de la route. Malheur au maladroit qui dérange le redoutable reptile!

« J'ai encore une recommandation à vous faire: Vous remarquerez peut-être, dans vos promenades, une plante à peu près semblable au lierre d'Europe; que votre main n'y touche pas, c'est la yédra, poison dont le seul contact donne la mort. »

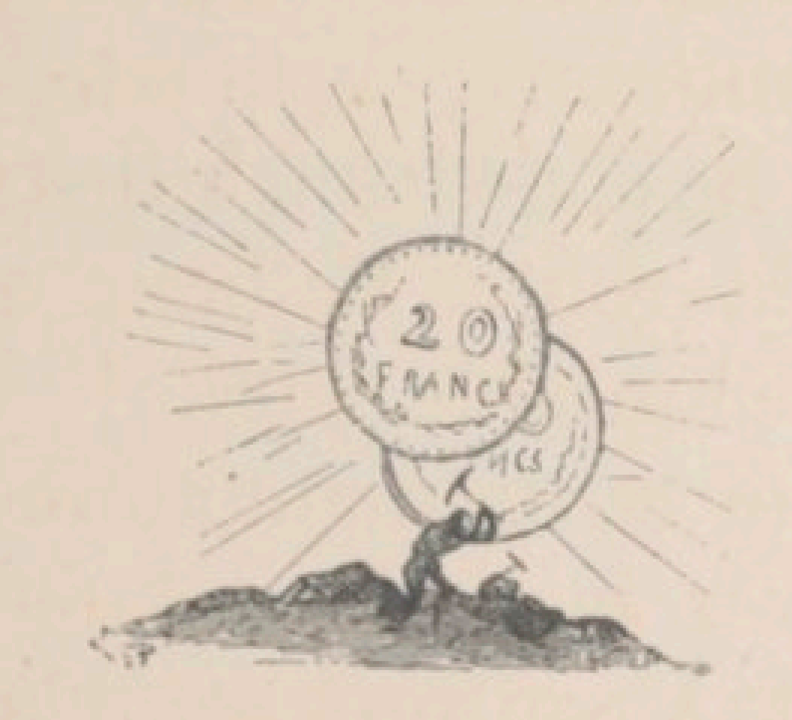
Après un repas plein de cordialité, les deux amis se séparèrent, s'encourageant par des paroles d'espérance.

Vincent écrivit à sa famille le récit fidèle de son voyage. Ce récit alimenta longtemps la conversation du foyer.

Peu à peu, parents et enfants s'habituèrent à une absence dont le terme aurait de si heureuses

conséquences; on ne se quitterait plus! on serait riche!...

Laissons donc Vincent demander de l'or à la Californie, et retournons à Trouville.





CHAPITRE VIII.

FRANÇOISE.

Depuis que nous avons quitté les côtes de la Normandie, les enfants ont grandi, les parents ont vieilli.

Francyon avait déjà sa tâche de chaque jour; Étienne accompagnait à la pêche un camarade de son père.

Le temps marchait; Vincent parlait d'avenir, toujours d'avenir. L'espoir trompé d'un retour prochain porta un coup aux vieillards. Après une courte maladie, le père tomba en enfance, et six mois plus tard, la mère Françoise avait quitté ce monde.

Francyon aimait beaucoup son grand-père, dont les histoires l'amusaient extrêmement. Au retour de l'école, elle courait l'embrasser et se fâchait lorsqu'il refusait ses petits soins. Le visage brun et ridé du vieux pêcheur ne l'effrayait pas, ses plus tendres baisers étaient pour lui. Mais, lorsque le sourire n'éclaira plus le visage du bon père, lorsque son regard terne et fixe s'arrêta sur elle avec indifférence, l'enfant fut saisie d'un effroi que sa tendresse et son courage ne purent vaincre.

Rosine ne voulut pas paraître émue de ce grave incident, quoiqu'elle en mesurât les tristes conséquences. Bientôt elle fut obligée de remercier la plupart de ses pratiques; la journée se trouvait absorbée par les soins du ménage, et surtout par ceux qu'exigeait presque incessamment l'état de son père.

Francyon devenait triste, ne mangeait pas et son sommeil n'était plus celui d'un enfant de douze ans.

De tous les malheurs qui avaient atteint Rosine, aucun n'avait ébranlé son courage; mais la pensée de perdre la fille de son frère était une épreuve au-dessus de ses forces.

Mme Papon accourut bien vite. Elle proposa d'emmener la petite, de la garder jusqu'à son parfait rétablissement, ce qui permettrait à Rosine de reprendre son ouvrage. Soit prévention contre l'auberge ou tout autre sentiment, la tante refusa l'offre généreuse de son amie, tout

en lui avouant son embarras, car Mlle Touplain était morte, et la personne qui la remplaçait passait, à tort ou à raison, pour être dure envers ses apprenties.

« Une mère, disait Rosine, pourrait en essayer; moi, c'est différent... »

Mme Papon comprit ou feignit de comprendre les obstacles que Rosine trouvait à toutes choses.

Il fallait cependant prendre un parti. Mme Hasard n'avait pas reparu à Trouville depuis son mariage, et d'ailleurs Rosine avait trop de fierté pour implorer la protection de cette femme oublieuse de ses devoirs envers les enfants de sa propre nièce.

Après plusieurs nuits d'insomnie, Mlle Brou résolut de s'adresser à une étrangère. Les Ursulines du Havre sont connues dans le pays par leur charité. Ces dames ont un beau pensionnat où les enfants reçoivent, soit comme pensionnaires, soit comme externes, une bonne éducation. Rosine ne pouvait y placer Francyon à aucun de ces titres. Cependant, elle voulut faire une démarche près de ces femmes charitables.

En frappant à la porte, elle ne se sent pas aussi sûre de réussir. Assise dans le parloir, elle se demande quelle personne va paraître. L'écoutera-t-elle seulement? La porte s'ouvre. Une petite femme un peu voûtée, au teint légèrement coloré, lève sur Rosine un regard céleste.

Après s'être excusée, Mlle Brou exposa la triste position où elle se trouvait. Son espérance était

qu'on voulût prendre sa nièce pour la préparer à la première communion; la petite apprendrait en même temps à travailler. Rosine dit les qualités et les défauts de sa nièce. Deux grosses larmes furent la péroraison de son discours.

Mme Sainte-Thérèse, la supérieure, garda quelques instants le silence, puis d'un ton doux, quoique positif, elle dit : « Mademoiselle, vous me demandez une chose que nous n'avons accordée à personne jusqu'ici. Nous donnons tous nos soins aux enfants des pêcheurs; mais ces enfants n'habitent pas notre maison. Cependant je me sens disposée à faire une éxception en votre faveur, mademoiselle. La bonne réputation de votre famille nous est arrivée par notre commissionnaire Mme Papon, et lorsque vous nous amènerez votre nièce, elle sera la bienvenue parmi nous. La lingère trouvera le moyen d'ajuster un petit trousseau à la taille de l'enfant. »

Rosine ne répondit que par les larmès de la reconnaissance : « Est-ce croyable? Est-ce un rêve? » pensait la pauvre fille.

L'estime qu'inspire une personne ne dépend pas pour certaines gens de l'extérieur; l'œil pénétrant de la Mère Sainte-Thérèse avait vu tout ce que l'âme de l'étrangère renfermait de vertu et de douleur. Elle ne se contenta pas d'accorder un bienfait; elle y ajouta cette bonne grâce qui n'est pas toujours réservée à un inférieur.

« Je vais vous faire voir, mademoiselle, la classe où s'assiéra votre nièce, la lingerie où elle

passera une partie de la journée, la chapelle et le jardin. »

La bonne supérieure n'oublia rien de ce qui pouvait flatter et consoler Mlle Brou. Celle-ci se retira confuse de tant de bontés, mais le cœur raffermi. L'enfant de son frère aurait un asile, et quel asile! Et puis, pensait-elle, je recouvre ma liberté.

Francyon apprit avec calme quel avait été le but du voyage de sa tante, et la conclusion ne l'émut pas autant que Rosine s'y attendait : les regrets de l'enfant lui manquaient.

Avant que la semaine fût achevée, la petite fille avait fait son entrée chez les Ursulines. Sa physionomie parlait en sa faveur; il était évident qu'une bonne nourriture et la société d'enfants de son âge triompheraient aisément d'un état qui ne s'expliquait que trop.

Voilà donc Rosine toute à son père : elle cède à ses caprices d'enfant, se lève autant de fois qu'il l'exige; c'est seulement lorsque le vieillard s'endort qu'elle peut prendre son ouvrage, et la nuit est son meilleur temps pour travailler. Toutefois le produit de ses veilles ne suffit pas pour subvenir aux nécessités de la vie. N'importe, son cœur reste ferme. Personne n'ignorait cet état de gêne; aussi chaque jour était marqué par une attention des voisines.... c'était un peu de poisson, des œufs et même un morceau de rôti le dimanche.

Rosine recevait tout cela avec reconnaissance;

mais elle se disait tristement que ces présents n'étaient pas comme jadis du superflu; c'était le pain quotidien qu'elle ne pouvait plus gagner elle-même.

La bonne conduite de Françoise lui concilia aussitôt l'affection de ses maîtresses.

C'était une grande joie, lorsque sœur Hélène, la tourière, annonçait à l'enfant la visite de sa tante! Ces visites étaient rares; Rosine ne quittait pas facilement son père; il fallait d'ailleurs que le patron d'une barque voulût bien la *passer* au Havre.

Mlle Brou oubliait un instant ses chagrins en voyant la mine fraîche de sa nièce, et en écoutant les témoignages de sa bonne conduite.

Elle était en repos de ce côté-là, mais Étienne devenait à son tour le sujet de ses préoccupations. Le moment était venu d'habiller le garçon et de le confier à quelqu'un de raisonnable.

Le plus léger prétexte suffisait au bambin pour s'éloigner; il ne perdait jamais l'occasion d'aller à Honfleur, où il était sûr de trouver un bon déjeuner, et de revenir avec une petite pièce dans sa poche.

Enfin un beau jour le garçon partit pour la pêche. Rosine, émue, suivit longtemps la barque qui sortait du port et appela sur le fils de son frère les bénédictions du ciel.

La voilà encore plus seule! Si du moins son



Rosine, émue, suivit longtemps la barque. (Page 10[illegible].)

frère Baptiste s'était contenté d'accorder à l'État ce qu'il lui demandait; pas du tout : Baptiste avait les goûts de son père. Il n'était vraiment à son aise que sur la mer, et son temps de service fini, il s'était engagé à suivre un capitaine au long cours.

Notre bonne Rosine avait perdu toutes ses illusions : les lettres très-rares de Vincent ne donnaient aucun espoir de retour prochain. Au moment où il se croyait maître d'un trésor, ce trésor lui échappait. Finch avait passé par les mêmes épreuves, il en avait triomphé. Eh bien! il aurait le même courage, il atteindrait son but.

Ses yeux ne voyaient que de l'or, ses mains ne touchaient que de l'or, et c'est à peine s'il lui en restait assez pour vivre.

Mlle Brou eût été dans la misère, si Mme Papon n'eût paré les coups de vent, comme elle disait.

Cette généreuse femme ne refusait jamais d'ouvrir sa bourse à Rosine, qui d'abord avait eu quelque peine à emprunter, et finit par le faire sans crainte et par habitude.

La chaumière lui paraissait une bonne garantie. De vingt francs en vingt francs, Rosine était arrivée à devoir cent écus à son amie : c'était plus que ne valait la chaumière.

Mme Papon commençait à trouver que ses écus allaient trop souvent se promener à Trouville, lorsque le père Brou s'éteignit comme un enfant.

Alors, au lieu de fermer son tiroir, la bonne femme l'ouvrit : elle ne voulut pas refuser à une fille la consolation de voir brûler de beaux cierges près du cercueil de son père et d'entendre chanter la messe du *Requiem*.





CHAPITRE IX.

UN COUP DE TÊTE.

Pendant une semaine entière, l'aubergiste du *Cheval-Blanc* ne songea qu'à la triste position de son amie : « Il faut la tirer d'affaire, et moi aussi, » pensait-elle.

Après avoir épuisé toutes les ressources de son imagination et de son cœur, Mme Papon s'arrêta à ce plan : Rosine louera aisément sa bicoque, et viendra s'installer à mon comptoir; c'est justement la personne qu'il me faut; ni trop jeune, ni trop jolie, l'air avenant et honnête, sachant compter et écrire; le calme étant

revenu dans ses esprits, elle aura encore le mot pour rire.

Mme Papon voyait déjà Mlle Brou figurer au comptoir, tandis qu'elle, assise dans son vieux fauteuil, tricotait ses bas. Par suite de cet arrangement, la brave fille s'acquitterait de sa dette, arriverait même à faire des économies.... il ne serait pas impossible alors qu'une aussi belle position attirât un parti.... et le *Cheval-Blanc* se chargerait des frais de la noce.

L'excellente femme était triomphante; son plan lui paraissait d'une exécution facile. Que ne pouvait-elle partir sur-le-champ pour Trouville! Mais c'était comme un fait exprès : l'auberge ne désemplissait pas, le comptoir était couvert d'écus.

Enfin le moment désiré arriva.... Mme Papon entrait chez Rosine le lendemain avant huit heures. Elle la trouve occupée à faire des paquets.

« Vous partez? Et pour quel pays, s'il vous plaît?

— Oh! je ne pars pas précisément!... dans ma position il faut tout prévoir. Si vous n'étiez pas venue aujourd'hui, Laurent m'aurait *passée* demain.

— Je n'y tenais plus, ma fille; j'ai arrangé vos affaires à mon idée, et j'espère que vous signerez le contrat.

— De quoi s'agit-il? demanda Rosine, avec une certaine émotion.

— D'abord, il faut me laisser parler depuis le commencement jusqu'à la fin sans m'interrompre. »

Et, dénouant les brides de son bonnet, Mme Papon exposa avec art le plan qu'elle avait conçu : Rosine écoutait avec un calme qui ressemblait trop à de la froideur ; la bonne femme n'y tenant plus sollicita une approbation : « Qu'en dites-vous, ma chère enfant?

— Votre générosité ne me surprend pas, ma bonne amie; vous avez un cœur d'or. Merci, merci!... mais je ne puis accepter cette vie nouvelle à mon âge. Il me faut mon aiguille et mes ciseaux. Ce n'est pas avec mes journées que je parviendrai à payer toutes mes dettes!...

— Quitter le pays, y pensez-vous, Rosine?

— Oui, j'y pense, depuis le jour où j'ai fermé les yeux à mon père. Les enfants sont à l'abri de tout besoin, ma rivale m'enlève les meilleures pratiques.... deux tailleuses ne peuvent s'en tirer à Trouville. Je vais à Paris où l'ouvrage ne chôme jamais.

— A Paris! grand Dieu! Papon a voulu m'y mener, je n'ai pas voulu. Aller dans une ville où les plus fins ne savent pas trouver leur chemin, où l'on étouffe, tant il y a de monde!... Ma pauvre enfant, j'espère que vous ne ferez pas cela, vous avez trop de bon sens pour aller mettre les pieds dans cette fourmilière.

— Rassurez-vous, ma chère amie, j'ai pris mes précautions d'avance : cette petite demoi-

selle Joséphine qui m'achetait des œillets autrefois est devenue grande, elle est mariée. J'avais conservé l'adresse de sa mère ; je lui ai écrit et Mme Sainte-Foy m'engage à venir remplacer près de sa fille la vieille Ursule qui n'en peut plus. C'est vrai que ma lettre a couru, car ces dames ont changé de maison plusieurs fois.

— Je le crois bien ! Le monde de Paris ne reste pas en place comme ici !

— La poste a fini par me débrouiller tout cela : on m'attend. Je trouverai Mlle Ursule dans la cour de la diligence.... Ma chère madame Papon, je vous prie de prendre dans mon pauvre ménage tout ce qui vous plaît. Je n'emporte que ma tête de carton. La Pierrette a loué ma maison soixante francs par an ; elle vous payera les deux termes à Pâques et à la Saint-Michel ; de cette façon je m'acquitterai insensiblement avec vous. »

Le calme de Rosine ne laissait aucun espoir à Mme Papon ; elle crut cependant devoir ajouter quelques paroles : « Ainsi, vous abandonnez les enfants ! Je comprends que vous soyez tranquille sur le sort de Francyon ; mais Étienne, qui n'a ni feu ni lieu, deviendra un mauvais sujet : je ne vous dis que cela. Sans compter que votre frère Baptiste peut revenir ; c'est lui qui sera content !

— Étienne est dans de bonnes mains, le patron Lelièvre ne lâche pas les garçons aisément ; quant à Baptiste, il est d'âge à se gouverner lui-même.

— Quand partez-vous? demande Mme Papon en nouant les brides de son bonnet.

— Dès que je serai débarrassée d'un tas de choses que je ne puis emporter.

— Tenez, Rosine, vous le prendrez bien ou mal, mais je vous dirai toute ma pensée : vous faites une folie, ou pour parler clair, une sottise. Je vous croyais plus de cœur que cela. Quitter la maison de vos parents! Vous ne vendrez pas l'armoire de votre mère, non, je prends le mobilier, je le mettrai dans mon galetas à côté de mes vieux meubles de famille. Je ne suis pas comme vous, moi! Quand je vois toutes ces vieilleries, je suis contente. Je m'assieds dans le fauteuil de ma pauvre mère avec plus de plaisir que sur mon coussin de cuir. Pauvre mère! Il me semble encore la voir. J'oublie les tourments de mon état au milieu de tous ces souvenirs. On me dit : ça ne vaut pas quatre sols; moi je dis : c'est mon trésor.

« Ah! Rosine, quand vous ne verrez plus la mer, c'est là que je vous attends, ma pauvre fille! Moi, qui ai soixante ans, soit dit entre nous, je reste encore plantée sur le port à regarder les vagues.

« Pas plus tard qu'hier soir, c'était pleine lune, la mer moutonnait, on voyait la côte du Havre et Trouville. Ah! que c'était beau! Je ne pouvais me résoudre à fermer la fenêtre, et je pensais que les spectacles des théâtres ne valent pas celui-là. Ma pauvre Rosine! vous n'aimez plus le pays.

— Oui, oui, je l'aime, j'aime notre belle plage.... mais que voulez-vous? quelque chose me dit d'aller à Paris.

— Allez, allez, mon enfant; n'oubliez pas que le *Cheval-Blanc* vous tendra toujours les bras. »

Mme Papon prit des mains de Rosine le compte exact de ce qui lui était dû. La brave femme n'insista pas davantage pour la retenir, et, quoiqu'il lui eût été bien doux de lui faire partager l'aisance dont elle jouissait, elle l'embrassa rapidement et s'éloigna sans ajouter un mot.

Si l'aubergiste d'Honfleur excellait à recueillir des nouvelles et à les répandre, elle n'était pas femme à pénétrer les secrets intimes d'un cœur. La tristesse de Rosine, son air distrait lui semblaient une conséquence naturelle de sa position. Elle ne voyait pas, la brave femme, que des regrets poignants assombrissaient l'existence de la tailleuse: « Pourquoi ne me suis-je pas mariée comme tant de filles aussi pauvres que moi? J'aurais un protecteur, des charges sans doute, mais je m'en serais tirée comme mes amies. »

Ces réflexions obsédaient Mlle Brou; et l'amour-propre grossissant les griefs qu'elle avait contre le passé, lui rendait le présent insupportable.

Elle avait écrit lettres sur lettres à Mlle Ursule. Ce fut seulement deux mois plus tard qu'elle reçut une réponse. Au premier mot de la vieille servante, ces dames avaient retrouvé toute leur sympathie pour l'enfant de la plage. Mme Sainte-Foy proposait à Rosine d'être la femme de cham-

bre de Mlle Joséphine, alors Mme de Versannes.

Ce fut la veille de son départ que Rosine annonça le parti qu'elle prenait. Personne ne se permit de douter qu'elle n'allât y chercher de grands avantages.

Paris est le point de mire des riches et des pauvres; on y vient pour y jouir de la fortune et souvent on y compromet ce qu'on possède. On vient aussi à Paris dans l'espoir d'y trouver un travail lucratif. Une courte expérience suffit souvent pour faire regretter ce qu'on a quitté; mais une fois engagé dans une route nouvelle, riches et pauvres veulent aller jusqu'au bout.

Si Rosine avait pu tenir tête à Mme Papon, se montrer ferme et résolue, sa contenance fut bien autre, lorsqu'elle alla dire adieu à sa nièce et prendre congé de la Supérieure.

Mme Sainte-Thérèse usa de ses droits de bienfaitrice, elle blâma fortement Mlle Brou et lui fit le tableau des dangers auxquels une personne de sa condition s'exposait en allant à Paris.

Rosine se rassurait en se disant qu'une femme qui vit derrière des grilles ne peut connaître le monde, et toutefois il y avait tant d'autorité dans cette douce voix, tant de pénétration dans ce regard qu'elle se sentit ébranlée; et si, au lieu d'annoncer une résolution prise, elle était venue demander un conseil, il est certain que ses projets n'eussent point eu de suite.

« Françoise, dit la Supérieure, est une char-

mante enfant, nous la comptons parmi nos meilleures ouvrières. J'espère qu'elle se trouvera heureuse du modeste avenir que nous lui préparons. Je vais vous l'envoyer, mademoiselle. »

La religieuse se leva, tendit la main à Rosine et disparut.

Restée seule, Mlle Brou ne fut plus maîtresse de son émotion. La gentille pensionnaire survint, sauta au cou de sa tante, et, voyant qu'elle avait pleuré, lui en demanda aussitôt la cause. Grande fut la surprise de Françoise, qui ne put comprendre les raisons que lui donna sa tante.

Cependant la petite s'attendrit peu, elle parla de son père et d'Étienne. Et comme Rosine se disposait à la quitter : « Viens voir la chapelle encore une fois, lui dit-elle, je te montrerai la place où je prie matin et soir pour mes parents. »

Cette chapelle n'était certes pas un chef-d'œuvre d'architecture ; mais le silence du cloître, le demi-jour et la présence de deux jeunes religieuses firent sur Rosine une profonde impression. Elle s'agenouilla.... Le temps s'écoulait....

La pensionnaire fut obligée de dire à sa tante qu'un petit coup de cloche venait de la rappeler.

Elles sortirent de la chapelle, s'embrassèrent, et chacune prit un chemin opposé.

Le bateau qui avait amené Rosine ne devait partir que trois heures plus tard. Autrefois, la tailleuse de Trouville se faisait un devoir et un plaisir de s'arrêter devant les magasins de la grande rue. Elle en rapportait des inspirations

fort goûtées de ses pratiques. Elle ne dédaignait même pas d'aller rendre visite aux oiseaux et aux singes, habitants du quai. Toutes ces distractions n'existent plus pour Mlle Brou. Elle a besoin d'être seule, de s'interroger et de se répondre. Elle s'enfuit en toute hâte sur la route de Graville, monte sur la terrasse de la vieille abbaye de ce nom, s'assied, et repasse dans son esprit la scène dont elle est encore émue ; sans doute, Françoise était une gentille enfant, mais avec quelle froideur elle avait appris le départ de sa tante ! Cette froideur avait du moins l'avantage de lui rendre sa liberté.

C'est dans cette disposition d'esprit que Mlle Brou arriva sur le port et s'embarqua.

Dès le lendemain, elle conclut ses arrangements avec sa locataire et mit la dernière main à ses paquets.

Les adieux ne furent pas aussi simples qu'elle l'avait supposé. Au moment de la séparation, les voisins se montrèrent affectueux. On rappelait à Rosine des choses qu'elle aurait voulu effacer de sa mémoire. « Adieu donc, ma pauvre fille.... Je ne te verrai plus.... dame, j'étais à la noce de ta mère.... je t'ai portée plus d'une fois dans mes bras ! »

« Ah ! Mlle Brou, disait une autre, ce n'est pas gentil de nous quitter comme ça ! Je n'aime point la nouvelle, et j'irai plutôt jusqu'à Honfleur que de lui donner ma pratique. »

Rosine ne voulut pas s'exposer une seconde fois

à entendre de semblables discours, elle résolut de partir avant le lever du soleil.

Tout dormait au village; elle suspendit la clef de la maison à une des branches du rosier qui encadrait la fenêtre, cueillit une fleur et gagna la forêt.

D'autres émotions l'attendaient. Mme Papon avait ses *reporters* dans le pays, et au moment où Rosine arrivée à Honfleur se disposait à entrer dans une rue obscure où se trouvait le bureau de la diligence, elle se trouva en face de Mme Papon: « Halte-là ! la diligence ne partira que dans une heure; j'entends que vous déjeuniez encore une fois au *Cheval-Blanc.* » Et sur l'ordre de l'aubergiste, un garçon prit le paquet de la voyageuse qui se laissa emmener comme le déserteur tombé aux mains des gendarmes.

Rosine marchait à côté de Mme Papon sans dire un mot. Son cœur était troublé; l'avenir ne lui semblait plus si sûr. Il était encore temps. Un mot, un seul mot, et la bonne Mme Papon remettait tout en place. Ce mot, Rosine ne voulut pas le dire.

Le déjeuner fut silencieux; les deux femmes ne disaient que des choses banales, cherchant l'une et l'autre à dissimuler leur émotion.

L'heure du départ sonne, l'aubergiste embrasse Rosine et lui remet une vue de Notre-Dame-de-Grâce assez bien exécutée; quiconque avait prié dans la chapelle des marins pouvait considérer avec intérêt ce petit tableau.



Ce n'est pas gentil de nous quitter comme çà. (Page 121.)

La pauvre fille, accablée de tant d'attentions, éprouva une sorte de soulagement en se trouvant isolée sur le bateau à vapeur; mais ce sen timent d'ingratitude ne fut que passager, et redevenue elle-même elle s'attendrit au souvenir des bontés de l'excellente femme dont elle se séparait volontairement.

Arrivée à Rouen, notre émigrante se fit conduire à l'auberge des *Trois-Maures*. Dès le lendemain, elle montait dans la rotonde de la diligence qui partait pour Paris. Ce compartiment était complet, tous les voyageurs se plaignaient de la poussière, disaient le but de leur voyage, Rosine seule gardait le silence. Ah! c'est qu'elle avait la tête remplie de mille choses; Mme Papon et le *Cheval-Blanc* figuraient au premier plan, puis venait la femme Pierrette s'installant dans la maison des Brou; il lui semblait entendre le bruit de la mer, elle voyait les barques rentrer au port, celle du patron d'Étienne était peut-être du nombre; et le pauvre garçon ne trouverait plus sa tante!

A ces tristes pensées s'ajoutait l'incertitude de ne pas trouver une figure amie à son arrivée. Ursule aura-t-elle pu venir? Et si elle n'était pas là, que deviendrait Rosine?

Toutes ces préoccupations causaient de violents battements de cœur à la voyageuse.

Enfin cette vilaine maison roulante, comme l'appelait l'aubergiste du *Cheval-Blanc*, arrive aux portes de Paris, traverse des rues, des boulevards,

et encore des rues, et finit par entrer dans une grande cour remplie d'autres voitures prêtes à partir.

Rosine descendit la dernière ; elle eut la consolation de rencontrer deux yeux pleins de sollicitude. Mlle Ursule était là.

« Enfin, vous voilà, mon enfant; dès que votre malle sera descendue, nous prendrons un cabriolet, car nous demeurons loin d'ici. »

Rosine disait oui à toutes les propositions, à toutes les questions de sa protectrice. Elle promenait ses regards de tous côtés et se désignait ainsi pour une fille de campagne.

La vieille Ursule souriait avec une certaine supériorité de l'étonnement de sa protégée.

« C'est comme ça que j'étais, il y a cinquante ans ! Il n'y a pas de chevaux qui galopent comme le temps ! leurs inventions resteront toujours en arrière. »

La malle est descendue; le cocher fait quelque difficulté pour la prendre ; il s'y résout sur la promesse d'un bon pourboire.

Lorsque les deux femmes arrivèrent rue de Vaugirard, Mme de Versannes était encore à table, elle avait du monde. Un laquais lui parla à l'oreille.

« C'est bien, qu'on la fasse dîner, » répondit la jeune femme.



CHAPITRE X.

A PARIS.

La fille du pêcheur était étourdie, éblouie de tout ce qui l'entourait. Une petite chambre voisine de celle de sa maîtresse mit le comble à son contentement. Cette chambre était le premier démenti donné aux discours de Mme Papon, qui l'avait menacée d'être perchée comme une cigogne au haut de la maison.

Sauf quelques soupirs qui se faisaient impérieusement passage, Rosine aurait pu se croire heureuse.

Elle fut bien accueillie à l'office. La desserte de la table des maîtres figurait en partie sur celle

des gens. Hector Laurier, chef du *Cheval-Blanc*, n'avait jamais laissé soupçonner rien de semblable à ses hôtes. C'était un vrai dîner de noce ! «Je voudrais que Mme Papon fût petit oiseau, » pensait Rosine.

Ursule ne quitta pas sa jeune compagne avant dix heures ; elle lui fit ses recommandations, et lui conseilla de faire un somme jusqu'à ce que sa maîtresse l'appelât.

« C'est à votre tour de veiller, j'ai fait ce métier-là pendant quarante ans près de madame la mère, et je vous avoue que je ne suis pas fâchée d'avoir un aide de camp. »

Rosine trouva le conseil excellent; elle tira de sa malle un bonnet de coton, et la tête appuyée sur son fauteuil, elle s'endormit, ronfla tout à son aise.

Il était près de minuit, lorsque Mme de Versannes, après avoir sonné plusieurs fois, entra brusquement dans la chambre de Rosine. Les éclats de rire de la jeune femme eurent seuls le pouvoir d'éveiller la paysanne, qui ne songea même pas à l'effet produit par son bonnet de coton.

« Voyons, dis-moi bonjour, Rosine, et puis bonsoir. Pauvre fille ! Comment Ursule ne t'a-t-elle pas dit de te coucher? ne suis-je donc pas capable de me déshabiller seule ? »

Cinq minutes s'écoulèrent avant que Rosine ait pu se rendre compte de la situation.

Elle ôta enfin son bonnet de coton et s'excusa.



Les éclats de rire de la jeune femme éveillèrent la paysanne. (P. 128.)

« Enfin, te voilà donc! Ce n'est pas sans peine que Mlle Brou s'est décidée à venir à Paris!... Tu meurs de sommeil, ma pauvre Rosine; couche-toi, et n'entre pas dans ma chambre avant que je t'appelle. Bonsoir, dors tranquille, tout ira bien. »

Cependant, la fatigue et les émotions du voyage n'eurent pas le pouvoir de prolonger le sommeil de la villageoise au delà de l'heure où elle s'éveillait habituellement. Rosine se leva bien avant le jour. Le calme qui régnait dans la maison lui permit de mettre ordre à ses pensées et à ses effets.

Tout en rangeant son modeste trousseau dans une commode d'acajou, elle pensait à Trouville, à Pierrette, à la mer; à la mer surtout qu'il lui semblait entendre encore.

Malgré le besoin de se donner un peu d'air, elle n'osa pas ouvrir la fenêtre.

La vue de la tête de carton lui causa une véritable joie. Cette physionomie insipide, ces yeux bleus ébahis réveillaient en elle les plus chers souvenirs : « Tu n'es pas belle.... Mais tu es une vieille amie. En ai-je mis des bonnets sur cette tête depuis quinze ans! »

La tête fut placée au milieu de la commode, un mouchoir de mousseline protégea sa laideur.

Tout était en ordre dans la chambre et dans les tiroirs; Rosine se demandait pour combien de temps elle était prisonnière, lorsque parut Mlle Ursule.

« Je viens vous délivrer, ma chère enfant, car, j'en suis sûre, vous n'y tenez plus, ainsi renfermée ! Je connais ça. Quand j'ai quitté mon Auvergne pour venir à Paris, j'ai étouffé pendant un mois entier. Allons, venez prendre le café.

— Le café ! ça ne me connaît pas. Si je pouvais avoir de la soupe, un bout de fromage, je l'aimerais mieux, mamzelle Ursule.

— La chose serait facile, mais voyez-vous à Paris, qui dit femme de chambre, dit café au lait. Vous ne seriez pas considérée à l'office, si vous mangiez la soupe le matin. D'ailleurs, on s'habitue vite à ce qui est bon. »

Rosine suivit la vieille bonne sans résistance, et comprit d'emblée l'importance du café au lait. Un bataillon de tasses qui pourraient servir de soupières au besoin, un immense pot de lait, un filtre monstre, et une pyramide de grillettes dorées, tel était le premier repas des gens de Mme de Versannes. Le sommeil prolongé des maîtres permettait de prendre son temps ; la conversation allait son train, et l'arrivée de Rosine exigeait des frais, des politesses qui n'étaient pas propres à presser nos gens.

Il était près de neuf heures, lorsqu'Ursule leva la séance.

« Madame ne se lèvera pas aujourd'hui avant dix heures et demie ; nous avons le temps de faire un tour, venez Rosine. Règle générale, les pendules retardent d'une heure soir et matin. »

L'invitation fut acceptée avec empressement.

« Je vous connais, c'est à l'église que je vous mène, à Saint-Sulpice. Ah dame, c'est beau ! »

Ursule s'attendait à voir la fille du pêcheur s'extasier, il n'en fut rien : « C'est bien le même bon Dieu, pensait-elle; n'importe, on est plus à son aise dans notre paroisse. »

L'enthousiasme avec lequel Ursule parla de sa paroisse, au sortir de la messe, ne permit pas à Rosine de placer un mot : ce qui était un avantage, puisque son goût ne s'accordait pas avec celui de la bonne vieille.

A dix heures, Mme de Versannes sonna sa nouvelle femme de chambre.

La petite apprentie de Touques avait laissé un bon souvenir dans l'esprit de *Mlle Joséphine*, et c'était avec un véritable plaisir qu'elle la retrouvait.

« Assieds-toi ici, près de mon lit, et raconte-moi ce qui t'est arrivé depuis que tu nous apportais de si belles crevettes. »

Ce n'était pas simple curiosité, celle qui était sollicitée de parler le sentait bien, aussi se passa-t-il une demi-heure dans un doux entretien. Écouter, c'est compâtir.

« Mon service est facile, je me coiffe moi-même, tu auras cependant la bonté de rester là. Si Mme de Versannes n'avait point de femme de chambre, le monde ne lui pardonnerait pas un tel crime. »

Tout en causant, elle nattait ses beaux cheveux noirs, lissait ses bandeaux sans trop se regarder dans la glace.

« Je te dirai, Rosine, que tu ne peux pas garder ta mise de village ; c'est dommage, elle te sied à ravir ; mais il faut te soumettre à l'usage. Tu es à peu près de ma taille, aussi je vais sans tarder procéder à ton déguisement. Tu porteras chapeau, ceci est indispensable. »

Et l'aimable maîtresse ouvrit une armoire, donna deux robes noires, un bonnet et un chapeau de deuil tout neufs à sa femme de chambre.

« Passe-moi ma robe, et va t'habiller ; il me tarde de te voir en demoiselle. »

La sage Rosine ne se fit pas prier : seule dans sa chambre, elle examina de près les cadeaux de sa maîtresse. Une robe de soie, une robe de fin alpaga et tout à l'avenant. Quel rêve ! Mlle Brou s'ajusta avec un certain plaisir : elle ne se reconnaissait plus !

La pensée de Mme Papon se présentait à l'esprit de Rosine dans toutes les circonstances sérieuses, et ce changement de costume, elle ne l'ignorait pas, ne pouvait obtenir l'assentiment de cette amie raisonnable : « Que dirait-elle ? Ce n'est pas malin à deviner, mais comme disait ma pauvre mère, l'habit ne fait pas le moine. »

Notre villageoise s'étonnait de porter sans embarras son nouveau costume ; elle se trouvait rajeunie, quoique le contraire fût le résultat de ce changement.

Mme de Versannes éprouva un plaisir d'enfant à voir ses hardes sur le dos de Rosine.

Un mois s'était à peine écoulé, et la nouvelle

femme de chambre était au courant de son service. Assise dans une pièce exclusivement réservée au travail, placée devant une table où se trouvait un assortiment de mercerie, elle aurait encore pu se croire la tailleuse renommée de Trouville, si son ouvrage n'eût été d'une nature très-différente. La batiste, les dentelles et la soie remplaçaient les étoffes ordinaires qui passaient jadis par ses mains.

Mlle Brou se demandait comment on faisait pour se passer d'elle. Beaucoup de gens ignorent que personne n'est inremplaçable : huit jours plus tard, Catherine Bertheleaud avait hérité de toutes les pratiques de Rosine ; on trouvait sa coupe plus gracieuse, elle montait le bonnet normand comme personne, et enfin elle ne prêchait pas la simplicité.

Une parfaite entente existait entre les gens de l'hôtel : la privilégiée de madame n'excitait point de jalousie, elle ne s'en faisait pas trop accroire, et fermait les yeux sur ce qui ne la regardait pas.

Une bonne anglaise qui s'occupait de la petite Antoinette, enfant de quatre ans, était l'ombre du tableau. Rosine aurait voulu l'habiller, l'amuser ; mais c'était à grand'peine que Nenette pouvait échapper à sa bonne pour embrasser Rosine, dont la physionomie douce et française lui plaisait plus que celle de l'étrangère.

Tout allait bien. La nouvelle femme de chambre dirigée par Ursule trouvait sa tâche agréa-

ble et légère. Cette dépendance n'offrait que des avantages à Rosine ; aussi, fut-elle bouleversée, lorsque sa protectrice lui annonça son départ.

« Chacun son tour, ma fille : je m'en retourne dans mon Auvergne où j'ai une petite maison, un champ et une nièce qui va me soigner jusqu'à la fin de mes jours. »

Quoique seule la plupart du temps, Rosine savait qu'Ursule était là ; elle pouvait la consulter au besoin. La bonne vieille avait été une excellente ouvrière et il en reste toujours quelque chose au bout des doigts ; non-seulement c'était un appui qui allait manquer à la jeune femme de chambre, mais aussi il y aurait un surcroît d'ouvrage. Elle témoigna ses regrets et ses craintes.

« Pour l'ouvrage, rassurez-vous, mon enfant, madame est juste : vous aurez trois journées d'ouvrière par semaine. Mlle Bodin est une excellente personne, point trop causeuse et très-capable.... Que voulez-vous? J'ai six cents francs de rente, avec cela je serai joliment à l'aise chez nous. Si je n'étais pas tombée sur de bonnes maîtresses, jamais je n'aurais eu le courage de vivre si longtemps loin du pays. Le pays! c'est drôle qu'on ne se plaît que là ! Dans vingt-cinq ans vous penserez comme moi. »

Ce terme de vingt-cinq ans fit bondir Rosine.

« Je ne suis pas forcée de rester si longtemps !... J'ai de la famille.... » Et Rosine fondit en pleurs.

« Voilà qui est mauvais : quand on entre en service, il faut se dire que la première place

est la dernière, et s'amasser un trésor pour les vieux jours. Allons, puisque ces vingt-cinq ans vous effrayent, marions Antoinette. J'espère que je vous en rabats ! La petite aura cinq ans le mois prochain, c'est douze ou quatorze ans de patience. »

Perdre la bonne Ursule était un chagrin ; être en face d'une étrangère trois fois par semaine, c'était une épreuve ou tout au moins un ennui. Rosine étant laborieuse ne redoutait pas la solitude. Elle se serait volontiers passé de société.

La vieille Auvergnate avait parlé bien haut des charmes de l'indépendance ; toutefois, le moment de la séparation étant arrivé, elle sentit douloureusement se rompre les liens qui unissent les bons maîtres aux bons serviteurs.

L'absence de cette femme fit un grand vide dans la maison ; ses fonctions n'étaient pas déterminées ; elle touchait à tout, prévenait les négligences, donnait l'élan, soignait les malades. On la trouvait toujours prête à faire ce que les autres ne voulaient pas ou ne pouvaient pas faire. Elle était aussi un ornement de la maison ; les rides de son visage n'altéraient pas la bonne expression de sa physionomie.

On parla de la fidèle servante pendant huit jours, puis rarement, et enfin plus du tout. Rosine seule conservait son souvenir.

Un matin, Mme de Versannes introduisit Mlle Bodin dans la lingerie.

« Vous ferez bon ménage, dit-elle en souriant : toutes les deux vous êtes d'habiles ouvrières et de respectables personnes. »

Mlle Bodin est une personne de cinquante ans, petite, grasse et voûtée : ses yeux encore très-bons s'aident pourtant de lunettes, sa mise est des plus simples, c'est une fille à bonnet, comme disent les gens de l'hôtel ; elle porte un châle de mérinos noir qu'elle remplace par une pèlerine avant de se mettre à l'ouvrage.

Rosine rompit le silence par une attention ; elle donna une chaufferette à sa compagne, car le froid commençait à être vif.

Les reprises et les ourlets alimentèrent la conversation du premier jour, mais à la seconde réunion la glace fut rompue. Comment auraient-elles passé la journée, vis-à-vis l'une de l'autre, sans se raconter leur histoire ?

A la première question de Mlle Bodin, Rosine partit comme une boîte à musique, elle ne s'arrêta qu'à son arrivée à Paris.

Ayant répondu aux questions discrètes de sa compagne, elle lui dit à son tour :

« Et vous, mademoiselle?

— Oh ! moi ! mademoiselle, mon histoire ne ressemble guère à la vôtre ! elle n'est pas longue : je suis orpheline, les sœurs de Saint-Mandé m'ont prise le jour de la mort de ma pauvre mère, elles m'ont élevée ; à vingt et un ans, je suis entrée dans un ouvroir de lingerie comme maîtresse,

et à vingt-six ans j'ai volé de mes propres ailes; mon vol ne s'est pas élevé bien haut! Cependant je n'ai jamais manqué d'ouvrage, et à l'heure qu'il est, je refuse les journées de vingt-cinq sous. Oh! si j'avais eu un pays, une famille, une petite maison!...

— Mais c'est après avoir rempli mes devoirs auprès de mes parents que je suis venue à Paris.

— Je ne blâme pas votre conduite. Pardonnez-moi cette réflexion. On ne peut pas s'imaginer ce qui se passe dans le cœur et dans la tête d'une pauvre orpheline. J'aurai cinquante ans le jour des Rameaux. Eh bien! je souffre autant de mon isolement qu'au premier jour! le soir quand je rentre, j'éprouve un serrement de cœur. Si je restais chez moi, j'aurais un chien. C'est quelqu'un qui remue, qui vous regarde et qui dîne avec vous.

— Il me semble, mademoiselle Bodin, qu'avec vos talents vous auriez pu entrer dans une bonne maison.

— Pour ça, non; il me faut ma petite liberté; elle me coûte cher, j'en conviens: mon loyer, ma nourriture des dimanches et fêtes, ma chaufferette. Tout ce que je gagne y passe, et pourtant je ne changerais pas. Mon dimanche, c'est ma vie; je me repose à l'église sans crainte de manquer à mes obligations. Il y a vingt ans que j'habite la même chambre; je paye exactement mon loyer; la portière a des égards pour moi, vu

que je lui monte deux bonnets par an. Je m'arrange pour que le dernier soit prêt la veille du jour de l'an, et cela fait ses étrennes.

« Moyennant ces petites attentions je jouis d'une certaine considération, et j'obtiens le cordon en hiver dès six heures du matin pour aller à la messe. Le soir, je prends ma chandelle et ma clef, je dis le mot pour rire et je me sauve.

« Voilà ma vie, elle n'est pas brillante ; mais, ingrate que je suis ! j'allais oublier les douceurs qui m'arrivent de temps à autre. Il y a de bons cœurs dans mes pratiques ; je reçois aux étrennes un pot de confiture, une livre de chocolat, une robe que je retourne, des misères dont je fais du neuf, je n'ai jamais acheté de robes. »

La peinture de cette pauvre vie avait des reflets de bonheur qui firent passer un sentiment de jalousie dans le cœur de Rosine : elle y mit volontairement une ombre.

« Mais si vous tombiez malade, qui vous soignerait, ma pauvre demoiselle? Être malade seule dans sa chambre, c'est affreux, convenez-en.

— J'ignore qui me soignerait, mais je suis absolument certaine que quelqu'un me viendrait en aide. »

A partir de ce moment la conversation languit; Rosine désirait qu'un coup de sonnette vînt l'interrompre tout à fait. Ce coup de sonnette se fit entendre et fut suivi de plusieurs autres; les

deux ouvrières ne parlaient que de choses banales.

Le soir de ce même jour, Rosine regarda d'un œil presque indifférent les présents qui lui semblaient encore si précieux la veille. Le souvenir de Mme Papon l'importunait; il fallait cependant se hâter de lui écrire, ne pas attendre un changement de fortune possible.

Elle passa une partie de la nuit à se dire qu'elle était heureuse. Les quatorze années d'exil dont Mlle Ursule l'avait menacée étaient une chimère : bien avant cela son frère reviendrait les mains pleines d'or; alors elle retournerait au pays : ce serait une chose toute simple.

Ces raisonnements n'eurent pas le pouvoir d'appeler le sommeil. Rosine se leva plus tôt que de coutume; elle retourna dans sa petite chambre, elle y découvrit mille inconvénients, la mauvaise humeur la gagna; Mme de Versannes elle-même, si aimable avec ses serviteurs, fut jugée sévèrement par celle qui était l'objet de toutes ses bontés.

Elle en était là, lorsqu'une lettre de Francyon lui fut remise. Une lettre du pays! Que de choses n'apporte-t-elle pas à celui qui la reçoit?

Toutes les nouvelles sont bonnes, Francyon continue à être l'enfant chérie des dames ursulines. La jeune fille expose naïvement à sa tante tous ses bonheurs, elle a reçu une lettre de son père; il est très-content qu'elle soit en pension.

il n'écrira pas de si tôt, parce que son travail l'appelle plus loin. Étienne était justement venu la voir au moment où elle recevait cette lettre. Il est déjà brun comme un vieux matelot, mais toujours bien gentil avec sa sœur dont il écoute les petits sermons.

Il y avait eu une grande fête le jour de Noël : une crèche magnifique, et quelque chose dans tous les souliers. Mme Papon avait apporté un panier d'excellentes provisions que les compagnes avaient fort appréciées.

Cette bonne Mme Papon, ajoutait Françoise, dit qu'elle attend tous les jours une lettre de Paris, et que cette lettre n'arrive pas.

Celle de Françoise se terminait ainsi :

« J'espère que vous aurez bientôt assez de votre Paris : Mme Sainte-Thérèse m'assure que nous vous verrons arriver un beau matin. »

Cette réflexion troubla Rosine.

« Non, dit-elle, on ne me verra pas au pays avant que ma dette soit payée, avant que Vincent soit revenu chargé d'or. »

Un coup de sonnette vint changer le cours des pensées de Rosine. On peut présumer qu'elle n'en fut pas fâchée.





CHAPITRE XI.

L'ASSOCIATION.

Rosine est parfaitement au niveau de sa nouvelle position, elle ne se sent plus étrangère parmi les plus anciens serviteurs. Ceux-ci en profitent pour s'égayer à ses dépens.

On ignore comment le bonnet de coton de l'élégante femme de chambre fut découvert : mais un matin elle trouva tous les domestiques prenant le café, coiffés en vrais Normands.

Rosine en rit, jusqu'au moment où elle aperçut la tête de carton coiffée de la même manière et occupant la place de celle qui entrait.

« Plaisantez avec moi tant que vous voudrez,

mais la tête de carton n'entend pas la plaisanterie. C'est une tête que je vous demande de respecter; car voyez-vous, ajouta-t-elle en dissimulant mal son émotion, cette vieille et laïde tête me rappelle tout ce qu'il y a de plus beau, de meilleur au monde : mon pays et ma famille. »

Toute la société se rendit à ces mots de pays et de famille. Les bonnets de coton disparurent, et la séance du café se passa amicalement.

Rosine aurait pu écrire à Mme Papon : je suis contente, mais elle ne pouvait se résoudre à faire un tel aveu : le souvenir des enfants laissés aux soins des étrangers, l'incertitude de revoir Vincent, toutes ces pensées ne lui laissaient guère de repos.

Trois ans se sont écoulés. Mme de Versannes va dans le monde, elle n'a plus une femme de chambre pour la forme; elle se laisse servir avec complaisance : pendant que sa belle chevelure est aux mains de Rosine, la conversation s'établit. Un jour de petits riens égayent la maîtresse et la servante, d'autres fois la jeune femme se plaît à entendre le récit des événements qui ont rempli la vie de la tailleuse de Trouville depuis le temps où la Joséphine achetait des crevettes et des œillets à l'enfant de la plage.

Le 1er janvier, Mme de Versannes sonna une heure plus tôt que de coutume.

« Madame est-elle malade? demanda Rosine.

— Non, j'ai beaucoup de choses à te dire : d'abord, je te souhaite une bonne année, et je te

prie de m'en souhaiter une semblable, car, Rosine, cette année ne ressemblera pas à la précédente. Voici tes étrennes. »

La jeune femme prit sous son oreiller une pièce d'or.

« Est-ce possible, madame!

— Tu vois bien que c'est possible. J'ai pensé qu'une fille raisonnable comme toi préférerait un peu d'argent à des colifichets, dont tu ne manques pas d'ailleurs.

— Madame a bien pensé. Je sais ce que je vais faire de cette jolie pièce d'or. »

Rosine était rouge, elle couvrait de baisers la main que sa maîtresse lui abandonnait.

« Ce n'est pas tout, j'ai bien autre chose à te dire, ma petite Rosine, assieds-toi.

« Puisque tu es une femme de chambre accomplie, tu dois en avoir les gages : à partir d'à présent, tu recevras trente-cinq francs par mois, de cette façon tu pourras faire des économies ; et si Françoise veut se marier, tu seras la première à lui donner une petite dot, en attendant les trésors de la Californie. Tu établiras ta gentille nièce dans la maison de ses parents.... A notre retour, nous marierons peut-être notre Antoinette, et, comme je ne suis pas égoïste, je te rendrai ta liberté.

— Madame parle de retour. Où donc comptet-elle aller?

— Est-ce que je ne t'ai pas dit que mon mari est nommé consul en Suède?

— Non, madame....

— C'est une jolie et belle position, Rosine, qui te fait monter en grade. Comme tu es froide !

— Ah ! madame, qu'avez-vous dit?

— J'ai dit une chose toute simple. Je vais à Stockholm, tu m'y accompagnes. Je ne saurais m'habituer à recevoir d'autres services que les tiens. Et si j'étais malade! Loin de ma mère, je mourrais de peur, si ma Rosine n'était pas là.»

Des sanglots répondirent à ces tendres paroles, et la jeune femme, surprise, émue et désolée, ne savait que dire.

Il était dix heures, la toilette se fit en silence et rapidement.

Rentrée dans sa chambre, Rosine s'abandonne à sa douleur : «Que faire? que faire?» disait-elle.

La pensée de mériter le nom d'ingrate lui fendait le cœur.

«Je n'ai de conseil à demander à personne; c'est ma conscience qui doit diriger ma conduite. Eh bien! ma conscience me dit que j'ai eu tort de venir ici, et que je ne dois pas m'éloigner davantage des enfants de mon frère. Non, non, je ne partirai pas.»

Et le jour même elle annonçait sa résolution à Mme de Versannes qui en fut profondément blessée.

Alors vint le regret de quitter une maîtresse comme Mlle Joséphine. (Elle n'avait jamais accepté franchement Mme de Versannes.)



« Je vais à Stockolm, tu m'y accompagnes. » (Page 146.)

Aurait-elle le courage d'aller de maison en maison? Est-ce que les prédictions de l'aubergiste du *Cheval-Blanc* allaient déjà se réaliser?

Rosine fit triste mine à l'office. Personne n'osa l'interroger, et la journée s'écoula ainsi. Il y avait évidence pour tous qu'elle avait reçu son congé.

Le lendemain, neuf heures avaient sonné, et Mlle Bodin, si exacte, n'avait pas encore paru. Avec quelle impatience l'attendait notre pauvre affligée! Elle avait besoin d'épancher son cœur avec une personne respectable et prudente comme la vieille ouvrière.

Vers midi, une bonne femme vint dire que Mlle Bodin était malade et qu'il ne fallait pas compter sur elle pendant toute une semaine.

L'absence d'une habile ouvrière allait nécessairement augmenter la tâche de Rosine; mais ce n'était pas ce qui la préoccupait; bien au contraire, l'occasion de redoubler de zèle, de travailler nuit et jour au besoin, donnait ample satisfaction à son cœur désolé.

Mme de Versannes accueillit cette nouvelle avec intérêt.

« Tu iras la voir aujourd'hui même, Rosine, et tu t'informeras de tout ce qui est nécessaire à son état. Pauvre fille! »

Cet ordre répondait aux désirs de celle qui le recevait. Elle verrait la malade, lui donnerait ses soins, et lui raconterait ses peines.

Une heure plus tard, elle était rue des Quatre-

Vents, montait un escalier noir et raide.... Arrivée au quatrième étage, elle lut sur une porte le nom de Mlle Bodin.

A la vue de Rosine, la malade sourit. « J'en étais sûre; je connais madame, et je vous connais aussi, ma chère enfant. »

Mlle Bodin raconta simplement qu'elle avait eu la fièvre toute la nuit, et qu'il lui avait été impossible de se lever. Une voisine ne l'ayant pas entendue sortir était allée voir ce qui lui arrivait. A partir de ce moment, la clef était restée à la porte, et la bonne voisine venait de temps en temps lui offrir ses services.

Rosine déposa sur la table du sucre, des oranges et du tilleul; puis elle alluma le fourneau, fit chauffer de l'eau, et présentait quelques instants plus tard une tasse de tilleul à la malade, qui se confondait en excuses.

« C'est moi qui devrais vous remercier! ça me fait du bien au cœur de vous servir. Mon Dieu, mon Dieu!

— Qu'avez-vous donc, Rosine?

— Pardonnez-moi ces plaintes. Je vous conterai ma peine un autre jour. La tristesse ne vaut rien à ceux qui ont la fièvre.

— J'ai déjà un redoublement de fièvre, rien qu'à la pensée de vous savoir du chagrin. Si vous ne me dites pas tout de suite ce qui vous est arrivé, j'aurai le délire cette nuit. »

Le tilleul était fait. Mlle Bodin, assise, soutenue par un oreiller, sollicitait trop vivement la

confidence de son amie pour que celle-ci refusât plus longtemps de parler.

Rosine raconta tout, sans autre interruption que ses larmes.

« Je comprends votre chagrin, répliqua Mlle Bodin après quelques instants de silence, mais les chagrins ne sont pas des malheurs.

— Comment ! ce n'est pas un malheur de perdre une place pareille ! Jamais je ne trouverai une maîtresse aussi bonne..., elle m'aimait tant ! C'est fini.

— Non, Rosine, Mme de Versannes vous aime encore ; mais les riches sont comme les pauvres, ils pensent d'abord à leurs intérêts. Il faut convenir que votre maîtresse a lieu d'être mécontente de votre refus.

— Vous me donnez tort?

— Pas du tout, seulement j'ai pour principe de me mettre à la place des autres, d'entrer autant que possible dans leurs sentiments, et je me figure très-bien ce qu'un visage nouveau aura de déplaisant pour madame.

— Vous seriez partie, vous, mademoiselle Bodin ?

— Je n'en sais rien, ma chère.

— Voyez-vous, je n'irais aussi loin qu'avec l'espérance de voir mon frère ; j'ai trop souffert de Trouville à Paris pour entreprendre un autre voyage. J'ai beau ne plus être au pays, je sais qu'il suffirait d'écrire un mot à Mme Papon pour m'y trouver comme par enchantement.

— Ma chère amie, il y a une heure que nous causons. Je vous remercie de vos bons soins. Présentez mes respects à votre maîtresse, dites-lui combien je suis reconnaissante de ses bontés.»

Il en coûtait à Rosine de quitter cette pauvre chambre où sa douleur se trouvait si à l'aise. Elle partit cependant, et rendit à sa maîtresse un compte fidèle de l'état de la malade.

« Tu iras chaque jour savoir de ses nouvelles, j'ai prié le docteur de la soigner. J'ai pitié des malades, surtout lorsqu'ils sont dans la solitude. »

Rosine voyait des allusions dans toutes les paroles de sa maîtresse, elle s'en piquait, c'était peut-être le meilleur moyen de raffermir son cœur.

On était à la fin de janvier, le consul de France à Stockholm devait partir dans les premiers jours de mars. « Je cherche une place pour toi, ma Rosine, dit un jour Mme de Versannes d'un ton qu'elle avait abandonné depuis quelques semaines, j'espère réussir. Ton bonheur m'intéressera toujours, je ne t'en veux plus. Un peu de réflexion, et les conseils de mon mari m'ont prouvé que je faisais preuve d'égoïsme en voulant t'emmener. Tu as raison, il serait imprudent de trop t'éloigner de ta nièce, de ta petite maison où ce brave Vincent peut revenir d'un moment à l'autre; mais si nous ne faisons qu'un court séjour en Suède, tu reviendras avec moi, j'en ferai la condition à la personne qui héritera de tes bons soins. »

Rosine se jeta aux pieds de sa maîtresse, sans pouvoir prononcer une parole.

« Allons, allons, nous voici raccommodées. Le plus beau ciel a ses orages, tu sais bien cela, toi ! »

Et, voulant l'aider à se remettre, Mme de Versannes lui rappela les plaisirs qu'elles avaient partagés dans leur enfance à Trouville.

Lorsque Rosine retourna chez Mlle Bodin, celle-ci s'aperçut bien vite qu'il y avait du nouveau.

« A la bonne heure, voilà une figure qui me plaît. »

Ces paroles étaient une invitation à parler. Comment résister à une pareille invitation? La froideur de Mlle Bodin en écoutant le récit de ce qui s'était passé surprit beaucoup Rosine.

« Eh bien ! qu'en dites-vous ? Si j'entre chez cette marquise dont l'air me plaît tant, je pourrai prendre patience, je vois bien que madame n'a pas idée qu'elle restera longtemps dans ce pays de glace et de neige. Mon Dieu ! Ses petits pieds auront-ils froid ! Ce projet ne paraît pas vous plaire, mademoiselle Bodin?

— J'en avais un, moi, mais si modeste, que je n'oserais plus vous en parler.

— Ce serait joli de ne pas me dire tout ! L'expérience est quelque chose en ce monde. Parlez donc, ma bonne amie.

— Ce que j'ai à vous dire est très-grave. J'y pense depuis le moment où vous m'avez annoncé

le départ de madame. J'ai essayé de chasser mon idée : impossible; et quand je suis poursuivie comme ça, je crois que c'est la Providence qui me trace mon chemin.

— Parlez, je vous en prie.

— Voilà, ma chère : le médecin ne m'a pas caché que désormais ma vie ne pouvait plus être la même. Le froid du matin et du soir m'exposerait à une fluxion de poitrine; d'autre part, mes jambes, vous le savez, ne sont pas des jambes de biche. Alors, je me suis dit : pourquoi cette bonne Rosine ne prendrait-elle pas mes pratiques?

— Et vous, ma pauvre amie?

— Attendez, je n'ai pas encore dit le plus gros : je peux travailler dans ma chambre, à condition que quelqu'un porte mon ouvrage..., et je me demande ou plutôt je vous demande, Rosine, s'il ne serait pas à propos de nous réunir, de vivre à deux. Je vous fais cette proposition timidement, car j'aurais tout à gagner à vous avoir pour compagne, et vous....

— Et moi, je serais la plus heureuse du monde. C'est décidé; je vais prévenir madame. »

Et elle sortit.

Restée seule, la vieille ouvrière rêva à la nouvelle vie qu'une circonstance inattendue allait lui faire. Cette solitude, si dure quelquefois, allait enfin cesser. Le caractère de Rosine plaisait à Mlle Bodin. Elle n'eût pas choisi une autre personne entre mille.

Puis, jetant un coup d'œil sur la chambre, elle désigna la place d'un second lit. On serait bien un peu gêné ! mais chaque chose a ses inconvénients.

Cet espoir de vivre à deux hâta la convalescence de l'ouvrière. Il restait cependant un point à éclaircir. Mme de Versannes approuvait-elle ce projet? Comment en douter !

Rosine avait moins d'assurance; ce fut avec timidité qu'elle raconta à sa maîtresse la proposition qui venait de lui être faite.

A sa grande joie, Mme de Versannes donna son consentement, et déclara vouloir installer les deux amies à ses frais.

La jeune femme garda le silence sur les difficultés auxquelles s'exposait sa protégée. Il ne faut pas, pensait-elle, troubler cette âme simple, cet esprit droit et honnête. Et puis, Mlle Bodin était respectée dans son quartier, ce respect serait une sauvegarde naturelle.

Nous le savons, Mme de Versannes était généreuse : elle ne pouvait laisser échapper l'occasion de donner à de braves filles ce qui leur était nécessaire dans cette circonstance.

Son bon cœur lui avait appris que la charité va au delà de l'aumône. Il y a un superflu qui est frère du pain quotidien. Et, pressant vivement la chose, elle dit à Rosine : « Je m'oppose à ce que tu fasses venir tes meubles. J'ai de quoi meubler votre chambre. Laisse-moi faire.... ne t'occupe de rien. »

A partir de ce jour, la fille du pêcheur eut une terrible lutte à soutenir avec elle-même. Cette vie nouvelle, qui lui souriait, était achetée au prix d'une séparation rendue chaque jour plus pénible par la bonté de sa maîtresse. N'était-ce pas le cas de consulter Mme Papon? La réponse à cette bonne pensée était claire : revenez au pays. Mais, comme tant d'autres, Rosine croyait faire fortune à Paris. Alors, seulement, elle retournerait à Trouville et vivrait de ses rentes.

Les départs et les déménagements sont des jours de profit pour les femmes de chambre. Elles héritent souvent de choses inutiles et embarrassantes : n'importe, le pauvre est heureux de recevoir, il accepte tout. Rosine fit donc un bel héritage.

Sans attendre le 8 avril, jour des petits emménagements, Mme de Versannes loua une belle chambre dans la même maison, et la meubla commodément pour deux femmes.

Mlle Bodin n'en revenait pas. Sa conversation n'était qu'une suite d'exclamations auxquelles s'ajoutaient des yeux au ciel, des mains jointes et une humidité constante des paupières.

Cette chambre était grande, bien éclairée par le soleil levant, soleil préféré des deux ouvrières, selon leur expression.

L'intelligence dont Rosine fit preuve pour les préparatifs du voyage à l'étranger, et par cela même plus compliqués, ravivèrent les regrets de

Mme de Versannes; mais il n'y avait pas moyen de revenir sur un parti à moitié réalisé.

Eva, une grosse Allemande, ne put absolument pas obtenir un sourire de celle qu'elle remplaçait; et comme la germanique personne était très-lente, les choses se trouvaient faites avant qu'elle eût compris de quoi il s'agissait. Ceci causait peu de plaisir à sa maîtresse.

Cependant Eva prit possession de la chambre officielle, et Rosine alla sans tarder trouver Mlle Bodin qui l'accueillit comme son enfant.

Mme de Versannes multipliait les prétextes pour rappeler celle qu'elle allait perdre et lui laissait ignorer le jour de son départ.

Un matin, Mlle Brou se présenta à l'hôtel comme à l'ordinaire. La concierge l'arrêta par ces mots :

« Ils sont partis ce matin à six heures. »

Rosine ne se méprit pas sur ce procédé, et s'en alla pleurer dans sa belle chambre.

« Voyons, ma fille, il y a temps pour tout : il faut songer à nos affaires ; je ne me sens plus la même depuis que vous êtes là. Dimanche, je vous présenterai à mes pratiques, et vous serez bien accueillie, j'en ai la certitude. Mes pratiques sont dans le quartier, sauf un vieux capitaine et sa sœur qui habitent l'île Saint-Louis depuis trente ans. Le capitaine ne peut pas vivre sans voir la rivière; ce n'est pas étonnant, il était jadis capitaine au long cours. Vous irez seulement une fois par semaine chez le capitaine Dumont; c'est

suffisant pour mettre l'ordre dans le linge. Deux journées chez Mme Evrard, rue de Fleurus; une respectable famille. Père, mère, enfants, tout le monde est gentil. Deux petites filles et deux petits garçons qui fournissent de la besogne, je vous en réponds. Dans la même rue, deux journées chez Mme Bertrand. C'est là que je me plais le mieux. Le père est un savant qui se fait prisonnier dans sa propre maison; la mère souvent malade, et Mlle Clotilde un vrai bijou de jeune personne : treize ans, studieuse, attentive pour sa mère, et conduisant le ménage à travers l'instruction, car M. Bertrand ne veut pas que sa fille soit ignorante. Père savant, fille ignorante, ça ne marcherait pas ensemble.

« Nous disons cinq journées. J'ai gardé la plus belle pour la fin. Une comtesse, rue de Grenelle. Cette journée ne dure pas toute l'année! Tout ce monde-là s'envole après Pâques; aussi je vous avoue que je n'y tiens guère, et si nous trouvions mieux, il ne faudrait pas balancer à remercier la belle dame. C'est une journée pénible. On dîne à huit heures, ça n'en finit pas; jamais je n'ai pu toucher le marteau de ma porte avant neuf heures. Ajoutez à cela, qu'on reçoit son salaire au bout du mois, et encore faut-il rappeler que le mois est fini.

« Je voudrais ne pas vous faire de la peine ma bonne amie, j'ai cependant un conseil à vous donner, et peut-être n'en comprendrez-vous pas toute la valeur.

— Parlez, ma chère.

— Eh bien, mon enfant, vous ne pouvez pas succéder à la pauvre Bodin avec une mise élégante. Ça ne passerait pas chez mes pratiques. Il faut redevenir la fille du pêcheur, sauf le bonnet que tout le monde n'a pas le bon goût d'apprécier.

— Qu'à cela ne tienne! Mes hardes de Trouville sont fort propres. »

Ce ne fut pas toutefois sans quelque regret que Rosine quitta l'élégante défroque de sa chère maîtresse.

« Je me trouve drôle, dit-elle.

— Moi je vous trouve charmante, répondit la sage ouvrière. Maintenant, convenons d'une chose: Mlle Bodin n'existera que pour les étrangers; vous m'appellerez Fanchette, ma bonne Fanchette, si vous voulez. C'est ainsi qu'on m'appelait quand j'étais jeune. »

Tout étant ainsi réglé, les deux amies se présentèrent chez les pratiques, et partout Rosine fut acceptée sans hésitation.

Mlle Bodin aurait même pu remarquer que les regrets qu'inspirait sa retraite étaient fort modérés. Elle s'attribua, toutefois, le bon accueil fait à sa compagne. Il y avait du vrai dans cette appréciation; toutefois, une mine plus jeune, de beaux yeux noirs et brillants faisaient oublier un peu trop vite les services rendus depuis beaucoup d'années par la vieille ouvrière.

Les deux femmes étaient contentes : un ma-

gasin de grand renom donnerait de l'ouvrage à Mlle Bodin. Que pouvaient-elles désirer de plus?





CHAPITRE XII.

LES PRATIQUES.

Le lundi, dès huit heures, Rosine sonnait à la porte de Mme Evrard ; la maîtresse de la maison la reçoit ; l'ouvrage est préparé dans une salle à manger fort propre.

L'ouvrière prend son café avec la domestique, puis elle va se mettre au travail. Une petite fille de neuf ans entr'ouvre la porte, regarde et se sauve. Mais la sœur aînée avait l'habitude de passer une heure près de Mlle Bodin, et rien ne sera changé. La physionomie vive et enjouée de Clotilde contraste avec l'aptitude qu'elle apporte à tous ses devoirs.

Mme Evrard comptait employer Mlle Bodin tant

que la brave fille en aurait eu la force, mais elle fut enchantée de l'habileté de Mlle Brou. A la lenteur succédait une vivacité merveilleuse.

C'était un grand avantage pour ce modeste intérieur ! La jeune fille trouvait aussi que Rosine lui apprenait mieux. Bientôt cette leçon fut considérée comme un plaisir dont la fin arrivait toujours trop vite.

La journée suffit à Rosine pour lui faire apprécier la famille Evrard. Une montagne d'ouvrage excitait son zèle. Cet ouvrage fondait dans ses mains, suivant l'expression de la cuisinière.

La confiance s'ajouta bien vite à l'admiration.

Un mois s'était à peine écoulé et déjà Rosine avait vieilli dans la maison. Elle savait se prêter aux circonstances et s'en allait une demi-heure plus tard quand l'ouvrage pressait ; la poupée ne tarda pas à devenir fort élégante. L'ouvrière était aimée, elle le sentait bien ; aussi le lundi et le vendredi étaient attendus de part et d'autre avec impatience. L'entente s'établit. On causait pendant la leçon ; la mer, les barques et les coquillages étaient un sujet qui charmait particulièrement les enfants de la rue de Fleurus.

« Oh ! que je voudrais voir la mer ! disait Clotilde.

— Vous la verrez sans doute un jour, mademoiselle ; à votre âge on a du temps devant soi. Si quelqu'un m'avait dit, quand j'étais en apprentissage à Touques, que je travaillerais à Paris, je ne l'aurais pas cru : m'y voilà pourtant !

— Vous avez raison ; en attendant je vais aller regarder la mer sur le papier, autrement dit, apprendre ma géographie, car c'est papa qui me donne ma leçon, et j'aime à lui entendre dire qu'il est content. »

Un autre jour, Mlle Brou se rendit dans l'île Saint-Louis. L'aspect de ce nouvel intérieur était tout autre que celui de Mme Evrard : une femme de journée venait le matin et reparaissait à l'heure du dîner.

Mlle Bertrand ne vivait que pour son frère, vieil enfant gâté, dont elle se faisait l'esclave.

L'appartement était bien tenu, les pièces étaient très-petites ; mais, les fenêtres donnant sur le quai, la fraîcheur du matin et du soir dédommageait de cet inconvénient.

Mlle Laure Bertrand était une excellente personne, modeste et de bonne volonté ; elle n'avait d'autre ambition que de voir le capitaine content.

La chose était difficile avec un revenu de quatre mille francs. La vie eût été plus facile en Bretagne où le capitaine avait des parents. Mais il aimait Paris : les boulevards étaient sa promenade de chaque jour ; souvent il prenait une demi-tasse au Palais-Royal, et fumait invariablement une pipe après le déjeuner en regardant la rivière.

Mlle Bertrand éprouvait toujours de la timidité pour introduire une étrangère dans son intérieur ; aussi la retraite de Mlle Bodin lui causait-elle un véritable chagrin, elle était habituée à cette bonne

vieille et ne redoutait pas de lui présenter un habit dont la doublure avait déjà été renouvelée trois fois. Mlle Bodin puisait depuis dix ans dans une caisse à morceaux qui fournissait à toutes les exigences de la situation. Comment une nouvelle ouvrière s'accommoderait-elle de tout cela?

Cependant la bonne personne fut promptement rassurée; elle fut même obligée de convenir qu'il y aurait avantage à ce changement.

Si l'ouvrière introduite dans la maison est jugée, celle-ci n'a pas moins de perspicacité pour apprécier ceux qui la reçoivent. Rosine vit d'un coup d'œil ce qu'était ce petit ménage fraternel, et se sentit portée vers une personne dont le dévouement lui rappelait des jours passés qui pourraient bien revenir.

Le silence et la sobriété de Rosine la faisaient estimer dans les deux ménages de la rue de Fleurus et de l'île Saint-Louis; mais il n'en fut pas ainsi chez la grande dame; elle n'avait affaire qu'aux gens de la maison. La femme de chambre était responsable, c'était elle qui donnait l'ouvrage, approuvait ou blâmait. Rosine aurait préféré recevoir des ordres de la comtesse qui avait l'air bon et aimable.

Une circonstance fortuite favorisa cette ambition. Au moment de s'habiller pour un grand dîner, la comtesse ne peut mettre sa robe; la couturière s'est trompée.

La femme de chambre déclare à sa maîtresse qu'il faudrait beaucoup de temps pour ajuster



Souvent il prenait une demi-tasse au Palais-Royal. (Page 168.)

cette jolie toilette, et que le mieux est d'y renoncer. La variété n'est pas ce qui manque dans les atours de Mme B..., mais elle veut mettre cette robe.

« Appelez votre ouvrière

— L'ouvrière?

— Oui. »

Mlle Brou pénètre dans une chambre qui lui rappelle un peu celle de Mme de Versannes, mais elle n'a pas le loisir d'en faire l'inventaire.

« Mademoiselle, ne pourriez-vous pas remédier à l'erreur commise par ma couturière? Et combien de temps vous faudrait-il?

— Madame, je peux dissimuler le défaut du corsage avec une dentelle; la jupe est trop longue par devant.... il est facile de la relever sous le volant.... Si madame me donne trois quarts d'heure, j'arrangerai tout cela.

— Mettez-vous près de la fenêtre; ne perdez pas un instant. »

La recommandation était inutile : l'importance d'un semblable événement n'était pas douteux.

La jeune femme assise à côté de Rosine admirait son goût, la dextérité de sa main et s'en amusait.

Hortense quitta la chambre : la fantaisie de sa maîtresse lui déplaisait, et le savoir-faire de l'étrangère l'irritait.

La mauvaise humeur est une bien mauvaise conseillère! La femme de chambre alla conter à l'office ce qui se passait; elle oublia l'heure, et

Rosine eut la gloire d'habiller madame. Quelques épingles placées avec art rendaient la toilette irréprochable.

« Mais vous êtes une femme de chambre parfaite! On n'attache pas mieux un ruban. Vous avez des dispositions rares, mademoiselle!

— Ce n'est pas mon coup d'essai. J'ai servi Mme de Versannes pendant trois ans, et j'y serais encore, si monsieur n'avait pas été nommé consul en Suède.

— Prendriez-vous encore du service?

— Non, madame. »

Après s'être regardée de la tête aux pieds, la jeune femme remit cinq francs à Rosine, dont le joyeux merci expirait sur ses lèvres, lorsque Hortense reparut.

Sa maîtresse fit semblant de ne pas voir sa mauvaise humeur; elle s'excusa presque de ne l'avoir pas appelée.

Le dîner de l'office ne fut pas aussi gai que celui des maîtres. Hortense lança des allusions piquantes, et, comme la raison du plus fort est partout la meilleure, les laquais firent chorus, jusqu'au moment où l'arrivée de quelqu'un changea le tour de la conversation.

Cet incident permit à Mlle Brou d'achever tranquillement son dîner et de disparaître.

« Quelle journée! » dit Mlle Bodin en écoutant le récit de sa compagne. La pièce de cinq francs fut conservée : c'était un commencement de fortune.

Rien n'est plus monotone que la vie d'une ou-

vrière en chambre. Fanchette se le disait chaque jour. Lorsque le temps était beau, elle regrettait ses sorties dans le quartier. Elle enviait le sort de Rosine; il lui semblait même que ses forces revenaient. Mais la difficulté qu'elle avait à descendre et à remonter l'escalier chaque dimanche lui enlevait toute illusion. La bonne Fanchette avait pour toute distraction de regarder l'arbre de la cour et les tours de Saint-Sulpice. Souvent elle disait un *Ave Maria* et se remettait à l'ouvrage.

La fille du pêcheur avait donc la bonne part de l'association. On la voyait toujours avec plaisir; son caractère était aussi apprécié que ses talents; elle savait se plier aux circonstances, quitter son ouvrage pour rendre un service, sans témoigner la moindre impatience. Les petites Evrard l'aimaient beaucoup; cette affection se traduisait par une réserve de leur dessert.

Les nouvelles du Havre étaient bonnes : santé et progrès en toutes choses; le dernier bâtiment de San Francisco avait apporté une lettre de Vincent : il ne perdait pas son temps! Étienne était devenu un vrai pêcheur, et l'oncle Baptiste n'engendrait pas la mélancolie quoiqu'il lui tardât d'avoir sa liberté.

La bonne Mme Papon commençait à se dégoûter de l'état d'aubergiste, elle en voulait toujours à Rosine de n'avoir pas voulu prendre le *Cheval-Blanc par la bride*. Le loyer de la petite maison de Trouville était exactement payé.

C'était une rude épreuve, pour une fille de campagne, de passer l'été dans une ville comme Paris. La belle chambre était intolérable le jour et devenait une étuve la nuit; il fallait laisser la fenêtre entr'ouverte, ce qui n'était pas toujours sans inconvénient. L'heureuse habitude de se lever matin adoucissait un peu cette pénible situation.

Rosine se disait, avec raison, que la souffrance existe partout, sous une forme ou sous une autre. Cette philosophie était des quatre saisons : l'hiver amenait des privations et des difficultés inévitables; la dépense triplait : le poêle, le bois et la chandelle faisaient du même coup un échec considérable à la bourse des pauvres filles.

A Paris, le froid est plus vif qu'au bord de la mer. L'âtre où se consume la résine n'est pas sans charme; le coup de vent qui ébranle la chaumière fournit maints récits aux vieux marins qui rient des frayeurs des jeunes filles. Le souvenir de ce temps-là rendait plus pénible à Mlle Brou sa condition d'ouvrière à la journée.

Un matin, elle arriva une demi-heure plus tard chez Mlle Bertrand.

« Ah! mademoiselle, j'ai cru que vous ne viendriez pas : quand le malheur met un pied dans la maison, il ne tarde pas à y mettre l'autre.

— Est-ce que M. le capitaine est malade?

— Pas encore.... mais hélas! ça ne tardera pas.... Quand à son âge il faut s'imposer des privations.... on ne résiste guère!

— Vous avez fait des pertes, mademoiselle?

— Oui, nous ne pouvons plus avoir de femme de ménage. Je ferai bien tout ce que je pourrai..., mais à soixante ans le temps du noviciat est passé. Moi, je me contenterai de mon service...; il n'en sera pas de même avec mon frère : je le verrai tomber malade avant huit jours. »

Cet entretien avait lieu dans une chambre dont le désordre accusait une grande négligence.

Cette sœur qui versait des larmes à la pensée que son frère ne serait pas bien servi, inspira une profonde compassion à Rosine. Et sans réfléchir davantage, elle dit : « Ça peut s'arranger à peu près, mademoiselle : je manquerai une journée dans une maison où je ne me plais guère ; avec cette journée-là et celle que je vous donne, je disposerai les choses de façon que M. le capitaine ne souffre pas trop.

— Ma chère fille, vous me confondez; mais tout cela ne fera pas que mon frère ait de bon café, de bonne soupe, car, soit dit sans vous offenser, je ne vous crois pas cuisinière.

— Vous vous trompez, mademoiselle, je faisais la cuisine de mes parents, et, certes, ma mère s'y connaissait. »

Après avoir témoigné toute la satisfaction que lui causait une pareille offre, Mlle Bertrand devint sérieuse : « Puis-je accepter, ma chère enfant, que vous fassiez un tel usage de votre temps?

— Et pourquoi pas, mademoiselle? peu im-

porte le genre d'ouvrage que feront mes dix doigts! »

En parlant ainsi, Rosine retroussa sa robe, prit un tablier, et, sans tarder davantage, elle mit l'ordre dans la chambre, passa à la cuisine et prépara le café. Puis après s'être fait expliquer en quoi consistait la provision pour la semaine, elle partit le panier au bras et revint bientôt munie de tout ce qu'on lui avait commandé.

Mlle Bertrand n'en revenait pas!

« C'est moi, pensait-elle, qui devrais faire tout cela. Si j'avais suivi les conseils de ma mère, je serais aujourd'hui une bonne maîtresse de maison. Que de sottises ne fait-on pas quand on est jeune! »

Rosine tira Mlle Bertrand de ses réflexions en la priant de l'aider afin que la besogne allât plus vite.

Les voilà toutes les deux à l'œuvre. Les choses allaient rondement : « Dépêchons-nous, il faut que je raccommode le paletot de M. le capitaine, il ne fait pas chaud aujourd'hui! »

Encouragée par ce qu'elle appelait les prodiges de l'ouvrière, Mlle Bertrand lui proposa de repasser une cravate blanche.

« Une, dix, tant que vous voudrez, monsieur n'en manquera pas. »

La sœur du capitaine était comme accablée de tant de bonheur; si elle avait pu connaître les réflexions de celle qui l'obligeait, la confusion

aurait modifié ce premier sentiment : « Comment, se disait Rosine, tout en allant et venant, une femme peut-elle être aussi empruntée ! moi, s'il me tombait cent mille francs de rente, je ne serais pas embarrassée de faire la dame. Je ne changerais pas avec cette demoiselle pour cent aunes de point d'Alençon ! »

Le capitaine, qui s'était mis à table avec inquiétude, avoua qu'il trouvait le déjeuner meilleur que de coutume, et sortit à l'heure habituelle de sa promenade.

L'ouvrière reprit enfin sa place près de la fenêtre. Cette place, à l'en croire, valait à elle seule une demi-journée ! Voir la rivière et les bateaux, c'était un plaisir, une illusion qu'elle retrouvait chaque semaine avec une sorte d'attendrissement.

« Votre présence ici, dit Mlle Bertrand, me permet de faire une chose dont je suis privée depuis longtemps : je vais aller au Marais voir une de mes amies d'enfance. Si mon frère rentre, vous lui direz où je suis. Adieu et merci. »

Plusieurs heures s'écoulèrent sans que la solitude de l'ouvrière fût troublée. Son imagination avait beau champ. Malheureusement, les rêves du jour sont parfois aussi des cauchemars.

« Que je serais heureuse, moi, pensait Rosine, si j'étais ainsi avec Vincent ! Ah ! sa maison serait joliment tenue ! Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Mais voilà Francyon dans sa dix-huitième année ; je suis sûre qu'elle ne quittera pas

le couvent, et son pauvre père ne la verra plus que derrière une grille. Il me fera des reproches.... je les mérite, hélas ! »

Elle regarda la rivière tristement.

Il est vrai que l'abandon de sa tante avait froissé l'enfant, et que toute sa tendresse se portait vers ses aimables bienfaitrices. La raison s'ajoutait au zèle et à l'intelligence dont elle donnait des preuves en toutes choses. La supérieure se plaisait à causer avec sa protégée.

Enhardie par les bontés de Mère Sainte-Thérèse, Françoise lui parla du chagrin qu'elle éprouvait d'être séparée de sa famille : les lettres de son père étaient rares, Étienne courait les mers, sa tante avait quitté le pays ; tout cela, selon la jeune fille, lui donnait une entière liberté, et si la supérieure y consentait, elle serait ursuline.

La jeune personne croyait, et le lecteur le croit aussi, que cette démarche serait couronnée d'un plein succès.

Il n'en fut point ainsi. Mère Sainte-Thérèse, entrée fort jeune au couvent, avait cependant une connaissance du monde qui surprenait tous ceux qui la connaissaient. « Non, mon enfant, répondit-elle, vous ne pouvez prendre ce parti sans manquer à vos devoirs. Vous dépendez de votre père, son consentement est indispensable. Sa volonté doit être la règle de votre conduite ; vous êtes l'aînée d'Étienne, il peut avoir besoin de vous ; votre tante, elle-même, réclamera peut-

être vos soins; car, sachez-le, dès aujourd'hui, Françoise, tous ceux qui abandonnent leur pays ne font pas fortune, ils reviennent quelquefois heureux de retrouver ce qu'ils ont dédaigné. Vous ne serez pas religieuse, ma chère fille, soyez toujours l'exemple de vos compagnes comme vous êtes l'enfant chérie de vos mères. »

Ce n'était peut-être pas le moment de confier au lecteur ce qui se passait au Havre; nous avons voulu lui épargner un jugement téméraire, et lui faire connaître en même temps la situation de cette petite Françoise qu'il ne peut oublier.

Maintenant, retournons vers tante Rosine. Elle fut pendant une année fidèle à ses engagements avec Mlle Bertrand, et je ne sais combien de temps aurait duré son dévouement, si le capitaine, forcé de retourner en Bretagne pour recueillir un petit héritage, ne fût parti.

Le déménagement valut encore à la généreuse ouvrière quelques profits : des portraits d'inconnus qu'elle accrocha respectueusement dans sa chambre.

Cette pratique fut bien vite remplacée.

Mlle Brou n'avait point à se plaindre, et pourtant elle n'était plus si enchantée de son association, sa santé en souffrait. La Normande perdait l'éclat du teint qui faisait toute sa beauté.

Fanchette ne bougeait plus; les courses pour aller chercher l'ouvrage et le rapporter étaient un surcroît de fatigue; si du moins elle eût ob-

tenu régulièrement le salaire dû et gagné avec tant de peine! Mais il n'en était pas toujours ainsi. Rosine attendait souvent une demi-heure avant que la note présentée fût acquittée. Une visite pouvait-elle être interrompue? Au moment de payer, une discussion s'élevait sur le prix.

La femme dont les mains sont incapables de faire en un jour ce qu'une ouvrière fait dans une heure, trouve tout travail trop payé.

Mais Rosine était d'autant plus ferme, qu'elle soutenait les droits de son amie : elle avait réponse à tout, et de la monnaie assortie dans sa poche.

L'intérieur de Mme Evrard était celui où Mlle Brou se plaisait le plus.

Un jour elle fut installée, pour cause de réparations, dans la chambre de Clotilde. Après quelques paroles amicales, la jeune personne dit : « Chacun sa besogne; vous le bonnet de maman, moi ma leçon de géographie. Savez-vous ce que c'est que la géographie?

— Oh! oui, mademoiselle, on apprend ça un brin à l'école, mais je vous avoue franchement que toute ma science ne va pas au delà du phare du Havre.

— Seriez-vous contrariée de m'entendre apprendre tout haut?

— Pour ça non; au contraire, j'ai toujours aimé à m'instruire. »

Sans attendre davantage, Clotilde commença : « La Suède....... »

A ce mot de Suède, Rosine jeta un cri et laissa tomber son ouvrage : « Oh ! ma chère demoiselle, dites-moi un peu de la Suède.... C'est là qu'est Mme de Versannes. Je ne sais qu'une chose, c'est que ma maîtresse avait toujours froid à Paris, et puisqu'elle demeure dans ce pays de glace, je tremble chaque jour d'apprendre qu'elle est morte. Mon Dieu ! est-ce drôle pourtant qu'il y ait des pays si laids et si tristes !

— Rassurez-vous, les pays du Nord ne sont pas sans beauté. Mme de Versannes voit encore des prairies, de beaux arbres, des ruisseaux, la mer avec des bâtiments qui lui apportent des nouvelles de France et tout ce que ne produit pas la Suède.

— Y a-t-il des pommes, mademoiselle?

— Je ne le pense pas. Nous le demanderons à mon père.

— Pas de pommes, pas de cidre, elle qui l'aime tant !... et pas de vin, bien sûr !

— Au contraire, le vin est une boisson excellente dans ce pays ; la France se charge d'en fournir. Mme de Versannes en boit assurément de bon et sans eau, peut-être, selon l'usage du pays. Le climat en fait une obligation aux femmes les plus sobres.

« Le froid n'est pas non plus à redouter pour votre chère maîtresse ; elle s'enveloppe dans de belles fourrures, ses mains blanches sont préservées par des gants doux et parfumés. L'hiver, quand la terre est couverte de neige, que le ciel

est pur, on se promène en traîneau, et la nécessité de rester chez soi donne aux soirées de famille un charme très-grand. Mme de Versannes vous racontera tout cela lorsqu'elle reviendra en France.

— Merci, mademoiselle, votre géographie m'a joliment consolée, je n'oublierai jamais cette leçon-là. »





CHAPITRE XIII.

LA SOLITUDE.

Si l'enthousiasme de la jeunesse avait aidé Rosine à supporter beaucoup de choses, la maturité qu'apportent les années, loin de la fortifier, diminuait son courage en même temps que ses forces. Elle voyait chaque jour plus clairement les inconvénients de sa position; les économies s'en allaient. Fanchette, quoique laborieuse, gagnait à grand'peine son pain; le terme du loyer était toujours un moment difficile. Elle aurait voulu oublier que la maison de Trouville était louée soixante francs par année, et que rien n'y manquait, quc sa locataire y pas-

sait des jours paisibles. L'activité fiévreuse de Paris était toujours chose nouvelle pour la fille du pêcheur; elle ne pouvait s'y habituer.

Le dimanche n'était pas même un jour de repos. Ne fallait-il pas nettoyer la chambre à fond, cuisiner pour toute la semaine? C'était seulement à l'église que l'ouvrière se reposait; et cependant la majesté des offices ne parvenait pas à effacer de son esprit le souvenir de tous ceux qu'elle avait vus dans la petite église du village, son père, sa mère, ses compagnes.

Enfin, Rosine entrait dans une période de regrets bien douloureux : n'aurait-elle pas mieux fait de suivre Mme de Versannes en Suède?

Le temps aurait passé tout aussi vite qu'à Paris; elle aurait acquis des titres à la reconnaissance de son excellente maîtresse. Quant à se demander si elle avait eu raison de quitter son pays, d'abandonner les enfants de son frère, elle n'arrêtait jamais sa pensée sur ce sujet délicat, elle savait à quoi s'en tenir.

Elle croyait apaiser le trouble de son cœur, en ralentissant ses relations avec le pays. L'excellente Mme Papon recevait tout au plus une lettre par an, et Françoise attendait pendant six mois une réponse à la lettre la plus tendre. Le silence de Vincent, loin de l'inquiéter, lui donnait du repos : « Il paraîtra tout à coup avec des sacs d'or, et nous serons heureux. On ne revient au pays qu'après avoir fait fortune. »

Le temps a marché : il y a déjà six ans que

l'association des deux ouvrières existe. Les pratiques remarquent avec peine que la santé de Mlle Brou s'affaiblit.

Clotilde, qui conduit la maison, tâche de réparer les forces de sa protégée par une nourri ture abondante. Ces attentions faisaient plus de peine que de plaisir à celle qui en était l'objet. Ne devait-elle pas s'habituer à vivre de peu, de très-peu de chose?

L'hiver de l'année où en est notre récit s'annonce très-rigoureux : dès le mois de novembre, les femmes prennent leurs fourrures : les charrettes de bois et de charbon circulent dans les rues; Rosine voit tout cela en se rendant à sa journée, et se dit :

« On est heureux de pouvoir faire des provisions, mais ce bonheur nous est inconnu; nous dépensons le double en achetant chaque jour au détail. L'indépendance est une triste chose vraiment! »

Un soir, la neige tombait épaisse, Rosine s'en alla, refusant le parapluie qu'on lui offrait, car il lui eût été impossible de le rapporter le lendemain.

A peine était-elle entrée dans la chambre, que Fanchette, tout en pleurs, lui tendit les bras : « Ma pauvre amie! ma pauvre amie!

— Qu'est-il arrivé? Ma nièce est-elle morte!... Mon frère!...

— Non, non, Rosine, c'est moi....

— Mais vous n'êtes pas morte, Fanchette :

voyons, dites-moi ce qui s'est passé en mon absence?

— Eh bien! vers deux heures, pendant que j'essayais de faire quelques points avec ma pauvre main enflée, on a frappé à la porte. J'ai dit : entrez. Une dame est entrée. Elle s'est assise à côté de moi. Je crois bien que j'avais l'air quasiment hébété de surprise, car elle a souri. Ah! quel sourire, j'ai cru que c'était un ange.

— Et puis, Fanchette?

— Je lui ai offert une chaufferette, la neige avait mouillé ses petits pieds.

— Alors....

— Alors, elle m'a dit d'une voix d'enfant de chœur....

— Fanchette, finissez-en donc!

— Enfin, elle m'a dit.... Ah! ma pauvre Rosine....

— Enfin, moi je vais me fâcher.

— Enfin, voilà de quoi il s'agit.... Cette dame, vous devez la connaître de vue, elle se met toujours en face de la chaire!...

— Fanchette!

— Enfin, elle m'a dit: je connais votre position.... vous ne pouvez plus travailler.... votre petit ménage est une charge trop lourde pour votre amie.... Ah! ma pauvre Rosine, ma langue ne peut plus marcher.... Enfin.... alors, elle m'a dit.... je vous offre d'entrer dans une maison où vous finirez vos jours tranquillement.

— Vous avez accepté, j'espère!

— Oui, c'est pour cela que je pleure!

— Avez-vous donc de la répugnance à entrer dans cet asile de la vieillesse?

— Non, je ne rougis pas de me jeter dans les bras de la charité.... Mais vous quitter!

— Ne me considérez pas dans cette affaire, ma bonne amie; il est certain que vos infirmités commencent à compliquer notre position. Je souffre de ne pouvoir vous donner largement tout ce que réclame votre santé.... Allez, allez, ma chère Fanchette, finir vos jours tranquillement! sous un toit hospitalier. Finir ses jours tranquillement! Quelle promesse! quel avenir! »

Quoique fort émue, Rosine parlait simplement, avec conviction. Elle fit passer dans l'âme de sa compagne ce qu'elle éprouvait. Les choses s'arrangèrent sans trouble, amicalement; chacune des deux femmes garderait une partie du mobilier. Fanchette avait obtenu la faveur d'apporter son lit. La bonne fille tenait à mourir dans ce lit : sa mère y était morte.

Les deux amies avaient encore huit jours à passer ensemble, ou plutôt huit nuits à dormir sous le même toit, car ce n'était pas le moment de perdre une seule journée.

La semaine s'écoula vite, et le samedi, de grand matin, la protectrice de Fanchette venait la chercher. « Adieu, chère amie, ou plutôt sans adieu, dit la pauvre fille, vous viendrez me voir? » Rosine fit un signe de tête affirmatif, descendit jusque dans la rue, embrassa Fanchette, ferma la

portière de la voiture et remonta en toute hâte dans sa chambre.

Cette chambre habitée par deux personnes devenait trop grande pour celle qui allait s'y trouver seule. La place du lit et de la commode causait à Rosine une émotion qu'elle ne pouvait dominer. Et cependant, elle se fût trouvée heureuse d'y rester! Mais un loyer de deux cent quarante francs dépassait les ressources de l'ouvrière. Ah! si Mme de Versannes était à Paris!

Il fallait donc, sans tarder, se mettre en marche pour trouver un cabinet dans une maison honnête. Assurément, elle ne verra plus l'arbre où les oiseaux chantent le printemps, ni les tours de Saint-Sulpice.

Si le lecteur est sans compassion pour Mlle Brou, il a tort. C'est aussi de la charité, de plaindre ceux qui s'égarent par leur faute. Soit manque de jugement, orgueil ou sottise, ils méritent toujours notre intérêt.... Cette fille n'est-elle pas plus à plaindre que celle qui aurait à lutter contre la misère inévitable de sa position?

Le lendemain du départ de Fanchette, Mlle Brou se leva avant le jour; elle mit de l'ordre dans la chambre, tout en se disant que c'était peine perdue de si bien s'y installer. Toutefois, l'habitude l'emporta, et ce rangement lui remit sous les yeux la tête de carton oubliée depuis longtemps. Des toiles d'araignée couvraient cette laide figure; n'importe, Rosine éprouva une joie réelle en la revoyant. C'était comme l'apparition d'une

vieille amie. « Tu as été jeune comme moi, tu étais parée de rubans roses. Hélas ! ce temps est passé ! Ta laideur me plaît pourtant ; ces trous d'épingles sont des grains de beauté qui accusent tes états de service. »

De cette tête de carton jaillit toute une épopée. Rosine se reportait au jour où Mlle Touplain la lui avait solennellement donnée comme un talisman. En effet, le bonheur avait été fidèle à l'ouvrière tout le temps qu'elle s'en était servie.

Le soleil couchant qui dore les peupliers au bord de la rivière n'apporte pas de plus douces rêveries au voyageur fatigué que cette laide tête n'en apporta à la pauvre ouvrière. Une heure entière se passa dans cette rêverie, puis, s'adressant à sa muette compagne, elle lui dit : « Tu resteras sur ma commode, je ne me trouverai plus si seule. Regarde-moi. »

Elle trouvait du charme dans ces yeux fixes et écarquillés qui ne la regardaient pas.

Cependant une question très-grave ne tarda pas à se présenter : il fallait chercher un gîte, et le dimanche est le seul jour de liberté.

Trois dimanches furent consacrés à ces démarches qui constituent une des plus grandes épreuves du pauvre : mauvais logements sans air, sans lumière, et toujours d'un prix fort au-dessus des ressources de celui qui va l'habiter.

Rosine était triste et découragée, lorsqu'elle eut l'idée de s'adresser à une femme qui sortait d'une belle maison rue du Cherche-Midi : « Vous êtes

du quartier, madame, pourriez-vous me dire où je trouverais une chambre? »

Cette femme était la concierge. Après un moment de réflexion, elle dit : « Montez au premier étage, vous demanderez Mme Duber, elle a une chambre à louer.

— Quel en est le prix?

— Je l'ignore, madame fait des mystères là-dessus; l'essentiel, c'est que ses locataires lui plaisent. »

Et comme Rosine hésitait encore, la brave femme ajouta « Ne craignez rien, elle est douce comme un agneau. »

Rosine monta, elle tira légèrement la sonnette. Mme Duber ouvrit elle-même la porte et introduisit l'étrangère dans une chambre très-simplement meublée. Et prévenant la question de l'étrangère : « Il s'agit peut-être d'une chambre, mademoiselle; vous êtes ouvrière?

— Oui, madame. — Et elle raconta comment les circonstances l'obligeaient à changer de logement.

— Combien pouvez-vous payer?

— Cent francs seraient bien mon prix, madame.

— Je vous laisserai à quatre-vingt-dix francs la chambre que ma domestique va vous montrer; mais il faudra être exacte. »

Ces paroles furent prononcées avec un accent de sévérité.

Une servante conduisit Rosine au troisième étage et lui montra une chambre assez spacieuse,



« Madame, pourriez-vous me dire où je trouverais une chambre? »
(Page 186.)

propre, ayant une fenêtre sur la rue, une cheminée avec un fourneau disposé tout exprès pour faire un petit ordinaire.

D'un coup d'œil, Rosine vit combien il lui serait facile de placer ses meubles dans cette chambre. « Quatre-vingt-dix francs! se dit-elle, j'ai mal entendu, c'est cent quatre-vingt-dix francs, et je ne peux pas la louer. »

Mais, à sa grande surprise, Mme Duber confirma ses conditions. De plus, elle demanda vingt-quatre heures de réflexion.

Pendant que la propriétaire prenait ses renseignements, la locataire en prenait aussi de son côté sur une femme qui lui semblait un être à part.

Mme Duber était connue dans tout le quartier: veuve, ayant perdu une fille unique, elle essaya de toutes les consolations ; la charité seule lui était venue en aide; elle s'était faite l'amie des pauvres auxquels appartenait tout son temps. Sa fortune n'étant pas assez considérable pour fonder une maison de retraite, elle avait eu l'heureuse pensée de consacrer sa propre maison à loger d'honnêtes ouvrières, et de proportionner ses prix aux ressources connues de ces personnes.

Depuis quinze ans, Mme Duber venait ainsi au secours de filles estimables dont la vie est une lutte continuelle, et jamais encore elle n'avait eu à regretter une semblable entreprise.

Selon nous, cette femme généreuse n'avait rien

à envier aux fondateurs d'hospices; faciliter à une ouvrière le moyen de se loger sainement, respectablement, à des conditions modestes, n'est-ce pas faire la charité, une immense charité?... Habiter une chambre bien close, bien éclairée, monter un escalier propre, échapper à l'autorité d'un concierge qui vous présente la fatale quittance, et ne pas trembler en lui demandant un sursis de quelques jours, n'est-ce pas aussi un bonheur, un immense bonheur?

Il faut croire que Mme Duber avait longuement réfléchi sur la condition des femmes auxquelles sa maison était ouverte, sans qu'un écriteau l'annonçât aux passants.

Quelle heureuse idée avait eue Rosine de s'arrêter devant cette porte! Ses préoccupations de la veille n'existent plus; elle est impatiente d'aller s'établir dans son nouveau domicile.

Rentrée chez elle, elle prit à peine le temps de manger, et partit munie de son parapluie pour aller voir Mlle Bodin. Elle était sûre de faire plaisir à son amie en lui apprenant l'heureux événement de la matinée.

C'était au mois de mars, un printemps précoce donnant déjà à la campagne un aspect qui promettait plus encore. Les vieillards de l'asile étaient assis dehors, saluant de leur bonne humeur les premiers rayons du soleil.

Rosine cherchait son amie d'un regard incertain, lorsque celle-ci l'apercevant jeta un cri de joie, lui fit signe de la main, et arriva clopin clo-

pant se jeter dans ses bras, l'emmena dans sa chambre, la regarda, l'embrassa encore. « Ma pauvre amie, si vous saviez comme je suis bien ici! vous seule me manquez. Mais peut-on tout avoir en ce monde? Il faut se faire une raison. »

Trois quarts d'heure plus tard, la bonne vieille s'aperçut enfin que Rosine n'avait pas pu placer un mot : « Et vous, ma chère? Ah! c'est que je suis si heureuse! Dire que je ne m'inquiète plus de rien, que je suis servie par des anges,... enfin, enfin, voyons, que devenez-vous? »

Mlle Brou n'était pas fâchée, aussi elle, d'avoir une petite page de bonheur à dérouler. Fanchette se réjouit bien sincèrement de l'heureuse rencontre qu'avait faite son amie. Elle irait par un beau jour d'été voir cette chambre. Mme Duber faisait du même coup deux bonnes actions : l'heureuse pensionnaire n'aurait plus de remords; elle dormirait tranquille (ce qu'elle avait toujours fait).

Les deux amies se quittèrent en se disant : Au revoir! Trois mois après, Fanchette avait fini *tranquillement* ses jours.

Cet événement, toujours inattendu, causa un profond chagrin à Rosine. Sans doute, ses visites étaient rares, mais elle aurait pu les rendre plus fréquentes, épancher son cœur; maintenant c'était la solitude absolue.

Une lettre de Mme de Versannes acheva d'accabler Mlle Brou. Sur un nouvel ordre du ministre, son mari devait se rendre à Pétersbourg. Pas de

soleil, pas de Rosine, disait la jeune femme, ma consolation est de te savoir heureuse.

« Heureuse ! s'écria-t-elle en fondant en pleurs. Ah ! oui, je le suis, faut en parler, de mon bonheur ! »

Laissons passer le temps : l'ouvrière est de plus en plus recherchée; sa chambre est une consolation de chaque jour, et pourtant la fille du pêcheur n'est plus reconnaissable : son visage, rouge et amaigri, est empreint d'une tristesse habituelle; ses épaules sont voûtées, ses beaux cheveux noirs sont panachés de mèches grises. Toute sa personne est transformée. Elle pourrait se présenter à l'auberge du *Cheval-Blanc* sans être reconnue.

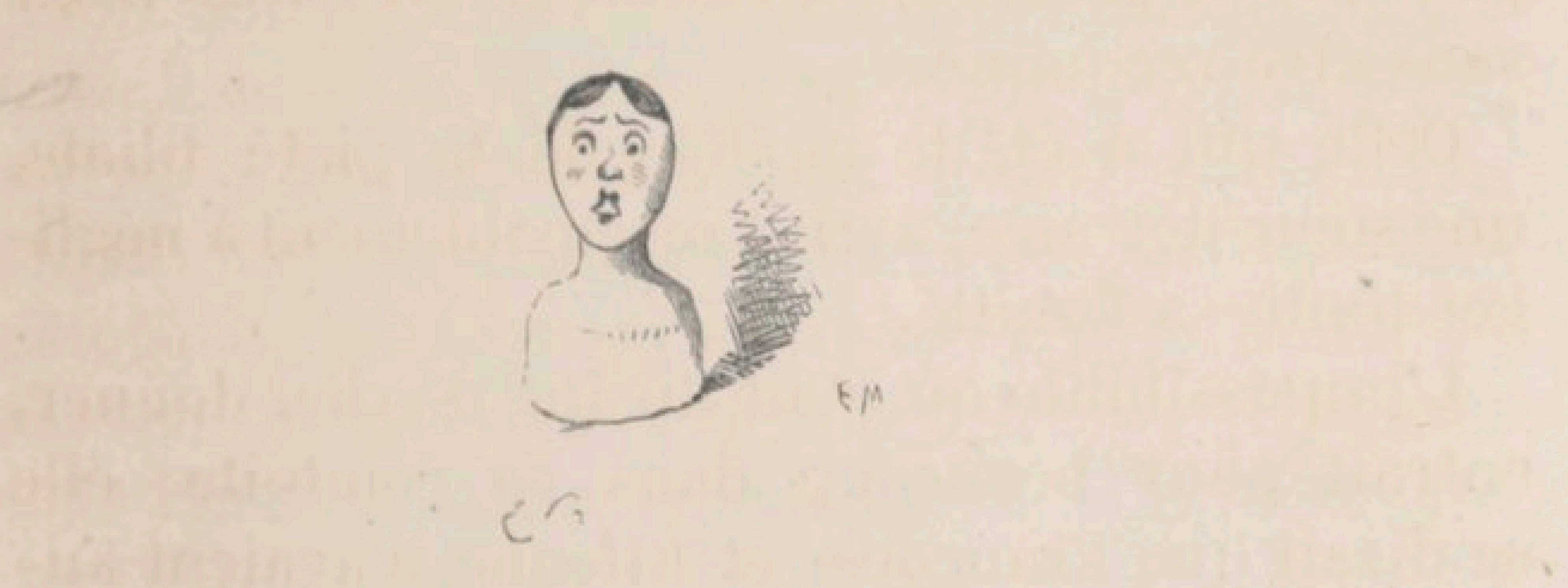
Celle qui a été le modèle de la piété filiale, une sœur dévouée, arriva insensiblement à négliger toute sa famille.

L'impossibilité où était Rosine de rien donner, entrait pour beaucoup dans sa conduite; elle se disait que Françoise et Étienne n'avaient aucun besoin de sa présence, et qu'elle avait fait pour eux plus que leur père. Pouvait-on lui faire un reproche sérieux, à elle qui avait sacrifié sa jeunesse au bien-être de sa famille?

Ces réflexions ne manquent pas de justesse; pourquoi donc Mlle Brou devient-elle chaque jour plus triste, pourquoi la mer, le village et tout ce qu'elle a chéri se dresse-t-il sans cesse devant ses yeux toujours remplis de larmes?

C'est qu'elle ne peut se débarrasser d'un juge

qui donne des démentis à toutes les causes atténuantes qu'elle fait valoir. Sa conscience lui dit que l'amour-propre l'a chassée du village où elle devait rester. Lorsqu'elle était assaillie par ces réflexions, elle ne pouvait supporter la vue de la tête de carton, c'était un témoin à charge.





CHAPITRE XIV.

LA FAMILLE.

Un soir, c'était à la fin d'avril, Mlle Brou venait de rentrer; elle allumait sa chandelle, lorsque quelqu'un frappa vigoureusement à la porte. Elle tressaillit, et tout en tenant le verrou, elle dit : « Qui est là?

— Ami. »

Elle ouvre et reste muette. Un beau et grand garçon la salue. « Pardon, madame, pourriez-vous m'indiquer la chambre de Mlle Brou? »

Pour toute réponse, Rosine prend le bras du jeune homme, ferme la porte et se jetant dans son vieux fauteuil, elle se cache le visage et par-

vient, non sans peine, à dire : « C'est moi, Étienne, je te reconnais bien !

— Ah ! ça, je n'y vois donc goutte ce soir : ne pas vous reconnaître, c'est un peu fort, ma bonne tante : voyons, embrassons-nous. »

Hélas, pensait Étienne, je n'y vois que trop clair ! Est-ce bien là tante Rosine ! Quel ravage dans l'espace de dix ans ! Ce n'est certes pas moi qui resterai dans ce Paris !

« Allons, allons, faut se remettre, car j'en ai long à vous conter. D'abord, je m'en vas vous gronder : pas de vos nouvelles depuis des années ! Croyez-vous que nos cœurs soient des galets ! Si le temps ne coulait pas si vite, vous auriez entendu parler de moi plus tôt. La mer a été tout à fait gentille cette année, et j'ai fait de bonnes affaires. Comment et pourquoi je suis à Paris, je vais vous le dire : Il y a quinze jours, j'étais à étendre mes filets sur la plage, lorsque le facteur me frappe sur l'épaule et me dit :

« Camarade, voici une lettre. »

« Effectivement, c'était une lettre de mon père....

— Donne-moi cette lettre....

— Plus souvent ! que je l'ai apportée ! Non, non, j'ai eu trop grand peur de la perdre : dans une ville comme Paris, on ne saurait prendre trop de précautions. Mais soyez tranquille, je la sais par cœur. La date n'est pas des plus fraîches par exemple !... San Francisco,.... je ne m'en souviens plus. ...

« Mes chers enfants, ma sœur bien aimée !...

— Ah ! dame, si vous pleurez au commencement, vous n'irez pas jusqu'à la fin ! Attention : « Mon exil est fini : la fortune est enfin venue sous ma main. J'aurais pu dès l'année dernière me contenter de ce que j'avais, et revenir avec Finch, mais voyant que la veine était bonne, j'ai voulu allonger mon sacrifice. Chers amis, je vais quitter l'Amérique, et rentrer dans notre vieille maison. Ma Rosine, je te promets un beau parterre et de la vaisselle neuve. Tu auras une vache, tu auras tout ce que tu peux désirer.

« Priez pour moi, mes amis, je m'embarquerai dans un mois. Cette fois-ci, le trajet sera moins long, un gentil trois-mâts nous ramènera bon train. C'est au Hâvre que nous nous retrouverons. Je vous écrirai de Brest. Au revoir, à bientôt.

« VINCENT. »

« Je ne crois pas que j'en aie oublié : en tout cas, l'essentiel y est : nous sommes riches et nous allons voir notre pauvre père. Ç'a t-y des caprices cette fortune ! Mais, parlez donc !

— Le bonheur a son silence, Étienne.

— Moi je parle, quand j'ai le cœur content. Ah ! mais que je vous dise : j'ai passé au Havre, couru chez les Ursulines, bousculé la sœur Hélène pour qu'elle ne me fasse pas attendre : vite, vite, Françoise, mon père arrive.

« Je n'entendais pas malice en disant cela, mais

sœur Hélène a cru que mon père était en vue, si bien que tout le couvent s'est mis en émoi.

« Françoise est arrivée prête à sortir, elle s'est jetée dans mes bras comme une folle, je ne l'avais jamais vue si joyeuse. Mais, que je lui dis, ma sœur, il n'arrivera que dans quinze jours. C'est égal, viens à Trouville préparer tout. J'ai fait entendre raison à la bonne vieille Jacquine, elle ne s'est pas fait prier pour s'en aller. « Je ne dormirais pas si j'y restais, » m'a-t-elle dit.

« Françoise se disposait à aller rendre compte à la supérieure de ce qui se passait, lorsque celle-ci parut; le calme de sa physionomie n'empêchait pas de voir le plaisir que lui causait ma grande nouvelle. Je lui lus la lettre de mon père : « Allez, Françoise, dit-elle, tout préparer, remerciez Dieu d'avoir conservé la vie à votre père. Allez, j'ai confiance dans votre raison et dans celle de votre frère. »

« Je lui ai tiré un bon coup de chapeau, et nous sommes partis.

« Maintenant, le reste viendra plus tard.... Encore un mot : Mme Papon est accourue avec une charrette de meubles; elle a aidé ma sœur en paroles et en action. Ah! quel cœur! malheureusement il est dans un coffre qui ne m'a pas l'air solide. Vous ne reconnaîtrez plus la vaillante aubergiste du *Cheval-Blanc!*

« Françoise est une fière femme, allez! grande, et très-jolie, à mon goût. Elle a eu bientôt mis

tout en place. Elle était *organisatrice* ou organiste, je ne sais plus lequel, chez ces dames.

« Mais un instant, je m'aperçois que mes discours ne remplissent pas l'estomac. Nous allons souper ensemble au restaurant.

— Non, Étienne, je préfère que tu manges ici : moi, je n'ai pas faim.

— Faim ou non, ma chère tante, vous me tiendrez compagnie. Restez tranquille. J'ai vu en passant une boutique où je trouverai notre affaire. »

Étienne partit sans écouter les observations de sa tante et, dix minutes plus tard, il rentrait muni d'un pâté et d'une bouteille de vin.

Cette scène était un rêve pour la pauvre Brou; cependant l'odeur du pâté lui rendit sa présence d'esprit.

La commode servait de table. Rosine sortit un couvert d'argent, cadeau de Mme de Versannes. C'était la première fois qu'il figurait.

Elle espérait que cette pièce d'argenterie dissimulerait sa gêne, il n'en fut rien.

Les voilà assis devant la commode, mangeant sous le pouce. Étienne dévorait, et rendait bon témoignage aux pâtés de Paris. Puis il tira de sa poche un morceau de fromage et un cornet de gelée de groseilles.

L'appétit d'Étienne eut une heureuse influence sur Rosine. « Comment as-tu pu me trouver, mon cher enfant? dit-elle enfin.

— Ce n'est pas sans peine : nous n'avions plus

votre adresse. Mme Papon m'avait dit que chercher quelqu'un dans Paris, c'était chercher une aiguille sur la plage. Bah! que je dis, je la trouverai. Je remplis mon gousset, et me voilà parti. J'arrive : ah! c'est moi qui étais ahuri! C'est égal, je fais mon entendu, je monte en cabriolet, on me conduit à l'hôtel que m'avait indiqué M. le curé. A propos, c'est lui qui est content!

«Quand je suis là, je décoche mes trente sous comme un mylord, et une fois en tête-à-tête avec l'hôtesse, je lui avoue que je viens à Paris pour la première fois, le motif de mon voyage et mon embarras. Il y a tout de même du bon monde ici. La brave femme appelle son fils et lui conte mon histoire. « Julien, c'est toi qui vas débrouiller « cette affaire-là. »

« Le garçon m'écoute, me questionne et me dit :

« Déjeûnez, puis nous partirons ensemble. »

« Je dois vous avouer, ma chère tante, que j'ai parfaitement suivi le conseil. Attablé dans une petite salle, j'ai mangé tout ce qu'on m'a offert, c'était excellent.

«Nous voilà partis : de l'hôtel de Mme de Versannes, nous sommes allés chez Mme sa mère : point de mère, elle est dans son château d'Auvergne depuis deux ans. Enfin, à force de chercher, une petite fille de douze ans, qui gardait la porte de votre ancienne maison, nous a donné votre adresse.

« J'étais décidé à vous ramener morte ou vive.

Morte! ç'aurait été un fameux embarras pour le coup! »

Le brave garçon parlait la bouche pleine, ce qui l'obligeait à répéter souvent la même chose.

« Ah çà ! nous partons demain à midi ; j'ai retenu deux places dans la diligence.

— C'est impossible, Étienne, je ne puis quitter ainsi ma chambre. Que dirait ma bonne propriétaire?

— Elle dira ce qu'elle voudra. Vous partirez, nous partirons, c'est certain; je vous enlèverai au besoin. Ce serait une belle affaire, si mon père arrivait avant nous!

— Mais Étienne, réfléchis un peu, mon enfant!

— Je m'en garderai bien! Nous partirons demain à midi, les places sont retenues. Il est dix heures; je vous souhaite une bonne nuit, et je m'en souhaite une pareille. »

Malgré les souhaits de son neveu, Rosine ne trouva pas un instant de sommeil.

Elle allait revoir son frère, rentrer dans son village, vivre de ses rentes! Que ne peut-elle ajouter un trésor à celui que rapporte Vincent!

La tête remplie de projets et de regrets, Rosine s'agita jusqu'au moment où ne pouvant plus modérer son impatience, elle se leva et fit ses paquets; et, dès que la convenance le lui permit, elle alla raconter à Mme Duber l'événement qui allait désormais changer son existence.

La propriétaire savait déjà qu'un jeune homme s'était présenté la veille au soir chez Mlle Brou,

qu'il avait soupé avec elle, et que le silence habituel de la chambre avait été troublé par une conversation fort animée.

Cependant, Mme Duber écouta Rosine sans l'interrompre; puis elle lui dit gravement : « Vous avez une famille, mademoiselle, et vous vous en êtes séparée pour venir à Paris ! Ainsi, vous êtes du nombre de ces personnes qui s'imaginent trouver ici le bonheur qu'elles laissent au village! Rendez grâce à Dieu de vous avoir préservée des dangers au milieu desquels vous avez vécu. Pardonnez-moi de vous parler si sévèrement. C'est la plus grande preuve d'estime que je puisse vous donner.

« Votre neveu a raison, il n'y a pas un moment à perdre : partez, je me charge d'avoir soin de votre petit mobilier. Pauvre fille ! revoir son frère, son pays, après dix ans d'absence! Partez, partez, mademoiselle Brou. »

Et faisant un retour sur son isolement, la bonne Mme Duber ne put cacher ses larmes. Rosine n'était pas moins émue; elle remonta bien vite dans sa chambrette et y trouva Étienne occupé à faire l'inventaire du mobilier. Il en était à la tête de carton : « Vous l'avez donc conservée? Pauvre tête ! En a-t-elle des trous d'épingle sur le crâne! j'espère qu'elle ne se souvient pas des soufflets que je lui ai donnés quand j'étais petit. L'emportez-vous?

— Quelle question! Je ne la donnerais pas pour une douzaine de têtes neuves! C'est ma barque!..

— Ne faites pas de semblable comparaison, je vous prie; ma barque est un bijou; mais, comme on dit, chacun son goût. Allons, ma belle, tu vas revoir ton pays. J'espère que tu rajeuniras sur nos côtes, l'air y est pur. Si Mme Duber allait t'oublier, ou te juger indigne de revoir tes pénates !

— Je l'emporterai moi-même, Étienne. »

Quelques instants plus tard, Mme Duber apportait un petit panier de voyage bien garni. Étienne salua la bonne dame et sourit en lorgnant le panier.

Comment, pensait Mme Duber, en considérant l'honnête et belle figure d'Étienne, a-t-elle pu se priver un seul jour de voir son neveu?

Tout étant bien convenu entre les deux femmes, elles se quittèrent; l'une en remerciant, l'autre enviant peut-être le sort de son humble locataire.

Assise dans la diligence, Mlle Brou éprouva un sentiment de joie auquel s'ajouta bientôt de l'inquiétude et même un peu de honte. C'était le jeune homme qu'elle avait élevé qui l'arrachait à cette vie précaire, qui la ramenait au foyer de la famille ! Elle éprouvait ce qu'éprouvent tous ceux qui ont mal gouverné leur vie : elle ne comprenait absolument pas comment elle avait pu quitter sa petite maison, abandonner sa nièce, renoncer au beau pays où elle était née. Elle fermait les yeux pour inviter Étienne à en faire autant. Le brave garçon respecta quelque temps

le sommeil de sa tante, puis il eut recours aux petits moyens connus pour la réveiller : baisser et lever la glace, tousser et se moucher. Enfin Rosine ouvrit les yeux et prêta son attention au discours d'Étienne.

— Je suis sûr qu'ils comptent les heures; Francyon n'aura pas oublié de remonter le coucou. Quelle joie de nous retrouver tous, mon Dieu ! j'en étouffe.

— Mais Baptiste ne sera pas là !.

— Baptiste ! Il sera peut-être arrivé avant nous. Comment, je ne vous ai pas dit qu'il amène sa femme ! La partie sera complète. Et malgré son amour pour la ville d'Anvers je crois qu'il ne sera pas fâché de voir notre plage. »

La pauvre fille avait bien les yeux ouverts, mais elle n'entendait rien. Encore quelques heures et elle serait en présence de ceux qu'elle avait quittés, de Mme Papon d'abord, cette amie fidèle et sage dont la voix avait été méconnue.

Même avant l'aide de la vapeur, tout voyage avait un terme ; la diligence de Honfleur marcha lentement, mais elle finit par arriver.

Avant d'être descendue de voiture, Rosine aperçut ceux qui l'attendaient, Baptiste, sa femme et Françoise. Mme Papon seule manquait. L'accueil fut tendre et silencieux. En entrant dans la salle où l'aubergiste était dans son fauteuil, Étienne monta sa voix à un diapason très-élevé ; la chose la plus simple le faisait rire aux éclats, il allait de l'un à l'autre, coupant la parole à ce-

lui-ci, à celui-là. Si, grâce au manège de son neveu, Rosine s'était rendue maîtresse de son émotion, il ne put en être ainsi au premier mot que lui dit Mme Papon. Elle se jeta dans les bras de sa vieille amie, l'embrassa sans pouvoir articuler un seul mot. C'était, du reste, bien inutile.

Une grosse Normande ébahie de ce qui se passait vint annoncer que le déjeûner était servi.

« Allons, allons, mes amis, dit Étienne en continuant son rôle, maintenant que j'ai mangé chaud à Paris, j'entends ne pas laisser refroidir le bon déjeûner du *Cheval-Blanc.* »

Mme Papon était joyeuse comme une mère qui retrouve son enfant. Françoise regardait sa tante et se demandait, si c'était bien elle.

On parla de tout pendant le déjeûner, excepté de Paris. Le retour de Vincent était à lui seul un sujet bien capable d'alimenter la conversation. On aurait volontiers passé la journée au *Cheval-Blanc*, mais Étienne avait tout à fait pris les allures d'un conducteur de diligence. Il pressait son monde et, à la première sommation, il fallut partir.

Un cheval qui valait bien trente francs était la monture destinée aux femmes, les hommes formeraient escorte à pied.

Rosine voulut s'arrêter à Notre-Dame-de-Grâce. Ne rentrait-elle pas saine et sauve au port? On fit donc halte, on s'agenouilla dans le sanctuaire

privilégié des matelots, puis on entra dans la forêt. Que de souvenirs s'éveillèrent alors dans l'esprit de Mlle Brou! Les courses qu'elle avait faites encore enfant avec son père, ses journées chez la baronne! A la vue du châlet, elle détourna les yeux, mais lorsque arrivée à un endroit où la mer apparaît et laisse voir Trouville, l'émotion de la pauvre fille fut à son comble.

Françoise, montée en croupe derrière sa tante, l'entourait de ses bras, et lui disait de tendres paroles. Ce fut seulement alors qu'elle sentit revivre son affection pour celle qui l'avait élevée, et à partir de ce moment, elle redevint Francyon comme aux jours de son enfance.

Rosine appréhendait de plus en plus son entrée au village; il lui semblait entendre les jugements sévères que son absence justifiait. Elle se trompait. Une femme dont le frère a fait fortune est toujours bien accueillie. A peine rentrée dans sa petite maison, les amis accoururent; c'était à qui l'embrasserait, lui ferait des offres de service.

Elle n'en revenait pas. Il lui tardait de voir la fin de toutes ces prévenances.

Françoise avait admirablement organisé le ménage; sa tante la félicita d'autant plus, qu'elle craignait que l'éducation du couvent ne l'eût détournée de sa condition.

La Parisienne ne fit pas étalage de ses hardes; elles ne les avait conservées qu'à titre de souve-



Françoise monta en croupe derrière sa tante. (Page 206.)

nir des bontés de Mme de Versannes. Elle reprit franchement son costume primitif.

Une bonne nuit acheva de la remettre. Pendant que les jeunes gens vaquaient à leurs affaires, elle se trouva seule.

Ses yeux s'arrêtèrent avec bonheur sur les vieux meubles de ses parents ; le plus petit coin avait son épisode : les murs, tout parlait à son cœur.

Elle était ainsi absorbée, lorsqu'une vieille femme de quatre-vingts ans, appuyée sur deux béquilles, vint frapper à la porte.

« C'est vous, mère Martine! Croyez-vous que je ne serais pas allée vous voir? vous, l'amie de ma pauvre mère!

— Je n'y tenais pas : A mon âge, vois-tu, il ne faut qu'un coup de vent pour faire chavirer la barque : « Te vlà donc, ma pauvre Rosie! Es-tu changée, bon Dieu! En as tu assez de ton Paris!

« Écoute : Tu es riche à ct'heure, on t'a déjà fait des compliments, on t'en fera encore, moi je vas te dire la vraie vérité : Tu as eu grand tort de quitter le pays, c'est une sottise qui t'a coûté cher, je le vois. Tu as eu de la misère et, ma foi, je n'en suis pas fâchée. Ton exemple, ma pauvre enfant, a été comme une épidémie de coqueluche Toutes nos filles voulaient s'en aller au Havre, à Rouen, et de là filer sur Paris. Il y en a eu du grabuge dans les familles les plus unies. Les plus sages ont entendu raison, quelques-unes se

sont envolées du toit paternel. Je suis dure parce que je t'estime. Maintenant, je vais mettre du lait sur ta blessure : tous ne sont pas capables de reconnaître leurs fautes et de les réparer. Oui, Rosine, il y en a qui ne seraient pas revenues, même pour embrasser leur frère. Le tien est millionnaire, tu aurais pu avoir l'idée de rester à Paris et de faire des embarras. Te voilà rentrée au port : il ne faut plus, crois-moi, en sortir.

— Soyez tranquille, mère Martine, je veux mourir ici.

— Tu as raison, mais d'abord, il faut y vivre, donner de ton or aux malheureux, et Dieu te bénira, ma pauvre Rosie.... A propos! As-tu encore la belle tête de carton que Mlle Touplain t'a donnée en sortant d'apprentissage?

— Certainement, je vous ferai un joli bonnet, si vous le désirez.

— Grand merci, je ne quitte guère mon bonnet de coton, comme tu vois, et mon bonnet de noce figure encore le dimanche à la grand'messe. »

La bonne femme reprit ses béquilles et regagna le quai.

Le premier repas de famille fut presque une fête. Rosine éprouvait une joie d'enfant en retrouvant les vieilles écuelles de sa mère, et la simplicité des mets, le poisson surtout, lui semblait bien supérieure aux plats recherchés qui passaient de la table de Mme de Versannes à l'office.

Quelle tranquillité dans cette pauvre maison! Qu'aurons nous à désirer, pensait-elle, lorsque mon frère, mon cher Vincent aura repris sa place au milieu de nous ?





CHAPITRE XV.

LA FORTUNE.

L'impatience de la famille Brou était partagée par les habitants de Trouville : voir rentrer au pays un homme qui après dix ans d'absence avait gagné *un million!* Quel intérêt inspirait le pêcheur!

Les plus indifférents naguère devenaient ses amis; ils vantaient ses qualités précieuses, son bon cœur surtout, et mille preuves étaient citées à l'appui.

La sœur de Vincent se ressentait naturellement de cette bienveillance; on admirait avec

quelle simplicité elle partageait les soins du ménage avec sa nièce, sarclait le jardin, se servait de ses pieds et de ses mains comme la première venue du village. L'étonnement fut au comble, lorsqu'un matin on vit la tête de carton coiffée d'un bonnet figurant à la vitre.

Mlle Berthelot, qui avait pris la place de Rosine, bondit de fureur : « N'a-t-elle pas assez de son million, sans ôter le pain des autres? Sa nièce n'a pas besoin d'état. Pourquoi n'est-elle pas restée au couvent? »

Cette opinion était partagée par beaucoup de gens. La tête de carton alluma la guerre. Comme toujours, il y avait deux camps; les uns donnaient raison à Rosine; c'était : « d'un bon exemple; » les autres s'indignaient : « L'eau va toujours à la rivière. »

Rosine n'ignorait pas ce qui se passait; toutefois, elle résolut de ne pas modifier son plan de conduite. Non-seulement elle travaillerait jusqu'au retour de Vincent; mais Françoise suivrait son exemple. Elle entendait bien établir sa nièce dans le pays. C'était son vœu le plus cher, et rien ne semblait devoir s'y opposer. Et puis, le souvenir de ses déceptions lui faisait douter de l'avenir.

Les jours s'écoulaient, et le trois-mâts n'était pas signalé dans le port du Havre Nos braves gens vivaient dans la meilleure intelligence. Baptiste et Étienne allaient à la pêche comme de simples mortels. Les femmes travaillaient de-

hors. La belle-sœur d'Anvers parlait de la beauté de son pays ; elle invitait Rosine à venir la voir dès que Baptiste aurait bâti une jolie maison ; car la jeune femme était bien sûre que son beau-frère partagerait de son vivant les trésors qu'il rapportait.

La gentille Anversoise gagnait chaque jour l'affection de sa famille. Sans la grimace qu'elle faisait en buvant le cidre, Mme Baptiste aurait été une femme accomplie.

Un soir, les Brou étaient réunis, lorsque le capitaine Croix, l'autorité du village, survint. Sa physionomie était grave, la gaieté des jeunes gens semblait le faire souffrir.

« Vous n'êtes pas en train, ce soir, capitaine, dit Baptiste, en lâchant une forte bouffée de fumée

— Il y a des jours comme ça, mon ami. J'ai fumé dix pipes aujourd'hui, sans pouvoir rattraper ma bonne humeur. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Après la pluie, le beau temps. Nous savons ça, nous autres. »

Pendant que les hommes échangeaient des paroles banales, Rosine fixait un regard scrutateur sur le capitaine : un sentiment de crainte traversait son âme.

Le vieillard ne voulait rien voir, rien entendre, et, un quart d'heure plus tard, il s'éloignait lentement.

« Il est drôle ce soir, dit Francyon.

— Les vieillards ont leurs tristesses, mon enfant. Baptiste et Étienne, accompagnez-le. »

Seule avec sa nièce, Rosine lui dit qu'elle était indisposée, et se plut à multiplier les soins que lui rendait de si bonne grâce la jeune fille.

Baptiste et Étienne ne rentraient pas. Que se passait-il donc chez le capitaine?

Le vieillard ayant invité les deux hommes à s'asseoir, mit le verrou à la porte, et se plaçant entre eux : « Mes enfants, dit-il en se découvrant, il faut rendre grâce à Dieu qui a sauvé la vie à votre père ; une tempête effroyable a jeté le bâtiment sur les îles Galapagos, où les malheureux passagers ont attendu pendant huit jours qu'un vapeur les prît à bord. Personne n'a péri, sauf un individu qui n'a pas consenti à jeter à la mer les trésors qu'il rapportait.

« Le vapeur anglais qui les ramène a lui-même souffert sur les côtes d'Angleterre , et un remorqueur est allé le chercher. La mer est calme, nous pouvons espérer que nos chers émigrants seront en vue demain au point du jour.

« La fortune fait de ces coups-là. Brou s'est exilé pour vous enrichir ; ses trésors sont engloutis, vous seuls lui restez.

« C'est une forte rafale dans votre vie; mais après tout, vous n'avez rien perdu, puisque vous ne possédiez rien. A vous de le consoler, de soutenir le courage des femmes. Vincent souffrira plus en vous revoyant, qu'il n'a souffert pendant ces dix années d'exil. »

Un silence profond succéda aux paroles du ca-

pitaine. La surprise et la douleur se livraient un combat dans le cœur des deux hommes.

Étienne parla le premier : « Allons, mon oncle, il n'y a qu'un moyen d'arranger cette affaire-là, c'est d'en prendre notre parti. C'est tout de même dommage ! Mais aucun de nous ne voudrait être riche au prix de la vie de son père. Oh non ! mille fois non ! C'est bien ce que je vais lui dire. Pauvre père ! C'est ce grand Finch qui a eu cette fatale idée de Californie ; et si la tante Hasard était une bonne femme, tout cela ne serait pas arrivé ! Elle est bien avancée ! Son mari se promène à Rouen les trois quarts de l'année, enfin.... Mon oncle, il faut rentrer au logis, mais gardons-nous de lâcher une bordée de tristes paroles aux pauvres femmes ; disons-leur seulement que le trois-mâts a eu des avaries et qu'un remorqueur le ramènera au port du Havre. »

Le capitaine approuva le programme d'Etienne, il loua son courage. « Toi, Baptiste, dit-il, ce mauvais tour de la fortune te blesse plus profondément, parce que tu es père de famille ; tu rêvais la prospérité pour ces petits êtres qui entourent ton foyer. Console-toi, le bonheur qu'on trouve dans la médiocrité est le plus sûr ; l'expérience te l'apprendra. Retirez-vous, mes amis ; demain, dès cinq heures, nous partirons tous pour aller recevoir notre brave Vincent. »

Les femmes veillaient encore : « Vous voilà enfin, dit Rosine.

— Le capitaine en a toujours long à dire.

— Tu n'as pas la même figure, mon neveu ; il y a de mauvaises nouvelles; parle vite, l'incertitude n'est pas supportable.

— Effectivement, le trois-mâts a eu de terribles avaries, mais aucun des passagers n'a péri Un remorqueur est allé les chercher

— Tu dis la vérité !

— Oui, personne n'a péri, et j'espère que demain nous serons tous réunis. Soyez prêtes à cinq heures, M. Croix sera des nôtres. »

Chacun avait hâte de mettre fin à la conversation.

Baptiste ne garda pas le secret avec sa femme; il lui recommanda bien toutefois de le garder elle-même.

Rosine ne se coucha point et, dès que Françoise fut endormie, elle se laissa aller à une tristesse que la solitude et le silence de la nuit ne firent qu'accroître.

Bien avant l'heure du départ, la lumière brillait dans la maison des Brou. Au premier signal, les femmes enveloppées de leur cape suivirent Baptiste et Étienne en silence. Françoise seule disait tout bas à sa tante : « Mon Dieu que je suis contente de le revoir ! »

La joie de la jeune fille n'avait qu'un faible écho dans le cœur de ses parents.

Le capitaine les accueille par un cordial bonjour; on s'embarque. La brume se dégage peu à peu à l'horizon et bientôt le soleil apparaît dans toute sa splendeur.

Déjà la jetée est couverte de monde, car rien n égale l'intérêt qu'inspire à tous les habitants le retour d'un bâtiment qui a souffert; les parents, les amis et les curieux se confondent dans la foule. Un vieux matelot a sa lunette braquée et tient son entourage an courant de ce qu'il voit.

Cependant des bruits sinistres circulent : « ils avaient trop d'or, c'est ce qui a causé leur malheur; mais la vie, après tout, est ce qu'il y a de plus précieux. »

Rosine a entendu ces paroles; la physionomie et l'attitude du capitaine, de son frère et d'Étienne les confirment pleinement : son frère revient après avoir perdu le fruit de dix années de travail, et quel travail !

Cette sœur dévouée, cette fille généreuse éprouve alors un sentiment qu'elle n'ose s'avouer : « Lui non plus n'a pas fait fortune, se dit-elle; nous rentrons au pays, pauvres tous les deux, et tous les deux nous travaillerons jusqu'à la fin de nos jours. »

Puis, par un de ces retours bien naturels, elle regretta la fortune et s'attrista.

« Attention ! dit d'une voix imposante le vieux matelot. Je vois un point noir à l'horizon. C'est cela même.... les pauvres gens ! »

La foule est silencieuse, le remorqueur est en vue. Il avance ; le voici, il passe devant la tour Saint-François. Les mouchoirs, les chapeaux et mille gestes d'intérêt accueillent les passagers.

Le pont est couvert d'hommes mal vêtus, de quelques femmes, d'enfants qui ont encore des sourires.

On se précipite vers le port. Parents et amis cherchent à reconnaître ceux qu'ils attendent. Le débarquement se fait avec lenteur. Enfin les passagers quittent le paquebot.

« Mon frère n'y est pas, s'écrie Rosine d'une voix à moitié éteinte.

— Oui, il y est, répond le capitaine Croix. Cet homme maigre, au teint brun, aux cheveux rares et blancs qui se tient debout, près de la cheminée, est votre frère. N'hésitez pas à vous jeter dans ses bras. Il faut lui laisser croire que vous l'avez reconnu. »

Le vieillard ne s'est pas trompé : l'homme qu'il a désigné est bien Vincent Brou; il quitte enfin le bâtiment, cherche d'un regard inquiet ses enfants, tandis qu'eux, suivant le conseil de leur ami, se jettent dans les bras d'un homme devant lequel ils eussent passé avec indifférence s'ils n'eussent été prévenus. Toutefois, il n'y a point trace de maladie sur le visage amaigri de leur père.

La chaleur sèche qui dure trois mois en Californie produit une transpiration continuelle qui réduit promptement le corps à un état d'amaigrissement excessif.

Beaucoup de gens de Trouville étaient venus pour assister à l'entrevue du père et de ses enfants, amis et curieux éprouvèrent un sen-

timent de compassion. Ce n'était plus ce pêcheur intrépide qui sortait du port par tous les temps.

Une heure plus tard seulement, la famille Brou put s'entretenir sans témoins. Il fut décidé qu'on passerait la journée au Havre pour se voir et causer à l'aise ; et sans doute aussi pour rentrer au village à la chute du jour afin d'éviter les visites trop empressées.

Retirés dans une modeste auberge, nos braves gens s'abandonnèrent à tous les sentiments contenus à grand peine dans leurs cœurs.

Vincent disait sans cesse : « Mes enfants ! Ma pauvre sœur ! » Il regardait Françoise avec admiration; son fils Étienne était un garçon comme il n'en avait pas vu depuis son départ d'Europe !

Chaque parole du père était sans doute recueillie avec intérêt, mais on avait hâte de connaître les détails de cet affreux naufrage.

« J'étais, dit enfin Vincent, possesseur d'une valeur de cent mille francs ; plusieurs camarades, quoique moins heureux que moi, résolurent de retourner en Europe, et je les suivis à San-Francisco.

« Un beau voilier ne tarda pas à prendre un grand nombre de passagers parmi lesquels se trouvaient des femmes et des enfants.

« En mettant le pied à bord, je me sentis délivré de la crainte de mourir dans la Nevada, où mes yeux hélas ! ont vu des tombes qui ne sont

autres qu'un amas de sable devant lequel on passerait avec indifférence, si une petite croix de bois n'indiquait qu'un homme est là.

« Le bâtiment avait déjà fait plusieurs fois le trajet du Havre à San-Francisco avec un rare bonheur; le capitaine était vaillant.

Nous mîmes à la voile le 12 avril par un temps admirable.

« Comment vous dépeindre la joie de votre père se sentant emporté vers la France! Vers vous, mes chers enfants!

« Nous étions tous de bonne humeur, riant de la déception de *Messieurs* du Mexique qui nous attendaient dans le désert pour nous imposer leurs conditions.

« Pendant plusieurs jours le vent nous fut favorable : personne ne doutait que notre traversée ne fût des plus heureuses, lorsque le 24 à une heure du matin, un ouragan furieux se déclare, réduit la voilure; à huit heures une tourmente de vent tord notre mâture, et dans l'espace de quelques heures, tous nos bastingages sont enlevés. L'eau gagne la cale, matelots et passagers luttent avec énergie; des vagues phosphorescentes enveloppent le voilier, c'est une lutte à mort.

« Néanmoins le bâtiment se soutient : les matelots luttent toujours, les pompes jouent pendant des heures qui semblent des années.

« L'espoir renaissait, lorsque tout à coup, le capitaine s'écrie : « Les chaloupes à la mer!...

Quel moment! Tous lèvent les yeux au Ciel et implorent le pardon du Créateur! Tous prient à haute voix, les femmes et les enfants sont jetés dans les chaloupes insuffisantes pour le nombre des passagers; mais à ce moment les flots s'apaisent, et les hommes peuvent avoir une chance de salut en se jetant à la mer, à condition toutefois de se débarrasser de tout fardeau. Hélas! le seul que nous eussions était cet or qui nous avait coûté tant de fatigues et que nous rapportions avec tant de joie. Un d'entre nous hésita, et c'est le seul que nous n'ayons pas revu.

« Nous abordâmes l'archipel des îles Galapagos; tout le monde tomba à genoux, rendant grâce à Dieu d'avoir échappé à la mort; mais le désespoir succéda à la reconnaissance : nous avions tout perdu!!!

« Il y eut alors une scène dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire : parmi ces hommes, il y en avait de furieux, d'autres pleuraient, voulaient se laisser mourir dans ces îles inhabitées. Le capitaine parvint, non sans peine, à relever ces courages abattus. Moi seul, par je ne sais quel hasard, portais à mon cou un petit sachet où sont encore quelques pépites d'or que la tempête a dédaignées. Voilà, mes chers amis, le résultat de dix années de travail et de souffrances.

« Huit jours s'écoulèrent dans la solitude où nous n'avions pour toute nourriture que des tortues de mer qui abondent dans ces parages.

Enfin, un vapeur aperçut les débris de notre trois mâts et vint à notre secours; on nous recueillit avec une sympathie qui fut un véritable adoucissement à notre infortune. La traversée fut heureuse jusqu'en vue des côtes d'Angleterre. Là nous éprouvâmes de fortes avaries. Mais au premier signal du capitaine, un remorqueur nous vint en aide, et me voici parmi vous. »

Le silence fut la péroraison de ce triste discours.

« Mes enfants, dit le capitaine, le rivage où a échoué votre père, est probablement aussi calme que le nôtre. Eh bien ! la paix doit aussi rentrer dans votre âme. Brou est sauvé, voilà l'important. D'ailleurs, qui sait si ces trésors n'eussent pas été un sujet de discorde entre vous? Ah ! croyez-moi, la présence de ceux qu'on aime est le premier des biens de ce monde ! »

— C'est décidé, dit Etienne, à son tour, nous serons pauvres et contents comme autrefois. Dès demain, je monte dans ma barque.

Baptiste et sa femme ne purent dissimuler entièrement la douleur que leur causait cette fortune perdue.

Cependant la curiosité fit diversion un instant. Chacun examina, retourna le mince lingot. Puis Brou pria son ami d'aller proposer cet échantillon d'or à un changeur.

Aussitôt, le capitaine se rendit dans la *grande rue*, et rapporta quatre pièces d'or.

A la vue de ces quatre pièces tous les yeux se remplirent de larmes : quels regrets !



Les hommes peuvent avoir une chance de salut en se jetant à la mer
(Page 223.)

On agita cependant la question de l'emploi de cette fortune dérisoire.

« Il faut les garder, dit Rosine, et quand nos petits neveux seront grands, on leur dira : voyez, ces pièces d'or ont manqué de coûter la vie au père de famille qui est allé les chercher bien loin, restez dans votre pays, contentez-vous de votre état.

Cette morale, excellente sans doute, n'eut point de succès.

— Et toi, Françoise, demanda Vincent, quel est ton avis ?

— Mon père, si ces pièces d'or m'appartenaient, je les donnerais à la pauvre Marguerite dont le mari a été perdu en mer l'an passé ! Elle a quatre enfants.

— Elle a raison, dit le capitaine, ce sera un bon placement.

Nous ignorons jusqu'à quel point cette proposition fut goûtée : qu'il nous suffise de savoir que le lendemain Françoise porta les quatre pièces d'or à la pauvre veuve.

La jeune fille avoua qu'elle s'était crue un instant Reine de France.

Le retour du pêcheur était le sujet naturel de toutes les conversations : « que va-t-il faire ? par bonheur l'aîné a une barque ! Le pauvre homme ! Est-il changé ! On le voit, il a pioché dur ! »

Peut-être quelques envieux virent-ils Vincent Brou d'un œil sec ; mais nous voulons l'ignorer. Qu'il nous suffise de savoir que ses amis lui firent un bon accueil et ne l'accablèrent pas de

ces questions indiscrètes qui forcent un homme à mettre au jour ce qu'il veut cacher.

Peu à peu le calme se rétablit dans les cœurs; chacun travaillait de son mieux. Vincent et son fils allaient à la pêche. Rosine et sa nièce n'atten daient que le départ de Baptiste et de sa femme pour répondre à l'empressement des pratiques, car, à la nouvelle du retour de Mlle Brou, l'ouvrage arrivait de tous côtés.

Cependant Rosine redoutait le moment où son frère l'interrogerait sur les dix années qu'elle avait passées hors du pays. Mme Papon avait déjà fait ce triste récit à Vincent. Aussi l'excellent homme ne sollicitait pas sa sœur de revenir sur un semblable sujet.

Cependant un soir qu'ils étaient assis au bord de la mer, attendant Etienne dont la barque paraissait à l'horizon, « Ma bonne Rosine, dit Vincent, nous voici rentrés au port, nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas, ma sœur?

— Je vais te raconter...

— Je ne veux rien savoir; je vous ai tous retrouvés, je n'ai que des remercîments à te faire. »

Malgré les instances de son frère, Rosine voulut raconter les événements qui avaient rempli sa vie. Cet aveu était nécessaire pour rendre la paix à son cœur; et comme elle s'accusait : « Moi seul, dit Vincent, je suis coupable. J'aurais dû être là pour fermer les yeux à mon père et à ma mère, et ne pas te laisser un fardeau sous lequel tu devais sucomber un jour ou l'autre Tu as

procuré une bonne éducation à ma fille, je t'en bénirai toute ma vie. »

Le noviciat du bonheur est de courte durée. Deux mois s'étaient à peine écoulés, et déjà nos pêcheurs avaient repris leurs affaires. Françoise se montrait habile ménagère; la tante trouvait les choses faites sans pouvoir parvenir à s'en mêler.

Les deux femmes travaillaient tout le jour. La mine fraîche de Françoise attira l'attention de quelques dames, elles proposèrent de l'ouvrage à la jeune fille, et ce bon exemple fut suivi par d'autres.

Rosine avait de l'admiration pour sa nièce; avec quel zèle, quelle simplicité l'élève des bonnes Ursulines s'était formée à cette vie nouvelle!

C'était toujours une fête, lorsque Vincent rentrait à la maison. Françoise l'entourait de tous ses soins, prévenait ses désirs, et ne s'expliquait pas pourquoi des ombres de tristesse passaient sur ce beau et cher visage.

Le voyageur avait encore l'esprit rempli de tout ce qu'il avait vu. Le souvenir de ses aventures de terre et de mer ne s'effaçait pas; et puis le père ne pouvait se consoler de ne pas avoir la plus petite dot à donner à sa fille.





CHAPITRE XVI.

LES AMIS FIDÈLES.

Brou et sa fille ne passaient pas une semaine sans aller voir Mme Papon. L'aubergiste n'était plus alerte comme jadis; les infirmités s'annonçaient, la brave femme devenait soucieuse. Françoise rendait mille petits services à sa vieille amie et celle-ci aurait bien voulu la garder, mais la jeune fille lui faisait un si joli tableau de ses occupations et du plaisir qu'elle y trouvait que la bonne Papon n'insistait pas.

Tant que l'aubergiste avait été bien portante, ses parents ne s'étaient point inquiètés d'elle. Une fois par hasard, un petit cousin passant par

Honfleur lui rappelait sa parenté et profitait de l'occasion pour faire un bon déjeûner sans dépenser un sou.

Cette indifférence n'était plus de saison. Le moment était venu de se rapprocher de la propriétaire du *Cheval-Blanc*.

Un matin certaine cousine vint offrir à Mme Papon l'agrément de sa compagnie et celle de deux grandes filles fort gauches. Affaiblie par ses infirmités et commençant à souffrir de la solitude, Mme Papon accueillit mieux ces parentes improvisées que celles-ci ne s'y attendaient. Elle mit cependant pour condition que ces dames ne demeureraient pas à l'auberge. On se soumit. Le début était trop heureux pour compliquer la position en essayant d'obtenir d'avantage.

Mme Renard logea assez près du *Cheval-Blanc*, pour observer tout ce qui s'y passait, et les visites des Brou ne tardèrent pas à lui donner de l'ombrage.

Les serviteurs de l'auberge goûtaient peu ces parentes inconnues de tous les gens du pays, et ils entretenaient soigneusement la mauvaise humeur du chien contre elles; mais rien ne décourage ceux qui ont l'idée fixe d'un testament.

C'est pourquoi Mme Renard changea tout-à-coup de système; elle fit des avances à Rosine et à sa nièce et les engagea à considérer sa maison comme un autre *Cheval-Blanc*. Les invitations se renouvelèrent et furent constamment refusées. Du reste un surcroît d'ouvrage réclamait les ou-

vrières chez elles, et ce n'était guère que le dimanche qu'on les voyait à Honfleur.

Il y a toujours un fond de raison et de bon sens chez ceux qui réfléchissent le moins : les Brou déçus de leurs espérances se mettant courageusement au travail excitaient l'admiration. C'était à qui donnerait sa pratique à la gentille Françoise. Puis ce père de famille revenu de Californie après dix ans de labeur, et dont le salaire avait été englouti, intéressait vivement les étrangers. On aimait à le voir, à causer avec lui. Toute parisienne se faisait presque une obligation de réclamer les services de la tante et de la nièce.

Un matin, une dame et une demoiselle s'arrêtèrent devant la porte, hésitant à entrer, regardant à droite et à gauche, puis elles s'éloignaient, lorsque, sur l'avis de sa tante, Françoise alla parler aux étrangères.

« N'est-ce pas près d'ici que demeurait autrefois la famille Brou?

— Oui, Madame, Vincent Brou y habite encore, je suis sa fille.

— Et votre tante Rosine, Mademoiselle?

— Ma tante demeure avec nous, Madame : désirez-vous la voir?

— Si je veux la voir! »

Et retournant sur ses pas, Mme de Versannes, entra brusquement dans la maison. Rosine! Rosine! ma pauvre Rosine! te voilà donc enfin!

La maîtresse embrassa la servante de tout son cœur.

Rosine surprise, suffoquée, attendrie pouvait à peine dire une parole. Ce n'était pas précisément nécessaire : Mme de Versannes parlait avec cette volubilité qui est quelquefois l'expression de la joie : « Vilaine, tu as mis la brouille dans notre ménage : lorsque j'ai voulu t'emmener en Suède, mon mari m'a grondée, et moi qui te cherche depuis trois mois, je lui ai fait des reproches. Car, vois-tu, ne pas te retrouver eût été une grande peine.

— Et comment se porte toute la famille? demanda enfin Rosine.

— Mon mari est en parfaite santé, mais ma bonne mère n'est plus aussi ingambe; tu la verras, car elle vient d'acheter une propriété entre Dieppe et le Havre et certainement elle fera une apparition dans son cher Trouville.

« Voilà ma petite Nenette, comment la trouves-tu?

— Mademoiselle ressemble à Madame....

— C'est ce que je voulais te faire dire.

« Je te quitte, mais j'entends manger une sole normande avec vous. Tu me préviendras du jour. Je veux voir tes frères.

« Adieu, voici l'heure du déjeuner : à propos, je ne me fais plus attendre. La diplomatie a complété mon éducation.

— Alors il n'y a plus de querelles dans le ménage....

— Oh méchante! Tu te souviens des imperfections de ta maîtresse! au revoir! »



Et votre tante Rosine, mademoiselle? (Page 233.)

La présence de cette jeune femme réveilla les tristes souvenirs de Rosine, mais la reconnaissance emporta bien vite ce nuage.

Il ne fut question que de Mme de Versannes tout le reste du jour, de l'honneur qu'elle ferait à la famille en venant dîner. Françoise essuya les assiettes neuves, et déclara qu'Étienne irait jusqu'au fond de la mer chercher une sole, si c'était nécessaire.

Vincent et ses fils apprirent avec plaisir la grande nouvelle.

Dès le lendemain, une belle paire de soles était accrochée devant la porte des Brou.

Mme de Versannes et Antoinette vinrent donc s'asseoir à la table des pêcheurs.

Le repas fut très-gai, la cuisine de Françoise déclarée supérieure à celle du *Bras d'Or :* l'apparition d'une montagne de crevettes et d'excellent cidre achevèrent de constituer un repas déclaré irréprochable par la Parisienne dont l'humeur, il est vrai, assaisonnait si bien toutes choses.

Bientôt, les hommes se retirèrent; Françoise rétablit l'ordre, Antoinette alla cueillir un bouquet.

Restées seules, Mme de Versannes exigea le récit des événements accomplis en son absence.

Rosine ne put refuser, mais elle fut délivrée d'un grand poids, lorsqu'elle put à son tour interroger sa maîtresse.

« Madame ne me semble pas avoir trop souffert?

— Non, mais comment te dire ma joie en rentrant dans notre pays, qui selon moi, est le plus agréable du monde; point d'excès dans la température; le froid et la chaleur y sont supportables; le sol produit tout en abondance et chacun en a sa part; voilà ce qui me plaît dans notre France....

« Tiens! La tête de carton vit encore.

— Et j'espère qu'elle vivra encore longtemps.

— A propos, je te prie de me faire un bonnet normand, un beau clocher, j'irai à un bal costumé cet hiver, et je veux être en normande : c'est un secret. »

Les six semaines que Mme de Versannes passa en Normandie achevèrent de remettre notre bonne Rosine. Les Brou ne demandaient plus rien à l'avenir; le travail entretenait le contentement et la paix dans leurs cœurs. Bien souvent depuis son retour, Vincent avait pensé à son camarade Finch qui, plus heureux que lui, n'avait qu'à jouir de sa fortune. Sans être jaloux, le contraste de leur position s'offrait sans cesse à son esprit.

Bien des mois s étaient écoulés, et l'Irlandais ne donnait aucun signe d'intérêt à Brou dont le nom se trouvait parmi ceux des naufragés. La catastrophe était donc aussi bien connue en Irlande qu'en France. Vincent expliquait le silence de son camarade par l'embarras que lui causait sa prospérité vis-à-vis d'un homme à jamais

ruiné, et l'oubli était ce qu'il devait désormais en attendre.

Cependant une circonstance imprévue amena Finch à Dieppe; il ne résista pas alors à se rendre jusqu'à Trouville ayant l'espoir d'y retrouver son malheureux ami.

C'était à l'heure du repas, la famille était réunie. A la vue de l'Irlandais, Rosine pâlit, et, sans la bonne grâce de Françoise, l'étranger se fût trouvé fort mal reçu.

Finch aurait voulu entendre aussitôt les détails de la triste catastrophe du trois-mâts; mais il comprit que ce n'était pas le moment, et se contenta de dire quelques paroles sympathiques à Vincent.

Le repas étant achevé, les deux hommes s'éloignèrent.

« Mon pauvre ami, dit Finch, en se jetant dans les bras de Vincent, combien je me reproche de vous avoir emmené en Californie!

— Ne vous reprochez rien, mon cher, l'ambition seule a causé ma perte, j'aurais dû revenir avec vous.... Ces dix années d'exil ont été un rêve.... Maintenant, que je suis bien éveillé, mes enfants, ma petite maison et l'amitié de mes camarades, tout cela m'est rendu; n'est-ce pas assez pour être content? Ne craignez pas, Finch, de me parler de votre bonheur; me croiriez-vous jaloux?

— Non,... et d'ailleurs le sort d'un Irlandais n'est pas enviable, je vous assure; nous ne man-

quons de rien, j'ai même acquis du bien; n'importe, il y a trop de souffrances dans notre pays, trop peu de liberté. La disette a été affreuse.... J'ai donné et je donne chaque jour, mais la faim est une maladie incurable dans notre pauvre Irlande.

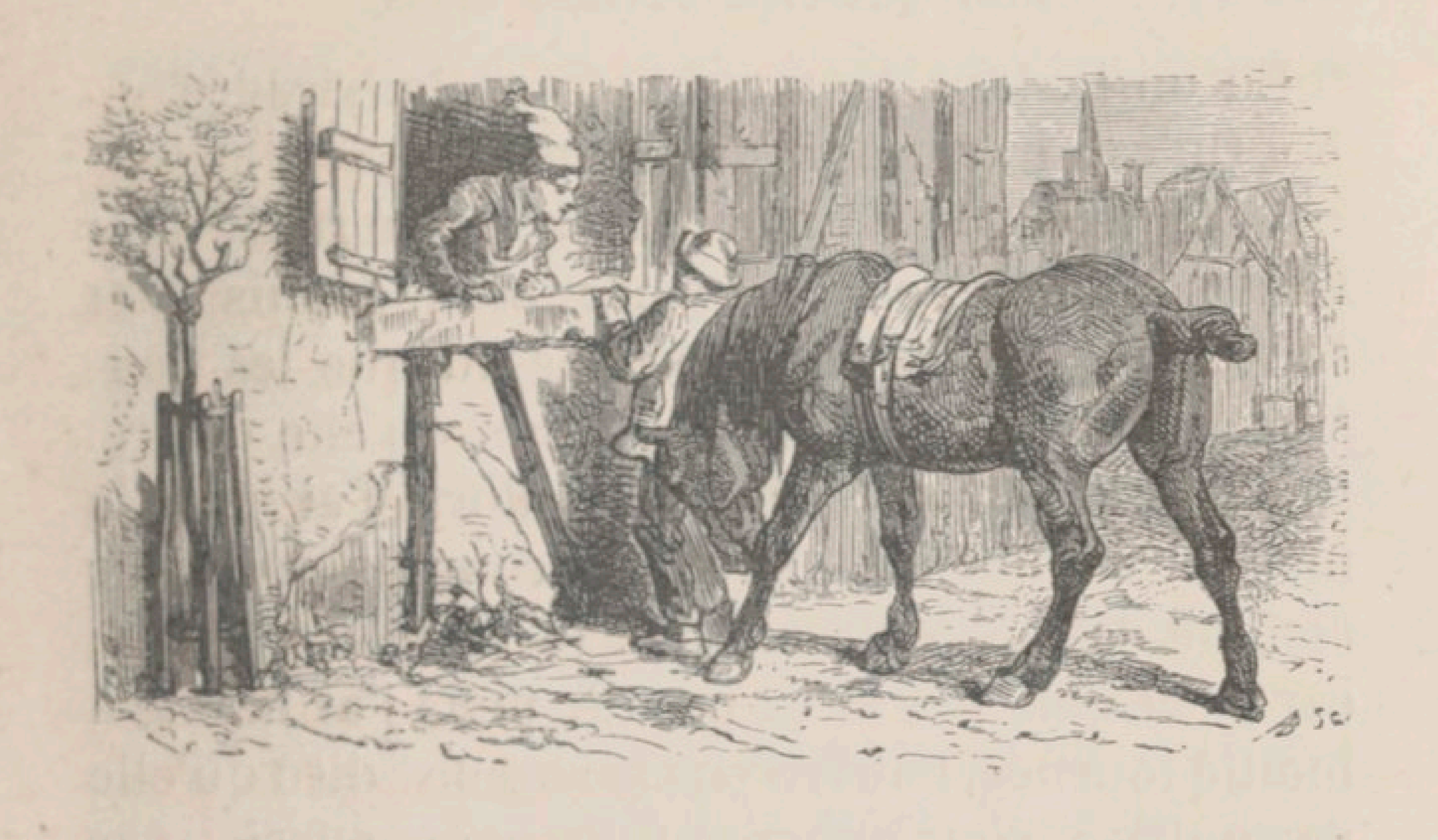
« La liberté dont tout homme jouit en France est un bienfait auquel vous ne songez jamais; vos regards ne sont point attristés par la vue de gens qui ont toujours faim. Tous vos Normands, hommes, femmes et enfants connaissent la prospérité. Je rencontre partout des visages qui annoncent le bonheur. »

La physionomie de Finch était en parfaite harmonie avec son discours. Vincent, sans être philosophe, se persuada aisément que sa part n'était pas la plus mauvaise, et, quoi qu'on en dise, il est bon de se convaincre que la fortune n'est pas synonyme de bonheur.

Finch ayant accompli ce qu'il appelait son devoir, s'embarqua le lendemain pour l'Irlande.

Cette visite eut la plus heureuse influence sur Vincent. Chaque jour, le bien-être du foyer adoucissait ses regrets.





CHAPITRE XVII.

UNE DOUBLE SURPRISE.

Les volets étaient encore fermés lorsqu'on frappa vigoureusement à la porte des Brou.

« Qui est là?

— Achille. »

Ce héros était le fidèle serviteur de Mme Papon : cocher, valet de chambre, pourvoyeur et garçon de salle. Tels étaient les titres du messager.

Cependant la présence d'un tel homme était de mauvais augure dans une saison où les visites commencent à être nombreuses au *Cheval-Blanc*.

En un instant, la maison fut débarricadée.

« Qu'est-il arrivé, brave Achille?

— La mère Papon m'a l'air d'être en route pour l'autre monde; elle ne parle plus depuis hier soir, mais j'ai vu dans son regard que les cousines l'ennuient et que c'est vous qu'elle désire. Il n'y avait pas de barque, alors j'ai pris la meilleure jument, quoiqu'un commis-voyageur compte dessus pour aller.... je ne sais plus où; car je ne sais pas si ça paraît, mais j'ai la tête à moitié tournée. Pauvre chère femme! dire qu'elle va quitter son auberge! Et moi aussi, par exemple, mon épouse ne veut pas que nous restions pour faire valoir le bien de Mme Renard et de ses filles; mais il n'y a pas de temps à perdre, mamzelle Brou.... Pauvre *Cheval-Blanc*, ta gloire est finie! Quelle perte pour le pays!

« Allons, vous allez monter toutes les deux sur la jument, et moi je vous suivrai d'un bon pas. »

Pendant ce récit, les deux femmes achevaient leur toilette, et après avoir pris une croûte de pain et un verre de cidre, elles se mirent en route accompagnées de Vincent et d'Achille.

Effectivement, la bête était bonne, et le voyage se fit aussi rapidement que possible.

En voyant ses amis, la malade sourit et retrouva du calme.

Mme Renard et ses filles reçurent les Brou avec bienveillance, les comblèrent même d'attentions, firent l'éloge de la mourante et ne mé-

nagèrent pas les soupirs et les exclamations de douleur.

Comme Mlle Zoraïde Renard allait donner des ordres, la cuisinière apportait aux voyageurs un déjeûner préparé à leur intention; les cousines en prirent une bonne part, au regret des serviteurs qui devenaient chaque jour plus hostiles à ces dames.

« J'ai fait préparer des chambres pour vous, dit la mère Renard d'un ton protecteur.

— Madame, dans ce pays-ci on ne dort pas, lorsque les amis sont à la mort. Nous ne quitterons pas Mme Papon tant qu'elle respirera.

— Je l'espère bien, ajouta la servante d'un ton rogue, ce serait l'achever du coup. Vous êtes ses enfants. »

Le silence accueillit ces paroles. Mlle Brou et sa nièce assistèrent leur respectable amie, jusqu'au dernier moment,

L'auberge ne désemplissait pas; les regrets étaient unanimes : « Quelle perte pour le pays! Toujours du bon, et à un prix raisonnable. Que de malheurs n'a-t-elle pas empêchés depuis quarante ans! Aussi les mauvais sujets ne fréquentaient guère sa maison! Quelle triste figure vont faire ses trois cousines au comptoir! »

C'était devant la porte de l'auberge et dans la salle même que se tenaient ces discours.

Le dernier moment de la brave aubergiste arriva. Madame Renard n'avait pas attendu la fin de sa cousine pour organiser des obsèques pom-

peuses qui seraient aux yeux des gens du pays un témoignage de la reconnaissance des héritières. A la grande surprise de cette femme prévoyante, le notaire lui fit savoir qu'il avait reçu les volontés de Mme Papon au sujet de ses funérailles. La défunte voulait s'en aller pauvrement, telle qu'elle était venue en ce monde. En revanche, ses héritiers auraient de larges aumônes à faire. Mme Renard, quoique déçue, loua beaucoup la générosité de sa bonne parente.

Les Brou retournèrent à Trouville après avoir rendu les derniers devoirs à leur amie. Rosine se reprochait amèrement tous les chagrins qu'elle lui avait causés, et regrettait peut-être, sans se l'avouer, de n'avoir pas permis à cette femme généreuse de lui faire autant de bien qu'elle le souhaitait. Tous les bons conseils, les services de cette fidèle amie grandissaient dans l'esprit de celle qui les avait méprisés; elle se promit bien de ne jamais reparaître dans une maison désormais habitée par des étrangères.

Trois semaines plus tard, les scellés étaient levés, maître Fargeau ouvrit le testament en présence de Mme Renard et de ses filles.

Ce moment, toujours solennel, était attendu avec impatience par ces dames. Grande fut leur surprise en entendant maître Fargeau déclarer Rosine Brou légataire universelle de Mme Papon; à charge de donner une dot de quarante mille francs à Françoise Brou, de payer une pension viagère de cinq cents francs aux deux fidèles ser-

viteurs de l'auberge et enfin mille francs une fois donnés au petit cousin qui trouvait la cuisine du *Cheval-Blanc* à son goût.

Une demi-heure plus tard, tout le monde donnait plein consentement à l'exécution du testament de l'aubergiste.

Mme Renard essaya de réclamer contre un acte qu'elle appelait inique, mais la loi lui répliqua en termes si précis, qu'elle n'insista pas longtemps. Elle comprit même que le chemin le plus court pour retourner à Falaise serait le meilleur.

Le notaire ne tarda pas à faire connaître à Mlle Brou les dispositions de l'aubergiste du *Cheval-Blanc*. Surprise et émue de reconnaissance, Rosine ne put cependant s'empêcher de dire : « Cette auberge me poursuivra donc toujours! » A peine ces paroles étaient-elles sorties de sa bouche qu'elle s'en repentit amèrement. Aurait-elle jamais pu penser que le bonheur d'enrichir sa famille lui était réservé !

L'héritage n'était pas de mince valeur. Depuis quarante ans, l'auberge du *Cheval Blanc* était le rendez-vous des gens du pays et des touristes. Bon an, mal an, Mme Papon gagnait, tous frais faits, six mille francs, dont elle avait entassé une bonne partie. La fortune venait donc décidément frapper à la porte des Brou, et cette fois-ci elle entrerait.

Il se mêla à la joie de Vincent un sentiment qu'il faut lui pardonner : « N'est-ce pas moi, le

chef de la famille, qui aurais dû procurer cet heureux changement? Ma sœur, tu es toujours notre bonne étoile!

— Oui, mon frère, mais nous causerons plus tard, n'allons pas par nos lenteurs compromettre un si bel héritage. Ce soir, au retour d'Étienne, je vous communiquerai mon plan; je te préviens d'avance que je tiens à ce qu'il soit exécuté de point en point. »

Vincent se promena de long en large tout le reste du jour, impatient de connaître le plan de sa sœur, car, selon lui, il n'y avait qu'une chose à faire, c'était d'aller tous s'établir à Honfleur.

Lorsqu'ils furent réunis, Rosine pria son frère de parler le premier. On l'écouta. Invité à dire son mot, Étienne se borna à demander la pratique de l'auberge, spécifiant la monnaie dans laquelle il voulait être payé. « Mais parlez donc à votre tour, madame du *Cheval-Blanc!* dit-il.

— Mon garçon, j'attends beaucoup de toi.

— Parlez, parlez, chère tante, mes mains, mes pieds, mes idées sont à vous.

— C'est justement ce qu'il me faut. Écoute-moi : Je bénis la chère Mme Papon de m'avoir faite son héritière; seulement je suis résolue à ne profiter de son héritage que d'une certaine manière; je ne m'établirai pas maîtresse d'auberge, et je pense que ce n'est pas la place de Françoise en ce moment. Cependant comme il faut veiller à nos intérêts, dès demain je pars avec toi; tu seras jusqu'à nouvel ordre l'homme

d'affaires. Les revenus de l'auberge seront partagés entre nous tous. La dot de Mlle Françoise Brou restera chez maître Fargeau, je désire et j'espère que ma nièce se mariera. »

La jeune fille garda le silence.

« Et toi, mon brave Étienne, tu trouveras aussi à bien t'établir.

— Halte là! tante Rosine, elle est trouvée. Ce n'est pas une richarde, par exemple, la petite Modeste, mais gentille et courageuse. On l'aime rien que pour le soin qu'elle a de ses grands parents. Leur vieille maison est recherchée des baigneurs à cause de l'air avenant de Modeste. Quand je passe, par hasard, dès cinq heures du matin devant sa porte, je la vois qui arrose le petit jardin, et je lui dis bonjour. Ma chère tante, je suis prêt à vous obéir, si votre inclination est la mienne. »

Personne ne dormit cette nuit-là, et, dès le lendemain, les Brou prenaient possession de l'auberge.

La grande marée de l'équinoxe fait moins de tapage que n'en fit la nouvelle de l'héritage Papon.

Le capitaine Croix lui-même salua avec surprise la fortune de ses amis. Il faut savoir gré au brave homme de n'avoir pas développé longuement à ses amis le proverbe si vrai : *L'homme s'agite et Dieu le mène.*

Le vieillard était tout joyeux. Il promit à la nouvelle propriétaire du *Cheval-Blanc* de faire,

contrairement à ses habitudes, de petits voyages à Honfleur.

A l'arrivée de Mlle Brou et de son neveu, Achille et sa femme changèrent immédiatement de résolution. Leur départ serait un acte d'ingratitude envers la chère défunte, et d'ailleurs ils ne pouvaient supporter la pensée de voir arriver de nouveaux serviteurs.

Tout était donc pour le mieux. La bonne Mme Papon en avait bien jugé : Rosine, transformée par ce coup de fortune, faisait très-bien au comptoir. Les voyageurs, d'abord déçus de ne pas retrouver la bonne dame, convinrent que celle qui la remplaçait était digne de leur confiance, et, la curiosité s'ajoutant à l'estime, le *Cheval-Blanc* vit insensiblement s'accroître le nombre des chalands. Vincent, sa fille et le vieux capitaine venaient régulièrement passer le dimanche à Honfleur. Tante Rosine était comme accablée de bonheur : donner ses ordres du matin au soir, ouvrir le tiroir, y prendre de l'argent sans avoir le souci d'en manquer, était-ce croyable?

Elle ne touchait pas à un meuble, n'ouvrait pas une armoire sans bénir la chère femme qui l'avait aimée envers et contre tout, et qui enfin s'était vengée si noblement de tant d'ingratitude.

Cependant on s'étonnait à Trouville de voir Mlle Brou si bien établie à Honfleur : elle ne peut décidément pas rester au pays, c'est un sort, disaient les plus indulgents. Rosine laissait dire;

mais elle n'avait qu'une ambition : bien marier sa nièce.

Une année se passa à chercher dix lieues à la ronde un mari pour Mlle Françoise Brou, et ce fut le fils d'un voisin qui l'épousa. Le choix fut approuvé par tout le monde, ce qui est souvent un gage de bonheur.

L'estime que les gens du pays accordaient à la tante ne fut point refusée aux nouveaux maîtres de l'auberge. C'était charmant de voir une jeune femme bien élevée, polie et fort entendue, aller et venir dans la vieille maison.

Aucun luxe ne fut introduit dans l'auberge; c'était la volonté expresse de Mlle Brou; toutefois elle ne put s'opposer à ce que la toilette du *Cheval* fût renouvelée.

Un artiste blanchit sa robe, ranima le feu de ses yeux, démêla sa queue et lui mit dans la bouche un mors doré. Ce qui, au dire des bonnes gens, ne l'empêchait pas de garder son allure modeste : il y avait place pour tout le monde; pauvres ou riches, étaient bien reçus et bien servis. Mesdames Renard elles-mêmes, ayant eu la fantaisie d'y entrer, ne purent trouver prétexte à la plus petite plainte.

Rosine, rentrée dans sa vieille maison, retrouva enfin le calme. Elle continua de travailler, mais seulement pour ceux qui n'avaient pas le moyen de la payer.

Nous souhaitons que le lecteur l'approuve et que son exemple lui profite. Il évitera ainsi les

fautes et l'ennui que l'oisiveté amène inévitablement.

Un soir, c'était dans la belle saison, sa porte était ouverte, et la tête de carton sur les genoux, elle achevait de monter un bonnet, tout en parlant à cette vieille tête : « Tu as résisté à bien des épreuves, ma pauvre amie! n'importe, tu as encore ton utilité; ne crains pas qu'une rivale te remplace jamais. »

Une petite fille de dix ans entrait en ce moment.

L'air troublé de l'enfant n'échappa point à Rosine : « Qu'as-tu donc ce soir?

— Oh! rien, mamzelle Brou, voici du ruban pour le bonnet de ma sœur. »

La petite se sauva à toutes jambes.

De retour à la maison, elle raconta à sa sœur que la tête de carton de Mlle Brou parlait.

La grande sœur rit de cette nouvelle, et promit d'aller causer le lendemain avec la tête de carton.

Cependant ce bruit ridicule prit de la consistance parmi les jeunes filles du village; elles trouvaient mille prétextes pour aller chez Mlle Brou; les plus hardies touchaient à *la tête*.

« Il faut savoir à quoi nous en tenir, dit l'une d'entre elles, moi je n'en ai pas peur, j'irai ce soir, puisque c'est le soir qu'elle parle, et je demanderai à Mlle Brou si c'est vrai. »

Aussi résolue que curieuse, Catherine alla trouver Mlle Brou. Après avoir parlé de mille riens qui ne l'intéressaient guère, elle demanda



Un artiste blanchit sa robe. (Page 249.)

négligemment : « Est-ce vrai, mamzelle Brou, que votre tête de carton parle?

— Oui, mon enfant. »

A ces mots, la visiteuse se lève précipitamment, renverse la table à ouvrage, et peu s'en fallut qu'elle ne sautât par la fenêtre.

« Écoute-moi, ne crains rien : cette tête a un langage qui n'est pas le nôtre : sa présence me rappelle mon temps d'apprentissage, les bons conseils de Mlle Tonplain; elle m'a suivie partout, cette vieille tête, et toujours elle a été pour moi l'occasion de sages réflexions sur le passé et sur l'avenir. Voilà ce que me dit la tête de carton. Je voudrais que ce langage fût compris de toutes les jeunes filles : car vois-tu, mon enfant, le travail entretient les bonnes pensées, et si j'avais causé plus souvent avec cette fidèle compagne, je n'aurais jamais quitté mon pays. »

La leçon fut comprise et transmise aux camarades.

Cependant après avoir soupçonné Mlle Brou d'avoir l'esprit dérangé parce que, devenue riche, elle travaillait encore, on finit par découvrir qu'elle agissait sagement. Son exemple était un livre ouvert dans lequel jeunes et vieux lisaient couramment.

Le frère et la sœur rentrés dans les habitudes vraies de leur condition, vieillissaient tranquillement.

Étienne et Modeste apportaient la gaîté d'une jeunesse heureuse au foyer des parents. Honfleur

était désormais le seul voyage que Vincent consentît à faire.

Les héritiers de Mme Papon obtinrent aisément l'affection des gens du pays, car ils avaient le rare mérite de se souvenir d'un passé moins heureux; ils donnaient largement.

Françoise, élevée à l'école de la charité, voulut qu'une fois par semaine les pauvres vinssent recevoir à la porte de l'auberge du pain et plus encore. L'ordre qui régnait dans la maison lui permettait de donner beaucoup; elle-même distribuait ses aumônes, et vraiment c'était déjà un bienfait de voir la mine fraîche et joyeuse de la jeune femme.

Cependant Baptiste Brou n'avait point bâti de maison sur le port d'Anvers. Vainement sa femme lui rappelait-elle un projet qui lui plaisait fort.

Un jour il reçut une lettre de Rosine; cette lettre le rendit rêveur toute la semaine. Sa femme s'inquiétait de cette tristesse inaccoutumée. « Bien sûr tu me caches un malheur, Baptiste, lui dit-elle les larmes aux yeux, parle donc, n'as-tu plus de confiance en moi?

— Je suis jaloux, ma pauvre femme.

— Jaloux! et de qui, s'il te plaît? C'est affreux, Baptiste, ce que tu dis là! Je voudrais bien connaître l'objet de cette jalousie.

— Ma chère femme, tu n'entres pour rien dans le sentiment que j'éprouve; je suis jaloux du bonheur de mon frère et de ma sœur.... J'ai le mal du pays.

— Eh bien, la femme doit suivre son mari. Je n'ai plus, hélas ! de parents qui me retiennent ici, ton pays sera le mien. »

Le pêcheur ne pouvait contenir sa joie.

« Faut-il que j'aie été si longtemps sans parler !

— Ah ! dame, nous autres, ça ne nous coûte pas tant ! »

Le mari en convint et s'en félicita.

Quelques jours plus tard, tous les calculs étaient faits, les plans arrêtés, et la nouvelle de ce changement remplissait de joie la famille Brou.

Trois mois s'étaient à peine écoulés, lorsque Baptiste, sa femme et ses enfants prirent possession d'une jolie maison neuve, placée à l'extrémité de la grande rue. On leur fit le meilleur accueil ; et Mme Françoise Leblond, aubergiste du *Cheval-Blanc*, dut mettre une allonge à sa table chaque dimanche.

Vincent et Rosine Brou sont encore dans la maison de leur père, où leur vieillesse est entourée de soins et d'affections ; ils sont heureux, heureux du bonheur que donne la satisfaction d'avoir pu réparer ses fautes.



